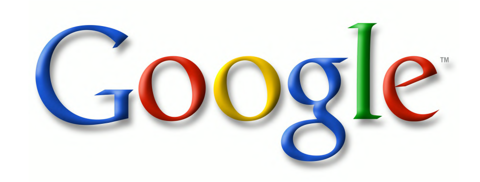
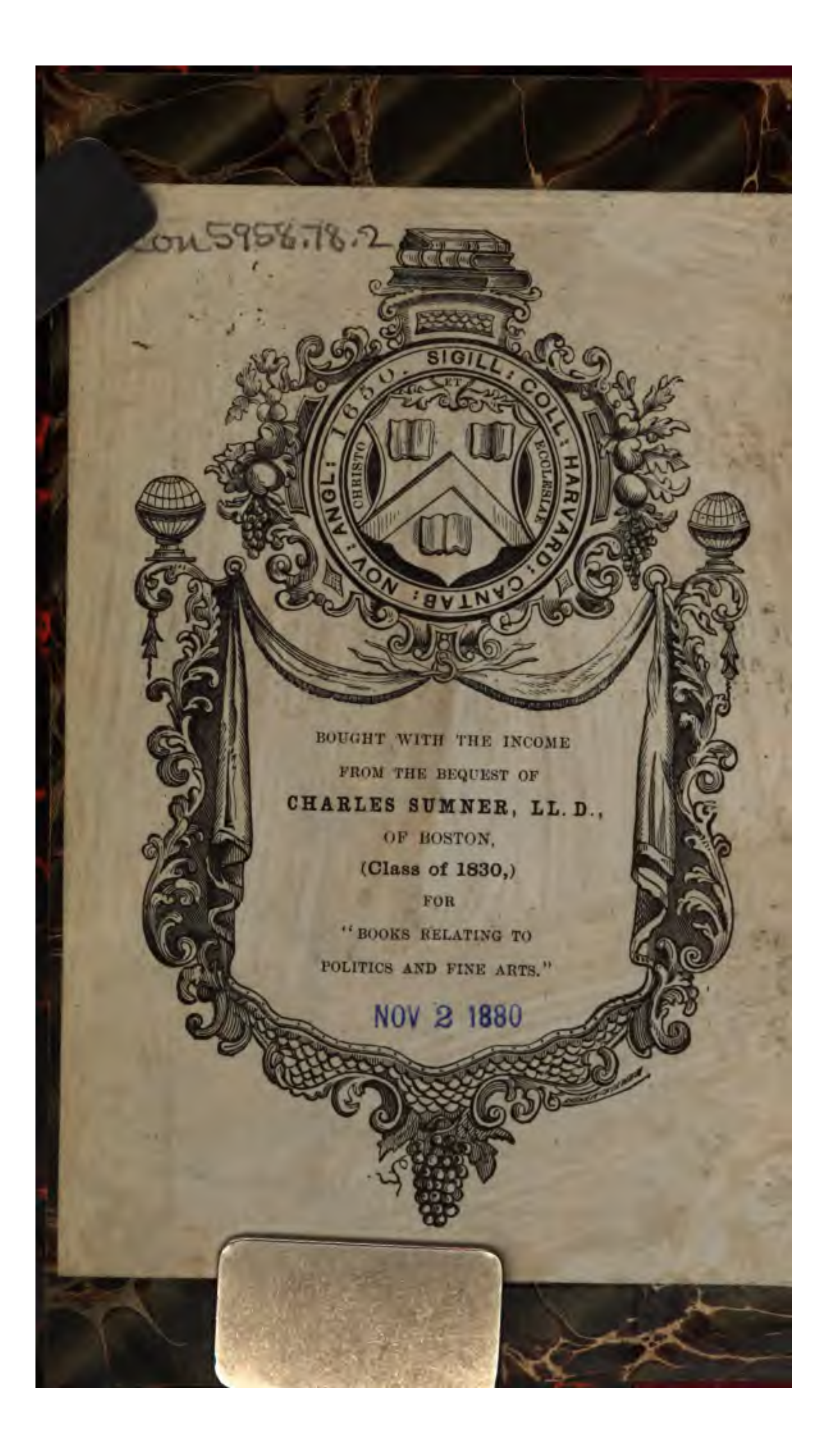
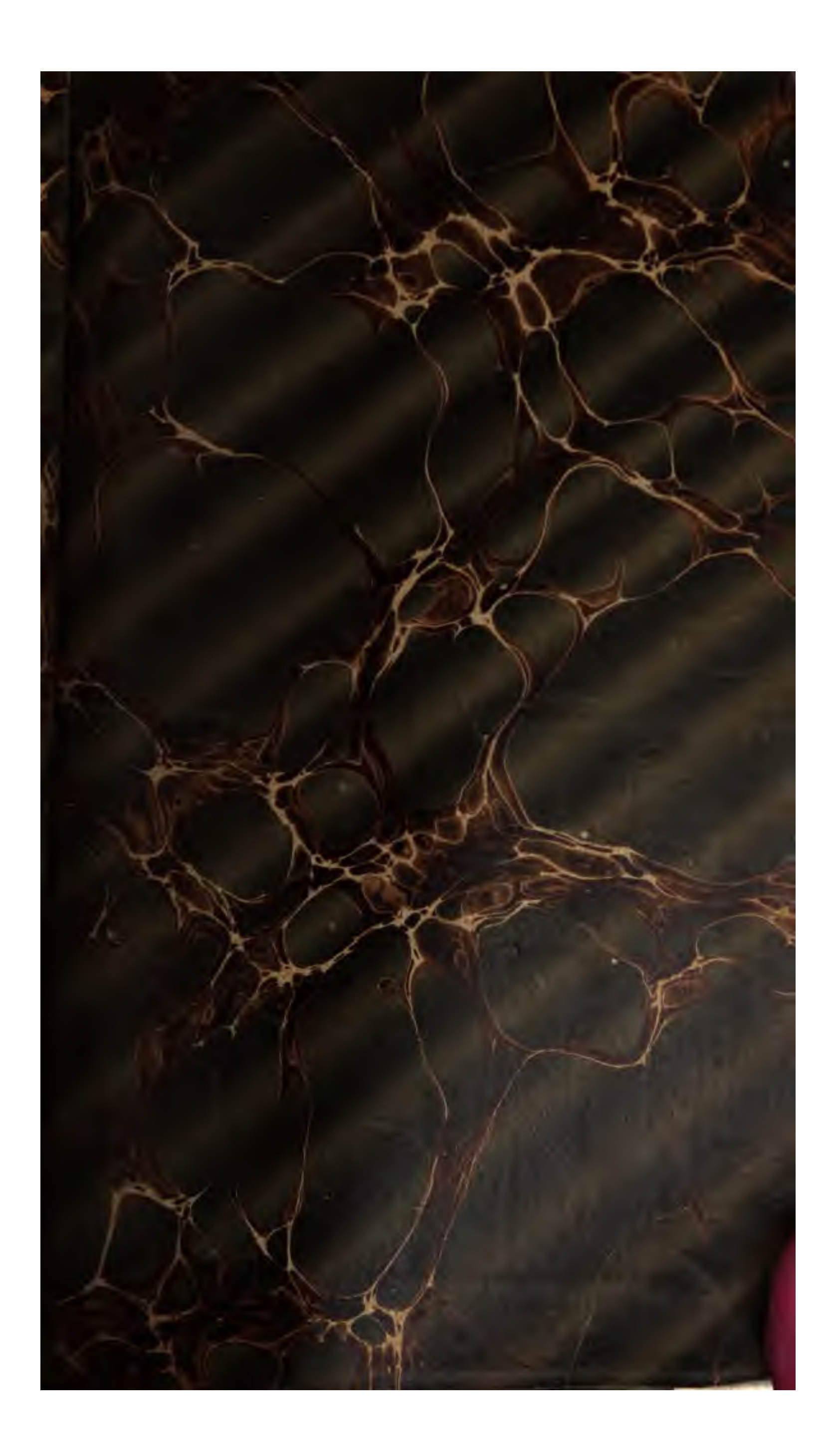






SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



L'AMÉRIQUE

CENTRALE ET MÉRIDIONALE

ET

L'EXPOSITION DE 1878

LES PAYS ÉTRANGERS ET L'EXPOSITION DE 1878 2.

L'AMÉRIQUE
CENTRALE ET MÉRIDIONALE
ET
L'EXPOSITION DE 1878

PAR

Clovis LAMARRE
docteur ès-lettres

Charles WIENER
commissaire de l'Exposition.



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1878

LES PAYS ÉTRANGERS

ET

L'EXPOSITION DE 1878

AVANT-PROPOS

Les Français, en aucun temps, ne se sont expatriés facilement, et jamais, sauf de rares exceptions, les grands voyages, les séjours de longue durée dans les pays étrangers ne les ont beaucoup tentés : la beauté, le climat tempéré, la civilisation et les richesses de la France les y retiennent naturellement fixés.

Cependant, au milieu du siècle où nous vivons, alors que la vapeur et l'électricité viennent de triompher de l'espace et du temps et que, par suite de cette révolution universelle, la rapidité toute récente des relations fait tomber l'une après l'autre les anciennes barrières qui séparaient les peuples, il semble s'être glissé tout à coup au cœur de l'humanité un immense désir de s'étudier elle-même et de se connaître tout entière. Le succès inouï de l'Exposition de 1878 n'est-il pas la preuve la plus manifeste de cette tendance qu'ont aujourd'hui toutes les nations à mettre en commun leurs industries, leurs sciences, leurs arts, leurs pensées,

pour faire vivre la grande famille humaine d'une seule et même vie? Et dans cet ensemble merveilleux, que n'auraient pu rêver les esprits les plus utopistes du siècle dernier, n'est-il pas probable que l'avenir réservera le premier rang, avec la plus grande prospérité, à celui des peuples de la terre qui en sera le plus savant, à celui qui aura le mieux étudié et compris tous les autres?

Aussi avec quel soin scrupuleux, dans ces dernières années, n'a-t-on pas dirigé la jeunesse française vers l'étude des pays étrangers! Des ministres de l'instruction publique, aux idées les plus larges, M. Duruy, M. J. Simon, M. Waddington, M. Bardoux n'ont rien négligé pour inspirer aux jeunes gens de nos écoles le goût des langues vivantes et de la géographie, qui doit amener celui des voyages et qui précède nécessairement l'étude approfondie des caractères et des institutions des peuples. A tous ces chefs de l'enseignement de l'Etat se sont vivement unis les directeurs les plus éminents de l'enseignement libre. En ce moment même, l'heureuse innovation introduite par M. Dubief dans le plus grand et le plus florissant des établissements libres et laïques, permet à des divisions entières d'élèves barbistes d'aller passer, chaque année, plusieurs mois consécutifs dans certaines villes d'Allemagne et d'Angleterre; en même temps qu'ils y apprennent par la pratique les idiomes dont ils ont vu la grammaire, ils acquièrent, dans la familiarité de la vie quotidienne, certaines notions exactes sur les peuples au milieu desquels ils vivent momentanément : des horizons nouveaux s'ouvrent à leurs esprits; ils sont étonnés d'apprendre beaucoup hors du pays natal, et ils comprennent déjà que la satisfaction intime qu'éprouve tout homme qui s'instruit, leur deviendra dans la suite d'autant plus sensible qu'ils la rechercheront plus souvent.

L'œuvre à laquelle travaillent ainsi les maîtres les plus autorisés de l'instruction publique, est une œuvre essentiellement nationale. La France vient de montrer, durant plusieurs années, dans la gestion de ses affaires intérieures, un sang-froid, une prudence, un esprit de conduite qu'on ne lui connaissait pas; la jeunesse, que prépare son enseigne-

ment progressif, peut encore être dotée de qualités nouvelles pour la vie extérieure, afin de se tenir prête à profiter des grandes relations internationales que réserve aux peuples qui travaillent un temps tout à fait prochain.

Le caractère patriotique d'une telle œuvre nous a profondément ému, et dans la mesure modeste de nos forces, nous avons voulu essayer d'y contribuer pour notre faible part. Il nous a semblé que l'Exposition universelle fournissait une excellente occasion d'offrir à la jeunesse studieuse, dans un cadre relativement restreint, toute une encyclopédie des pays étrangers.

Prendre chaque nation en particulier et l'examiner sous toutes les faces ; exposer un aperçu général de son histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours en nous attachant surtout à la liaison rationnelle des grands faits qui se sont succédé ; étudier ses institutions, son gouvernement, sa statistique ; décrire le sol qu'elle occupe, les provinces qui la composent, les villes où se sont concentrées et sa force commerciale et sa vie intellectuelle ; montrer, par la part qu'elle prend à l'Exposition, le degré plus ou moins élevé de perfection qu'ont atteint chez elle les beaux-arts, l'enseignement public, les produits de la science et de l'activité de l'homme : voilà le plan qui se déroulait devant nous. Et l'ensemble de notre travail embrassait du même coup l'histoire universelle des peuples, la drescription détaillée du globe, le spectacle grandiose de toutes les richesses de la terre réunies aux découvertes et à toutes les manifestations de l'esprit humain !

Il fallait résumer le développement de ce programme en une vingtaine de volumes d'une lecture aussi facile que possible. Nous voulions en outre les terminer assez tôt pour que nos lecteurs les reçussent au complet dans le temps même de l'Exposition et pussent alors entreprendre, avec nous, un voyage instructif autour du monde, dans les palais du Champ de Mars et du Trocadéro.

Dans de telles conditions une pareille tâche nous eût certainement effrayé, si nous n'avions eu la bonne fortune de trouver des collaborateurs intelligents et pleins d'ardeur,

ayant fait de longue date une étude spéciale des matières qu'il s'agissait de traiter. Des professeurs agrégés de l'Université, anciens élèves de l'Ecole normale supérieure ; des écrivains de la *Revue des Deux-Mondes*, connus par leurs sérieuses publications ; des savants, ayant acquis, par l'intelligence des langues et par leurs longs voyages, la connaissance exacte des pays les plus lointains, ont bien voulu nous prêter leur précieux concours. En même temps, la bienveillance que nous avons rencontrée partout, les documents que nous ont fournis les ambassades, les consulats, les commissariats des sections étrangères de l'Exposition, nous ont été d'une aide inappréciable dans les nombreuses recherches que nécessitait notre travail. Enfin, un éditeur actif, qui s'est offert à nous spontanément, nous a rendu le service de triompher des difficultés imprévues que créait la grève des ouvriers de l'imprimerie parisienne.

Puissent nos intentions et tant de bonnes volontés ne pas rester stériles ! Puissions-nous atteindre le but que nous nous sommes proposé, donner à nos lecteurs, aux jeunes gens des écoles surtout, une idée assez nette des nations étrangères, pour qu'ils en apprécient désormais les divers mérites, et qu'ils se sentent, après nous avoir lu, un désir beaucoup plus vif de les voir, de les étudier, de les connaître par eux-mêmes !

CLOVIS LAMARRE.

Le 31 mai 1878.

L'AMÉRIQUE
CENTRALE ET MÉRIDIONALE
ET L'EXPOSITION DE 1878

INTRODUCTION

L'Amérique centrale et méridionale, à l'exception du Brésil, a été découverte, colonisée et civilisée par l'Espagne depuis 1492 jusqu'à 1540. Ces découvertes se rapportent généralement aux côtes et aux bassins des fleuves principaux. Quant à leurs affluents, souvent énormes, et aux immenses régions qui se trouvent comprises entre eux, il règne encore bien des doutes jusqu'à nos jours ; les données géographiques sont bien souvent incomplètes et les meilleures cartes sont celles qui portent des *blancs*.

C'est que l'Europe envahissante a trouvé, en s'implantant dans plusieurs contrées de l'Amérique, des

civilisations fort avancées et s'étendant sur des territoires si considérables que nul besoin de s'étendre davantage ne se fit sentir. Aussi les parties, civilisées de nos jours, des régions Andéennes portent-elles les traces séculaires de cultures antiques et les preuves matérielles de l'existence d'une population plus considérable que les populations actuelles. C'est sur la côte occidentale que l'Europe a créé des Etats dans les domaines de tribus barbares, c'est là qu'elle a agrandi les domaines du monde civilisé.

Nous allons parler dans les pages suivantes d'une région qui s'étend depuis le 5e degré de latitude nord jusqu'aux régions polaires australes, de pays dont les conditions climatologiques sont on ne peut plus diverses. — Nous passerons des zones glaciales de la Patagonie jusqu'à la côte brûlante du Honduras, depuis les hauts plateaux des Andes où cesse la végétation ligneuse jusqu'aux vallées chaudes des affluents de l'Amazone avec leur merveilleuse flore tropicale.

Rien de plus varié que l'aspect général de ces pays : les sables du désert d'Atacama, les pâles prairies des hauts plateaux, l'exubérante végétation des tropiques — la végétation des zones tempérées dans la Plata, les forêts vierges et impénétrables à côté d'immenses solitudes nues et désolées !

Rien de plus varié que le type des habitants.

Ici, c'est l'autochthone sauvage qui, dans sa forêt, a résisté à tout effort de civilisation et qui, de notre temps, n'est pas toujours arrivé au premier échelon

de culture que les savants appellent l'âge de pierre. Là nous retrouvons l'indigène anciennement civilisé retombé dans un triste état de barbarie. — Tantôt nous nous trouvons en face du caballero espagnol qui a gardé dans son sang les sentiments aventureux de ses ancêtres, leurs goûts guerriers, leurs grandes manières et leur verbe haut. Tantôt nous avons affaire au scrupuleux Allemand, agriculteur de mérite, épicier de génie ; à l'Anglais qui se regarde, même après avoir passé sa vie entière dans ces contrées, comme leur étant absolument étranger : comme voyageur ; généralement comme bienfaiteur de peuples auxquels il a vendu les produits d'exportation de la Grande-Bretagne. — Nous rencontrons beaucoup d'Italiens, travailleurs, marchands, artistes et joueurs, faisant souche et ne songeant jamais au retour en Europe.

Nous verrons beaucoup de nègres amenés pendant trois siècles comme esclaves ; libérés aujourd'hui, mais peut-être plus misérables encore comme esclaves de leurs passions et de leur paresse qu'ils ne l'étaient jadis en qualité de travailleurs malgré eux.

Au-dessous d'eux végètent les coulis chinois, plus malheureux que des esclaves, car ils sont sans famille.

Et ce nombre énorme de races humaines que tous les continents, à l'exception de l'Océanie, ont fourni à l'Amérique, s'augmente par le mélange des sangs : Noir et Blanc, Noir et Mulâtre, Mulâtre et Blanc, Noir et Indien, Indien et Mulâtre, Indien et Blanc, Chinois

et Indien, Chinois et Mulâtre, et les cent nuances diverses que créent les alliances des métis !

Les conditions topographiques ont permis parfois à l'élément européen, non-seulement de pénétrer dans certaines contrées, mais encore d'y apporter au jour le jour les perfectionnements de son existence industrieuse, pendant que dans d'autres contrées, les communications difficiles ont fait naître un état stationnaire presque depuis la première époque de la colonisation. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, ces pays présentent une image assez fidèle du moyen-âge espagnol.

Ajoutons que les pays dont nous donnerons une esquisse rapide dans les pages suivantes, se trouvent sous quinze gouvernements distincts.

Et ces gouvernements présentent les variations les plus extraordinaires de constitutions sociales : La dictature militaire sans contrôle, comme dans l'Equateur d'aujourd'hui ; la présidence militaire contrôlée par une ou deux assemblées, comme en Bolivie ; la présidence parlementaire à proprement parler, comme au Pérou ; la théocratie la plus complète, comme dans l'Equateur et dans le Paraguay d'hier ; la liberté des cultes, comme en Colombie ; le système fédéral, comme dans la République Argentine. Quoi de plus varié, quoi de moins semblable ?

Eh bien ! malgré les différences climatologiques, malgré les différences de races, malgré les différences dans l'état des civilisations et les formes de gouver-

nement, il existe dans tous ces pays un certain air de famille; l'atmosphère sociale contient certains éléments qui ne se sont pas perdus même dans les centres les plus européanisés, tels que Montevideo, Buenos-Ayres, Lima. Certaines habitudes nationales n'ont pas disparu encore. Certaines fêtes publiques d'un caractère spécial ont survécu; et ce qui frappe tout particulièrement, c'est que certaines vertus, bien démodées dans notre société, subsistent partout dans l'Amérique espagnole.

Ainsi l'hospitalité la plus large, la plus généreuse, la plus absolue caractérise la famille hispano-américaine. Pour eux tous sont de la famille ; l'inconnu, le voyageur, riche ou pauvre, est des leurs dès qu'il a franchi le seuil de la porte et que le maître de céans l'a appelé son hôte. On aura pour lui la parole affectueuse et les égards les plus scrupuleux. – Elle est vraie dans toute l'Amérique méridionale cette scène d'Hernani dans laquelle Victor Hugo a immortalisé l'hospitalité de la race espagnole. Ils sont réels ces sentiments si simples, ces mœurs patriarcales, cette bienveillance sans prétention, cette bonté sans peur et cet abandon sans reproche.

Plus encore que l'esprit pittoresque, les goûts *caballeresques*, les manies de l'hidalgo, l'ensemble complexe des qualités qui font les peuples hospitaliers, donnent à ces immenses régions cette espèce d'unité morale que ne sauraient détruire ni le progrès ni les guerres. La guerre y existe pourtant à l'état chronique, sans

que ces luttes continuelles y tirent à conséquence. — Cette race se livre à des batailles comme en Angleterre on se livre à la boxe ou en Turquie au narghileh. — Ce sont des batailles de famille ; on fait la guerre pour se détendre les nerfs. On donne et on reçoit avec une satisfaction égale les coups de fusil, car l'un et l'autre sont des titres à la gloire. Le lendemain du combat, ceux qui se sont blessés mutuellement la veille se promènent dans la même ville le bras en écharpe et la tête emmaillottée. En se rencontrant ils se feront des saluts d'une grâce exquise dont les guerriers castillans seuls semblent avoir le secret et dans lesquels l'orgueil, la politesse, la considération, et l'ironie ont une part égale.

Ces guerres deviennent terribles lorsqu'un motif religieux les fait naître. Au fond de la libre pensée, dans ces régions, il y a souvent un fanatisme semblable à celui qui a créé et développé l'Inquisition.

Telles sont donc les raisons qui permettent de réunir dans un ensemble logique et naturel les Etats de l'Amérique centrale et méridionale. Si les conditions spéciales de leur histoire, si leur développement n'en ont pas fait des Etats-Unis comme ceux du Nord, si le faisceau n'y existe pas, représentant la force unie, l'historien, comme le voyageur, les unira dans sa pensée et dans ses écrits. L'historien, à cause de leur origine et les similitudes de leur développement moral. Le voyageur, à cause de la similitude des mœurs qu'il rencontre ; une sympathie, née des mêmes raisons,

qu'il éprouve pour ces beaux pays aux panoramas variés à l'infini, pour ces villes au cachet espagnol, aux maisons hispano-mauresques avec leur balcon-véranda et leur mirador, l'étalage de quelque marchande de de mode parisienne ou de quelque perruquier, pour ces sociétés enthousiastes de courses de taureaux, de valses à trois temps, de politique, de progrès, de culte, de sciences administratives, d'opéra bouffe, de philosophie transcendante et de travaux de mines.

PREMIÈRE PARTIE

NOTES HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET STATISTIQUES SUR LES ÉTATS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET MÉRIDIONALE.

CHAPITRE I.

ANCIEN ROYAUME DE GUATEMALA. — PROVINCES UNIES DU CENTRE AMÉRIQUE. — RÉPUBLIQUES INDÉPENDANTES DE GUATEMALA, COSTA RICA, HONDURAS, NICARAGUA ET SALVADOR.

Ces régions sont parmi les premières découvertes de l'Amérique.

C'est Colon même qui, en 1502, lors de son quatrième voyage, reconnut la côte de Hibuera (Honduras), Nicaragua, Costa Rica, Chiriqui et Veragua jusqu'à Porto Bello.

En 1513 Vasco Nunez de Balboa découvrit le Pacifique en passant l'Isthme de Veragua, et c'est ainsi que la frontière Ouest de ces régions s'est trouvée indiquée.

Aux termes des arrêtés de la Cour d'Espagne, Colon dut être le premier vice-roi des pays qu'il avait découverts et cette vice royauté devait rester héréditaire dans sa famille.

Cependant le roi revint sur ses décisions et Colon mourut en disgrâce.

Son fils, Diégo Colon, ne fut pas heureux dans ses tentatives d'obtenir l'héritage glorieux de son père.

En 1519, Hernan Cortez avait entrepris la conquête de l'Empire du Mexique et, après une lutte de deux

ans, le 13 août 1521, la capitale était tombée entre ses mains.

C'est en qualité de Gouverneur et de capitaine général de ces pays conquis qu'il envoya un de ses lieutenants, D. Pedro de Alvarado, avec une armée composée d'Espagnols, de Mexicains et de Tlascaltecas, à la conquête des royaumes de Guatemala.

Cette campagne commença le 13 novembre 1523. Après une guerre victorieuse contre le roi Tecum, souverain des Quiches, qui mourut dans la bataille de Quezatenango, Alvarado se rendit à Utatlan, capitale de Quiché.

Il détruisit la ville et entra, le 13 avril 1524, sans coup férir, à Isinché, capitale des Cachiqueles. Encore avant la fin du même mois Alvarado se rendit maître de l'Atitlan, puis, sur la côte Sud, il prit par surprise Escuintla. Cuscatlan lui opposa une résistance vigoureuse, et, la saison étant défavorable, il résolut de retourner à Isinché. — C'est là qu'il fonda, le 25 juillet 1524, la ville de Santiago de los Caballeros de Guatemala.

Il se disposa à retourner au Mexique pour rendre à Cortez compte de ses faits et gestes, et, apprenant en route que Cortez s'était rendu à Hibueras, aujourd'hui Honduras, pour réduire à l'obéissance son lieutenant Cristobal de Olid, qui s'était révolté contre son autorité, il se dirigea vers la même contrée. Lorsqu'il y arriva, Cortez ne s'y trouva plus. Alvarado revint donc sur ses pas, conquit, en passant, Cuscatlan, qui, deux

ans auparavant, lui avait opposé une résistance vigoureuse, et fonda, le 6 août 1526, la ville qui aujourd'hui est connue sous le nom de San Salvador.

Pendant son absence, tous les pays qu'il avait conquis naguère s'étaient révoltés. Il les ramena à l'obéissance et, dans cette lutte, il détruisit Guatemala

Après avoir fondé, pour résidence principale des Espagnols, qui durent rester dans ces régions, à Almolongua, sur le versant d'un volcan, la ville de Santiago de Guatemala (22 novembre 1527), l'intrépide capitaine se rendit au Mexique.

Revenu en 1530 au Guatemala avec le titre de Adelantado, gouverneur et capitaine général de ce royaume, il parcourut le pays et y fonda une série de cités.

En 1534, il prit part aux expéditions du Pérou, et, deux ans plus tard, il retourna en Espagne avec la réputation d'être un des hommes les plus riches de son époque.

À Iztapa, il construisit une flotte de douze navires, qui devaient emporter une troupe vaillante à la tête de laquelle il se proposa de conquérir les îles Moluques.

Il aborda sur la côte du Mexique pour le règlement de quelques différents avec le vice-roi.

Le capitaine Cristobal de Ouate, alors assiégé par les Indiens, l'appela à son secours. Alvarado, toujours prêt lorsqu'il s'agissait de distribuer des coups de sabre, se jeta sur les assaillants. Son cheval s'abattit sur le mauvais terrain, et le fameux conquis-

tador mourut des suites de cet accident quelques jours plus tard, à Guadalajara, dans les premiers jours de juillet 1541.

Le 10 septembre, sa veuve, dona Beatriz de la Cueva, fut placée à la tête du pouvoir, et, le 11, dans la nuit, une éruption du volcan de Guatemala la fit périr avec un nombre considérable des habitants de cette résidence.

La civilisation espagnole venait de s'implanter, et, à la période de vandalisme fanatique, succéda la réorganisation sur des bases nouvelles. L'Indien traité en bête sauvage et, dans les cas les plus favorables, en bête domestique, trouva des défenseurs de paroles et de fait. Des prêtres, (parmi lesquels surtout Fray Bartolomé de las Casas, depuis évêque de Chiapas), et même les «Présidents» qui gouvernèrent le pays pendant les quarante ans du règne de Charles-Quint firent beaucoup en faveur des aborigènes.

En particulier, Don Alonso Lopez Cerrato (de 1548 jusqu'en 1554), établit les cabildos ou mairies dans tous les villages. Il institua les *caciques,* chefs de ces « comarcas », et, à partir de ce moment, il fit diriger les Indiens par des hommes de leur race.

Sous le règne du roi Philippe II, Ramirez de Quignones fit une expédition malheureuse contre la tribu insoumise des Lacandons.

Nous n'avons à signaler aucun fait marquant pendant les règnes de Philippe III, Philippe IV et Charles II.

Les Bourbons, Philippe V, Louis 1er, Ferdinand VI,

Charles III et Charles IV suivirent, quant à l'administration générale des colonies, la voie tracée par la dynastie qui les avait précédés.

En 1808, Napoléon Ier avait pris la couronne sur la tête de Charles IV pour la déposer sur celle de son frère Joseph Bonaparte.

Depuis lors, le souffle de l'indépendance traversa soudain ces pays. Ferdinand VII avait beau invoquer le sang de sa race revenue au trône après la chute des Bonapartes, il ne put arrêter le grand mouvement de l'Amérique qui s'émancipait.

Les efforts du gouverneur Gainza aboutirent au fameux congrès du 15 septembre 1821 et à la solennelle proclamation d'indépendance du Guatemala.

Un congrès se réunit en 1822. Les députés avaient été élus selon les formalités qu'on avait observées pour envoyer des députés aux Cortès d'Espagne.

Gainza resta investi des pouvoirs civils et militaires.

Ces faits coïncident avec la proclamation d'indépendance de l'empire mexicain. Don Augustin de Iturbide, promoteur du mouvement au Mexique, sut gagner les sympathies d'une partie du Guatemala, si bien que cet état proclama sa propre annexion au nouvel empire.

Cependant cette soumission ne dura que dix-huit mois à peine. Au mois de juin 1823, le Guatemala redevint indépendant, conférant ses pouvoirs politiques et administratifs à une Assemblée nationale constituante.

Le 1er juillet, ce Congrès déclara l'indépendance du Guatemala avec le titre officiel de provinces unies du Centre Amérique.

Le premier Congrès fédéral se réunit dans la ville de Guatemala, le 24 novembre 1825, sous la présidence du vice-président de la République, Don Mariano Beltranena.

Les cinq Etats qui faisaient partie du Centre Amérique proclamèrent leurs nouvelles constitutions.

Le Salvador l'avait déjà fait le 12 juin 1824 ; Costa-Rica le 21 janvier 1825 ; Guatemala proclama la sienne le 11 octobre 1825 ; Nicaragua le 8 avril 1826, et le Honduras le 11 décembre de cette même année.

Cependant l'union sembla ne pas devoir profiter à ces peuples ; des guerres civiles éclatèrent et arrêtèrent tout progrès.

En 1847, le Guatemala se sépara de la fédération en proclamant son indépendance de République souveraine. Le général Carrera commença dès lors à montrer ses sérieuses capacités de général et d'administrateur et eut le bonheur de diriger son pays jusqu'à sa mort, en 1865.

Le fameux nordaméricain Guillaume Walker vint à la tête d'une troupe d'aventuriers faire la conquête du Nicaragua, absolument comme du temps des Cortès et des Alvarado. Les républiques réunies eurent à lutter pendant rien moins qu'une année avant d'en finir avec ce capitaine d'aventure et son originale entreprise.

Humboldt croit qu'au Guatemala il a existé un antique centre de lumière antérieur aux Aztèques et aux Incas du Pérou. La découverte faite en 1832, par Galindo, des merveilleuses ruines de Palenque, est venue prouver jusqu'à quelle hauteur le génie américain s'était élevé. Des médaillons en stuc ou en granit sont un des caractères distinctifs de l'ornementation architecturale de ces régions. Comme ces objets se reproduisent sur tous les points du Guatemala et du Yucatan, ils accusent une civilisation à la fois différente de celle du Mexique et de celle de l'Amérique méridionale.

Du reste, entre Panamà et Tehuautepec, le pays est naturellement isolé, par des limites naturelles, et des régions du Sud, et de celles du Nord.

Les principaux centres civilisés avant la conquête espagnole sont Utatlan, Palenque, Uxmal, Copan, Quiriguà, Peten. Déjà, vers la fin du dix-septième siècle, on étudia avec surprise ces vestiges étonnants d'un passé effacé de l'histoire.

Utatlan, et même une ville moins considérable appelée Isinché ou Patinamit, semble, au dire des auteurs Juarros et Fuentès, avoir pu rivaliser d'éclat avec la ville de Mexico de Montezuma ou le Cuzco des Incas.

Bernal Dias dit, en parlant d'Isinché, qu'il appelle « Guatemala la Vieja (?) » que, par le nombre des belles constructions, on aurait dit une ville habitée par des princes. Elle a été trouvée non-seulement

PREMIÈRE PARTIE

NOTES HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET STATISTIQUES SUR LES ÉTATS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET MÉRIDIONALE.

CHAPITRE I.

ANCIEN ROYAUME DE GUATEMALA. — PROVINCES UNIES DU CENTRE AMÉRIQUE. — RÉPUBLIQUES INDÉPENDANTES DE GUATEMALA, COSTA RICA, HONDURAS, NICARAGUA ET SALVADOR.

Ces régions sont parmi les premières découvertes de l'Amérique.

C'est Colon même qui, en 1502, lors de son quatrième voyage, reconnut la côte de Hibuera (Honduras), Nicaragua, Costa Rica, Chiriqui et Veragua jusqu'à Porto Bello.

En 1513 Vasco Nunez de Balboa découvrit le Pacifique en passant l'Isthme de Veragua, et c'est ainsi que la frontière Ouest de ces régions s'est trouvée indiquée.

Aux termes des arrêtés de la Cour d'Espagne, Colon dut être le premier vice-roi des pays qu'il avait découverts et cette vice royauté devait rester héréditaire dans sa famille.

Cependant le roi revint sur ses décisions et Colon mourut en disgrâce.

Son fils, Diégo Colon, ne fut pas heureux dans ses tentatives d'obtenir l'héritage glorieux de son père.

En 1519, Hernan Cortez avait entrepris la conquête de l'Empire du Mexique et, après une lutte de deux

Sa constitution actuelle date de 1865. Un Sénat de sept membres, dont trois annuellement renouvelés, et une chambre de quatorze membres, renouvelés annuellement par moitié, sont investis du pouvoir législatif. C'est à eux qu'appartiendrait le droit de déléguer le pouvoir exécutif pour quatre ans à un président, qui, avec un conseil d'Etat, serait chargé de l'administration du pays. Mais les présidents sont généralement nommés à la suite de pronunciamentos. Le conseil d'Etat se compose de deux ministres, nommés par le président de la république, un sénateur, nommé par les deux chambres réunies, et le président de la cour suprême.

Les guerres continuelles que le Honduras a dû soutenir pendant plus de quatre ans contre le Guatemala et la République de Salvador ont empêché le fonctionnement régulier de la constitution et ont augmenté la dette extérieure d'une façon énorme. En 1876, elle s'élevait à près de 150 millions.

En 1872, le Honduras avait voulu résoudre le projet du passage de l'isthme d'une façon qui, dans le cas d'une réussite, aurait bien vite relevé la prospérité du pays. Il s'agissait d'établir entre Puerto Caballos, sur le golfe de Panama et la Baie de Fonseca, sur le Pacific, un chemin de fer inter-océanique d'une construction spéciale, qui aurait permis de transporter des navires chargés de l'Atlantique dans les mers du Sud ! Ce projet avorta, l'emprunt que le gouvernement de cette République voulut émettre en Angleterre ne trouvant pas de souscripteurs.

Le président actuel, D. Marco Aurelio Soto, élu au mois de mai 1877, économiste distingué lutte vaillamment pour relever les finances de son pays et pour pallier les fautes commises par ses devanciers.

Les sept départements de Honduras couvrent une superficie totale de 63,360 kil. carrés, avec 250,000 habitants.

Il n'y a des habitants de race blanche que dans les ports du Pacific, dans la ville de Santa-Rosa et dans les plantations de tabacs de Gracias.

Le siége du gouvernement se trouve dans l'antique ville de Comayaga, au centre de l'Etat.

Si le projet de communication interocéanique avait réussi, cette ville, ne comptant que 9,000 habitants, aurait acquis une immense importance. Malgré le petit nombre d'habitants, le commerce de cette place est assez important. L'exportation annuelle d'acajou, de tabacs, d'indigo, de bétail, etc., dépasse annuellement cinq millions et l'on peut dire que ce peuple ne sait pas encore tirer parti des immenses richesses du sol de ce pays.

Aussi le budget des recettes n'accuse-t-il qu'environ 2,500,000 fr. dont un tiers représente les produits des douanes et un second tiers le produit des monopoles sur les spiritueux.

République de Costa-Rica.

La République de Costa Rica a conquis son indé-

pendance en 1821. En 1824, elle entra dans la confédération du Centre-Amérique, reprit son indépendance absolue en même temps que les autres états de la confédération.

La constitution actuelle de ce pays ne date que du mois de décembre 1871.

Elle confère le pouvoir législatif à un *congrès constitutionnel* dont les membres élus par le suffrage universel pour une période de quatre ans se renouvellent par moitié de deux en deux ans.

Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un Président élu par voie de suffrage universel pour quatre ans et exerçant des fonctions à l'aide de deux vice-présidents nommés annuellement par le congrès et quatre ministres nommés par lui. Les pronunciamentos chroniques ont rendu le fonctionnement de cet ordre de choses totalement impossible.

Le président et ses deux ministres occupent les postes les moins stables qu'il y ait au monde.

Le budget qui, en 1875, accusait un déficit d'un million de francs, a été équilibré en 1876, et donnait au budget des recettes 300,000 francs de plus qu'au budget des dépenses qui s'élevait à onze millions.

Les douanes, les spiritueux et les tabacs monopolisés par le gouvernement fournissent la majeure partie du revenu public. La dette extérieure de cette république est de près de quatre vingt millions — il n'existe pas de dette intérieure.

La superficie de Costa Rica est de 41,664 kil. carrés,

avec 1,800,000 à 200,000 habitants dont un tiers formé par des Indiens.

Les Blancs ne sont guère nombreux et vivent dans les environs de la capitale, San José. La culture du café occupe généralement cette population, et en 1875 l'exportation de ce produit s'est élevée à 11,500 tonnes pour une valeur de 16 millions de francs.

En 1873 et en 1874, on pouvait espérer pour ce pays un développement des plus heureux et des plus rapides. Il s'agissait alors de mener à bonne fin un chemin de fer interocéanique reliant les villes d'Alaguela et Liman. Sur la distance totale de 182 kil., 67 kil. étaient terminés en 1873, établissant des communications entre Alaguela et Carthago. Cependant, dans le courant de l'année suivante, on dut interrompre le travail, faute d'argent. En 1876, les lignes télégraphiques avaient 320 kil. de développement.

République de Salvador.

Lorsque les restes de la confédération du Centre-Amérique, la fédération de Honduras, de Nicaragua et de Salvador cessa d'exister, ce pays se constitua en république indépendante sous la direction d'un président, d'un Sénat de 12 et d'une chambre de 24 membres.

Ces pays sont si merveilleusement riches que peu d'années d'ordre et d'économie y rendent l'état bud-

gétaire régulier. Aussi, le président actuel Don Rafaël Zaldivar, au pouvoir depuis le 30 avril 1876, a-t-il pu établir pour la première année de sa présidence un budget de recettes dépassant de 2,054,000 fr. le budget de dépenses s'élevant à la somme de 8,804,250 fr. En 1874, toute l'importation s'élevait à 10,752,800 fr. pendant que l'exportation était de 16,980,625, soit un excédant de l'exportation sur l'importation de plus de 6 millions de francs.

Aussi, la dette extérieure qui n'existait pour ainsi dire pas avant la guerre contre le Honduras, (1872-1873,) a été presque aussitôt remboursée au pair.

La dette intérieure est insignifiante ; on la conserve comme une nécessité administrative.

La superficie de la République est de 15,350 kil. carrés, et la population de 434,520 soit presque 29 habitants par kil. carré, ce qui constitue une densité de population extraordinaire comparée au reste de l'Amérique centrale.

Des métis d'autochthones et de blancs, des mulâtres, des nègres, et environ 10,000 blancs forment l'ensemble de ce peuple remarquablement actif.

L'agriculture et l'industrie nationale se développent, — de plus, chose rare sur ce continent, on commence à y exploiter des mines de *fer*.

Les principaux produits agricoles sont l'indigo, le café et le baume du Pérou.

Entre les fleuves Acajutla et Guameca, la côte s'appelle *Côte du baume*, d'après le principal produit du sol.

La capitale de la république est la cité de San Salvador, fondée en 1526 par Jorge Alvarado.

La cité a été détruite à différentes reprises partiellement et entièrement par de violents tremblements de terre, notamment en 1854.

Après cette catastrophe, un grand nombre des habitants fonda près de l'ancienne ville un nouveau centre appelé Nueva San Salvador.

Cependant, cette nouvelle cité eut le sort de la première. Des tremblements de terre successifs en détruisirent la majeure partie au mois de mars 1873. La capitale compte encore 16,000 habitants. Située à 24 kilom. de la côte, elle est reliée au port de la Libertad par une excellente route.

CHAPITRE II.

RÉPUBLIQUES UNIES DE VÉNÉZUELA

Le Vénézuela a une superficie d'environ 645,218 kil. carrés. La population s'élève à près de deux millions d'habitants.

Cette population est loin d'être assez dense pour faire produire à ce pays merveilleusement riche ce que son sol contient de trésors.

L'agriculture et l'exploitation des mines pourront un jour donner des résultats tout autrement importants pour l'exportation qu'ils n'en donnent actuellement, quoique rien que son exportation pour la Grande-Bretagne ait donné en 1876 les chiffres suivants: café frs. 272,500, coton frs. 393,300, cuivre frs. 412,765, etc. Aussi, le commerce extérieur de cette république en général est-il tout à l'avantage de son état budgétaire, car en 1875, l'importation s'élevait à frs 23,035,895 et l'exportation à 26,151.470 francs, soit un excédant de 3 millions de l'exportation sur l'importation.

L'armée de la république en temps ordinaire est de 5,000 hommes auxquels vient se joindre en temps de

guerre une milice qui se compose de tous les hommes de 18 à 45 ans.

La confédération de ces Etats a un but militaire et un but politique : militaire, pour disposer d'une force armée qui garantisse l'intégrité du territoire ; politique pour peser dans le concert des Etats-sud américains du poids d'une puissance dont la voix soit écoutée et respectée. — La confédération s'affirme par un Sénat et une chambre de députés, un président et un vice-président, ces derniers élus pour un terme de deux ans. Le suffrage universel est appliqué dans les élections du pouvoir exécutif comme dans celles du pouvoir législatif. — Depuis 1847, la république a beaucoup souffert de luttes intérieures de deux partis : les fédéralistes et les confédéralistes.

Les premiers, partisans d'un gouvernement central investi des pouvoirs les plus amples.

Les autres, défendant les institutions existantes qui assurent aux Etats-Unis la plus grande liberté d'action.

Les droits d'entrée donnent au gouvernement central des ressources considérables. Sur près de 32 millions de revenu total, les douanes ont donné en 1875 plus de 16 millions de francs.

L'administration intelligente dont jouit actuellement cet Etat, promet un état financier très-satisfaisant. Le budget parfaitement équilibré présente sur les 32 millions de recettes à peine 30 millions de dépenses.

Santiago de Léon de Caracas, généralement Caracas tout court, est capitale de la République de Venezuela à quinze lieues de la mer, dans une vallée merveilleusement pittoresque, au pied des monts Silla, à 800 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, sur les bords du Rio Guayra.

Le 20 mars 1812, la ville a été détruite par un tremblement de terre, depuis elle a été rebâtie avec beaucoup de goût. — Les rues en sont larges, les places ornées de palais ; — la cathédrale compte parmi les plus belles de l'Amérique méridionale.

A côté de l'archévêché, du séminaire et de plusieurs couvents, il existe une université excellente, plusieurs lycées et des écoles d'instruction primaire. Caracas a 80,000 habitants fort industrieux et commerçants.

La province de Caracas avait appartenu de 1526 a 1546 à la famille de Welser, patriciens d'Augsbourg. Les soldats allemands avaient, dans l'espace de vingt ans, ruiné la jeune colonie par leur cruauté et leur rapacité. Celle-ci retourna à l'Espagne qui en resta maîtresse jusqu'en 1810, où Miranda et plus tard Simon Bolivar proclamèrent la guerre de l'indépendance.

Ce dernier naquit à Caracas le 25 juillet 1778. Son oncle, le marquis de Palacios, lui fit donner sa première éducation classique. Puis il l'envoya à Madrid, où il devait suivre les cours de droit.

Bolivar s'y fit remarquer par un esprit vif, un caractère fougueux, et de grandes manières Ses études

terminées, il visita la France, l'Italie, la Suisse et la majeure partie de l'Allemagne.

A Paris, il avait suivi, comme auditeur des plus intelligents, les cours de l'école normale et de l'école polytechnique et son savoir réel s'alliant à une amabilité exquise et à la fougue espagnole d'un *caballero* de vingt ans, lui avait ouvert tous les salons.

Humboldt et Bonpland conçurent pour lui la plus sincère amitié et devinrent pendant ses pérégrinations en Europe ses compagnons de voyage.

Jouissant d'un revenu annuel de 200,000 fr. ce qui, encore considérable de nos jours, représentait à cette époque au moins le double de la valeur actuelle, Bolivar conçut dès lors le dessein d'amener le continent qui l'avait vu naître dans la voie de progrès où il trouvait tous les pays d'Europe. Il comprit que la base de ce progrès devait être l'indépendance, et dès lors le but de sa vie se dessina nettement : Il voulut devenir : *el libertador* !

S'étant marié à Madrid en 1803, avec la fille de Don Bernardo del Toro, Marquis de Ustariz, il se rendit avec sa jeune épouse à peine âgée de seize ans dans sa patrie. — Mais il semblerait presque que la destiné eût voulu le détacher de tous liens de parenté et le forcer à rester fidèle au plan de son existence. Sa jeune femme succomba un an après son mariage, victime d'une épidémie de fièvre jaune.

Bolivar retourna à Paris en 1804, et connut Napoléon empereur; cependant l'auréole de cette puissante

personnalité semble ne l'avoir pas ébloui. Son but était différent de celui des Césars ; son ambition était plus grande, parcequ'elle était moins personnelle.

En 1809, nous le trouvons aux Etats-Unis et il nous paraît que c'est là qu'il compléta son éducation politique et qu'il mûrit au soleil de l'indépendance et de la liberté politique Nord-américaine ses plans de délivrance de l'Amérique du Sud

Il retourna au Vénézuela, s'unit aux mécontents qui s'intitulèrent les Patriotes, et Caracas se souleva le 19 avril 1810.

C'est alors que commença cette longue série de luttes homériques entre tous les pays des Andes contre la couronne d'Espagne, luttes dans lesquelles la bravour, la valeur personnelle jouait un rôle tout autrement important que dans les guerres actuelles.

C'est à lui que la Junta confia le soin de faire les achats d'armes en Angleterre, et lieutenant-colonel, il fit ses premières armes à vingt-huit ans sous Miranda qui, vaincu par les Espagnols, vit retomber le Venezuela sous la domination de la couronne. — Bolivar se réfugia sur l'île de Curaçao. En septembre 1812, il reparut dans la nouvelle Grenade et devint dès lors l'âme de tout le mouvement révolutionnaire, qui détacha les colonies espagnoles de la mère-patrie, pour en faire des Etats indépendants.

Son ascendant moral sur tous ceux qui l'approchaient était tel que même les revers ne nuisaient en rien à son prestige de général et, le hasard le servant

merveilleusement, il devint pour ses compatriotes l'homme de la providence. Cette confiance que le peuple avait pour lui, décupla son influence et ses forces.

Le 13 janvier 1813, il déclara à l'Espagne une guerre « à mort », prit le 4 août de la même année Caracas, fut salué par l'armée comme libérateur du Vénézuela. Nommé dictateur, il convoqua une assemblée nationale qui confirma ses pouvoirs le 2 janvier 1814.

Battu, dans la bataille meurtrière de La Puerta il se rendit à Cumana, prit peu de temps après le commandement en chef de l'armée de la Nouvelle-Grenade, prit Bogota, la province de Cundinamarca et se serait rendu maître de Carthagène sans les jalousies des chefs de ces gouvernements provisoires.

Au mois de mars 1815, le général Morillo débarqua avec une nouvelle armée espagnole, et Bolivar, ayant lutté jusqu'à la dernière cartouche et le dernier homme, se vit obligé de quitter le continent le 10 mai. Il se rendit à la Jamaïque. A Kingston un fanatique voulut l'assassiner. Trompé par une vague ressemblance, il tua un autre à la place de Bolivar. Aussitôt le général se rendit à Haïti, rallia les insurgés et débarqua avec eux sur l'île Sainte-Marguerite au mois de décembre.

Profitant de son titre de chef suprême de la République de Vénézuela, il convoqua le congrès sur cette île, organisa une administration générale du pays et fit

proclamer la liberté des noirs après avoir donné la liberté à tous ses esclaves.

Dans les deux années suivantes, lui et les capitaines Paez et Santander menèrent une campagne si brillante contre Morillo, qu'en 1819 le congrès put siéger a Angostura devenu depuis l'Etat de « Bolivar ».

Nommé dictateur, il conduisit, autre Annibal, sa vaillante armée par la Cordillère inaccessible, dans la Nouvelle-Grenade, prit Tunja le 1er juillet et déclara l'indépendance de la Nouvelle Grenade, après la bataille remportée à Bochica par l'armée Colombienne. Elu Président de cette nouvelle République il unit les Etats du Vénézuela et de la Nouvelle Grenade sous le nom de République de *Colombie*, le 9 septembre 1819. Le général Morillo accepta, le 25 novembre 1820, la fameuse trève de Trujillo et, à son expiration, Bolivar battit définitivement le général La Torre à Calabosa, le 24 juin 1821.

Quelques jours plus tard, le Congrès de la nouvelle République de Colombia siégeant à Bogota élut Bolivar Président malgré son refus formel. Après quelques hésitations le général accepta, mais il renonça à son traitement qui selon les termes de la constitution devait s'élever à 50.000 piastres (250,000 fr.), et n'accepta pas la part qui lui fut accordée sur les biens de la couronne distribués aux vainqueurs.

En 1823 et 1824, il affranchit le Haut et le Bas Pérou. La bataille sur les hauts plateaux de Junin et la dernière rencontre à Ayacucho, gagnée par le géné-

ral *Sucre*, appartiennent au nombre de ces duels terribles où l'honneur du vaincu atteint la gloire du vainqueur, lorsque la postérité envieuse ne ternit pas par la calomnie ces grandes actions qui devraient être l'honneur de l'histoire de l'humanité. En 1825, le Pérou le nomma dictateur. Il convoqua, en 1826, le premier Congrès à Lima et se démit de ses pouvoirs.

Il fut l'auteur d'une série d'alliances défensives et offensives de ces nouvelles Républiques et devint le promoteur d'un Congrès à Panama qui, malheureusement pour l'avenir des Républiques américaines, n'aboutit pas. La Colombie le réélut Président en 1826 et en 1828, quoique en 1827 il se fût démis de ces fonctions. A la même date, le Pérou l'avait nommé dictateur à vie.

Cependant, le 25 septembre 1828, une conspiration contre ses jours éveilla toutes ses colères de soldat et d'Espagnol. Il fit fusiller les auteurs de l'émeute et bannit le général Santander de même que 70 individus compromis dans cette affaire.

A partir de ce moment ses ennemis grandirent. On lui reprocha le code Bolivien, qui n'était pas assez libéral ; on l'accusa de ne pas laisser en Colombie une liberté absolue à la presse.

On ne lui pardonna pas le maintien des écoles non laïques. Le Pérou lui déclara la guerre. Bolivar regarda ce fait comme une révolution qu'il s'agissait de réprimer.

Mais à peine avait-il quitté Bogota que Véné-

zuela se déclara indépendant de la république Colombienne. Il donna aussitôt sa démission et voulut, dans la crainte que sa personnalité trop marquante ne devînt une cause de discorde, quitter l'Amérique et se rendre en Angleterre. Ses amis le supplièrent de rester. Ses partisans firent de vains efforts pour ressaisir le pouvoir ; Bolivar, épuisé, s'était rendu chez l'évêque de Santa Marta, et, sentant approcher sa fin, il dicta un manifeste républicain et conciliant à l'adresse des Colombiens.

Il mourut, le 10 décembre 1830, à San Pedro, et ses dernières paroles furent : « De la concorde, de l'union ; la discorde nous détruirait ! »

Bolivar mourut pauvre, il avait sacrifié son immense fortune à la cause qu'il avait servie.

Il n'avait que 47 ans, dont vingt avait suffi à transformer les destinées d'un demi-continent.

Bolivar représente dans son ensemble le plus complexe l'Espagnol créole.

Il a toutes les grandes qualités du prémier, toutes les qualités charmantes de l'autre ; d humeur parfois inégale, son caractère a eu des hauts et des bas. Ses actes ont souvent contredit ses paroles et ont fait douter de ses principes.

Il se distingue de Washington (malgré beaucoup de points de comparaison) par des différences essentielles de caractère.

Le premier fonde un état démocratique, ce dont un Espagnol est incapable

Jamais la race espagnole n'est arrivée à cet état social.

Les républiques espagnoles sont des monarchies, parfois des oligarchies déguisées, seule mode d'existence qui s'accorde avec les penchants de ce peuple.

Le seigneur espagnol, qu'il porte des titres de noblesse ou qu'il n'en porte pas, restera toujours Grand d'Espagne ; il ne sera jamais ni ouvrier ni commerçant, il perpétuera autant que son sang les traditions et la noblesse particulière du Hidalgo.

Bolivar était Grand d'Espagne, quoiqu'il naquît en Amérique.

Noble, quoique sans titre de noblesse et quoique fondateur de républiques. — Autocrate, quoique convocateur et élu d'assemblées législatives.

Il a triomphé de l'Espagne parce qu'il était Espagnol.

Bolivar est dans toute l'acception du terme une puissante individualité ; c'est un personnage historique assez intelligent pour avoir été redouté même de ses amis, assez brave pour avoir été désintéressé, assez grand pour mériter l'admiration et l'affection et pour dépasser à tout jamais le niveau de l'oubli que le temps établit sur les hommes et les choses.

États Unis de Colombie.

Le 20 septembre 1861, neuf États de la Nouvelle-

Grenade se constituèrent en République fédérative sous le nom d'États-Unis de Colombie. (1).

Le pouvoir législatif est conféré à un sénat composé de 3 délégués do chaque État, soit 27 sénateurs et 66 représentants du peuple, soit un député par 50,000 habitants

Le président est élu pour une période de deux ans et exerce ses fonctions par un vice-président et quatre ministres appelés secrétaires d'État. Chaque État, faisant partie de la confédération, a son administration autonome, son assemblée législative et son pouvoir exécutif. A l'exception de l'État de Panama qui appelle son chef d'État: *Président*, les autres républiques ont donné à ces dignitaires le titre plus modeste de gouverneur. Depuis la fondation de cette république, jusqu'au jour de la proclamation de la constitution dont nous venons de retracer les principales dispositions, le général Thomas Mosquera était président du nouvel État avec des pouvoirs dictatoriaux.

Les États se divisent malheureusement en deux camps, les libéraux et les conservateurs. Les premiers sont ennemis du clergé, les derniers en sont les amis et les défenseurs. Une guerre horriblement sanglante fut la conséquence de ces différends religieux.

Les chances de la guerre favorisant les libéraux

---

(1) Ces États sont : Antioquia, Bolivar, Boyaca, Cauca, Cundinamarca, Magdalena, Panama, Santander et Tolima.

après une lutte qui dura près de quatre ans, les conservateurs se virent vaincus.

Les vainqueurs observent à leur égard une sorte d'état de siége, les jugeant sommairement et les rendant individuellement responsables par leur fortune mobilière ou immobilière des frais de la guerre civile qui dura de 1872 à 1875.

La dette intérieure s'accrût de deux cent soixante millions de francs.

Avant ces luttes de deux ans, le budget était bien équilibré.

En 1873, le budget des recettes s'élevait à 19,967 470 fr., celui des dépenses à 15,750,000. L'armée fédérale, en temps de guerre, compte 27,800 hommes, soit 1 0/0 de la population qui, selon les meilleurs renseignements, s'élève à 2,717,345 habitants; elle est actuellement réduite à 2,000 hommes.

La république de Colombie a une superficie totale de 807,636 kil. carrés. La majeure partie de cet immense territoire est d'une fertilité exceptionnelle. Cependant les luttes regrettables dont ce pays a souffert pendant longtemps, ont fait négliger la culture d'une grande partie des contrées arables.

Néanmoins l'exportation du café, pour la Grande-Bretagne seulement, s'est élevée, par exemple en 1876 à plus de 2,500,000 fr. ; de *Peruvian bark* à 3,200,000 fr., etc.

Par sa position géographique, l'État de Panama est devenu le plus important des neuf États de Colombie

Il a 400 lieues de côte sur l'Atlantique et près de 600 sur le Pacifique. Les denrées de toute espèce qui passent annuellement par cet État sur le chemin de fer, entre Panama et Colon (Aspinwall), représentent une valeur moyenne de près d'un demi-milliard de francs, dont deux tiers passent de l'ouest à l'Est et un tiers de l'est à l'ouest.

En 1869, le gouvernement des États-Unis et celui de Colombie ont conclu un traité, en vertu duquel l'Isthme de Darien pouvait être percé par une compagnie nord-américaine, en l'endroit qui paraîtrait le plus propice.

Six milles de terrain sur les bords du canal deviendraient propriété de la Société des entrepreneurs, qui, pendant les premières dix années, abandonnerait au gouvernement colombien 10 p. 0/0 du profit net. Après que les frais d'établissement du canal se trouveraient payés, la Société élèverait la rente qu'elle s'engageait de faire au gouvernement colombien, à une somme représentant 25 p. 0/0 des bénéfices.

Actuellement, le lieutenant de vaisseau de la marine française, Wyse, poursuit avec une quinzaine de vaillants topographes l'exploration de l'Isthme, afin de tracer définitivement la ligne du canal si longtemps projeté.

La capitale fédérale est Bogota ou, de son nom entier, Santa-Fé de Bogota. Cette ville se trouve presque au centre de la province de Cundinamarca, sur

les bords du Rio de Bogota, au pied des pics de Monserrat et de la Guadeloupe.

Ces pics sont couronnés de deux couvents d'où l'on domine tout le haut plateau sur lequel se trouve la ville, non loin du lac de Satarita. Le plateau s'élève à une hauteur moyenne de 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le climat est très-doux ; la ville est non-seulement dans un site des plus pittoresques, mais elle est fort régulière ; ses rues sont droites et bien pavées ; les places publiques très-vastes, ornées de fontaines. La nouvelle cathédrale, les palais du gouvernement et la douane, construits en 1825, sont des monuments remarquables. Bogota compte beaucoup d'églises de style espagnol, l'université, la bibliothèque, le muséum d'histoire naturelle, l'académie nationale, les écoles de médecine, de droit et des mines, le jardin botanique, l'observatoire, plusieurs lycées, beaucoup d'écoles primaires, un théâtre. Toutes ces institutions qui fonctionnent régulièrement, accusent un esprit de progrès chez les habitants dont l'urbanité est proverbiale dans toute l'Amérique. Bogota n'a été fondée qu'en 1538. Elle s'était élevée en peu d'années au rang des villes les plus importantes de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade et de l'Amérique du Sud.

Le 16 novembre 1827, un tremblement de terre l'ayant détruite presque complétement, elle se releva rapidement de ses ruines, plus belle que naguère.

République de l'Équateur.

La république de l'Équateur, telle qu'elle existe actuellement, a été fondée en 1830, après une guerre civile séparant les États qui, par Simon Bolivar, ont été constitués comme États libres sur les ruines de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade.

Sa constitution date du 31 mars 1843. Un sénat de 18 membres et une chambre de 30 députés sont élus par le suffrage universel ; un président et un vice-président, par suffrage indirect ; le vice-président remplit les fonctions de ministre de l'intérieur et il est, de même que le président et les trois autres ministres, individuellement responsable devant le congrès.

Le budget des recettes, en 1876, s'élevait à 8,275,000 fr., celui des dépenses à 12 millions de francs.

La population, au nombre d'un million et demi environ, est industrieuse, mais elle n'est pas suffisante pour la superficie de la république, qui compte environ 404,800 kil. carrés, divisés en dix provinces, savoir :

Chimborazo, Cuença, Esmeraldas, Guayas, Imbabura, Léon, Loja, Manati, Oriente, Pichincha et, en dehors de ces provinces, les îles de Galapagos.

L'exportation de l'Équateur pour l'Europe a varié entre 6 et 8 millions de francs ; l'importation reste généralement de beaucoup inférieure à ce chiffre.

CHAPITRE III.

VICE-ROYAUTÉ DE LA PLATA. — CONFÉDÉRATION ARGENTINE. — RÉPUBLIQUE DE L'URUGUAY. — RÉPUBLIQUE DU PARAGUAY.

En 1508, le navigateur espagnol Juan Diaz de Solis, né à Lebrija, aborda sur la côte est de l'Amérique, près de l'embouchure du Rio de La Plata; revenu, en 1515, à l'embouchure de l'immense fleuve que les autochthones appelèrent Paranazu, et auquel il donna le nom de Rio de Solis, les indiens *Charruas* le mangèrent au milieu de ses succès.

Depuis lors, aucune expédition importante ne se fit dans ces régions jusqu'en 1526, date du voyage de Gaboto.

Vénitien de naissance et d'abord au service de l'Angleterre, ce dernier quitta ses premiers chefs et entraîna la cour d'Espagne dans une expédition qui aurait suivi la voie trouvée par Magellan et serait venue compenser, par quelque découverte dans les mers australes, les découvertes anglaises dans le Groënland. Le manque de vivres le fit dévier de sa route; il aborda sur la côte du continent américain, à une centaine de lieues au nord du Rio de Solis, et, plus heu-

reux que son prédécesseur, sur cette terre, il fonda tout d'abord un petit fort appelé Espirito-Santo.

En cette même année, quatre hommes partirent de ce point sous les ordres d'un soldat hardi, portant le nom de César. Ces hommes passèrent par les immenses solitudes de Tucuman, et arrivèrent dans le Haut-Pérou, où ils rejoignirent les conquistadores de ces contrées. C'est pour la première fois qu'on traversait le continent sud-américain dans sa largeur. — Cependant les espagnols ne remportèrent point sur les autochthones sauvages et féroces de ces contrées une victoire aussi rapide que leurs compatriotes en avaient remporté sur les Indiens civilisés du Pérou ; après une série de luttes sanglantes avec les indigènes, Gaboto quitta son fort d'Espirito-Santo et s'établit sur la côte du Brésil.

En 1534, Pedro de Mendoza obtint de la cour de Madrid le droit de conquérir et de gouverner les pays sur lesquels Solis et Gaboto avaient échoué, et, sur les bords du Rio de Solis, qui dorénavant s'appela Rio de la Plata, il fonda le fort de Santa Maria de Buénos-Ayres, auquel, en 1580, Juan de Garay ajouta la ville du même nom.

En 1536, le lieutenant Juan de Ayolas fonde l'Assomption du Paraguay. Ces faits s'accomplissent au milieu de luttes continuelles ; les indiens Charruas et Guaranis, les Tupis, les Quérandis et les nombreuses tribus occupant alors tous ces territoires, rendent impossible tout établissement définitif des « colons » es-

pagnols. Ainsi Diego de Roxas part en expédition dans le Tucuman et tombe mortellement blessé dans une bataille contre les Diaguitas. Francisco Mendoza, son second, prend le commandement et, pour ne pas repasser par les domaines des peuplades irritées, il ressort comme le soldat César par le Haut-Pérou. Ce n'est qu'en 1565 que Diego de Villaroël réussit à fonder le fort de San Miguel de Tucuman

Grâce à leur vaillance légendaire, les Espagnols peuvent se maintenir dans cette position rendue dangereuse par les révoltes continuelles des autochthones.

En 1620, la cour de Madrid sépara la province du Paraguay de celle de la Plata, et c'est ce décret qui donna origine aux deux États actuels

Don Manuel Frias devint gouverneur de la nouvelle province, et, dès ce premier pas dans la voie de l'autonomie, il se manifesta au Paraguay le phénomène qui plus tard devint le trait caractéristique de cet infortuné pays, la pierre d'achoppement du développement naturel de cet État. L'autorité de l'évêque Tomas de Tores mina celle du gouverneur.

Frias vivait séparé de sa femme depuis dix ans : l'évêque déclara qu'il devait la ramener auprès de lui. Frias résista et aussitôt il se vit excommunié. La population se divisa alors en deux camps. Les uns prirent fait et cause pour Frias, les autres pour l'évêque. La guerre qui s'en suivit, dura presque jusqu'à la mort de Frias, en 1627.

Nous ne nous arrêterons point aux événements historiques qui se passèrent dans la vice-royauté de la Plata, ni aux faits qui se produisirent dans le Paraguay.

Tantôt c'étaient les autochthones qui troublèrent la paix, tantôt des dissensions éclatant entre les espagnols y arrêtèrent le progrès naissant. Ajoutons que dès lors le rôle de la *Compania de Jesus* au Paraguay fut de se faire chasser pour revenir de nouveau une vingtaine d'années plus tard.

En 1723, un fait mérite mention, c'est la fondation par les Portugais de la ville de Montevideo, transformée un an plus tard en colonie espagnole, grâce aux efforts du capitaine Zavala. Cependant, ce n'est qu'en 1726 que, sous l'invocation de saint Philippe et saint Jacques, la ville fut définitivement fondée.

C'est à cette époque que remonte dans ces colonies espagnoles l'institution de la douane. Elle fit naître aussitôt la contrebande et amena des conflits avec les colons portugais du Brésil, conflits qui dégénéraient en guerres sanglantes.

En 1765, la liberté de commerce fut rendue à tous ces pays. C'est que l'Espagne commença à sentir les premiers frémissements d'indépendance qui passèrent à travers ses colonies. Tupac Amaru s'éleva hardi et puissant au Pérou. Avec des efforts inouïs et des flots de sang, on put ramener à l'obéissance ces régions révoltées ; et, pendant que les colonies s'agrandirent et sentirent leur puissance, la métropole s'affai-

blissait. Les guerres contre Napoléon la rendirent incapable de résister à l'émancipation de l'Amérique espagnole. C'est le 25 mai 1810 qu'un conseil de neuf membres, sous la présidence du colonel Saavedra, se substitua sans coup férir au vice-roi Cisneros.

L'indépendance s'établit définitivement, sans de longues luttes, dans ces contrées, et, avec elle, s'introduisirent peu à peu les idées et les aspirations de la révolution française.

La constitution de la confédération Argentine, actuellement en vigueur, date du 15 mai 1853. Le pouvoir exécutif est confié à un président élu, pour une période de six ans, par cent trente-trois représentants délégués par les quatorze provinces ou États qui composent la confédération.

Le pouvoir législatif appartient à un sénat composé de 28 membres (chaque État y déléguant deux de ses citoyens), et une chambre de députés comptant 50 siéges.

Le président du sénat porte le titre de vice-président de la confédération, mais il ne fait pas partie du pouvoir exécutif. — C'est au président seul, général en chef de l'armée, que reviennent de droit toutes les nominations dans l'armée, dans l'administration et dans la magistrature, et c'est sur lui et sur ses ministres que pèse la responsabilité de leurs actes, qui sont contrôlés par la chambre des députés et qui sont souverainement jugés par le sénat.

Le président touche des appointements annuels de 100,000 fr.; le vice-président, 50,000 fr. Chacun des cinq ministres (de l'intérieur, des affaires étrangères, des finances, de la guerre et de la marine, de l'instruction publique et des cultes) 45,000 fr.; chaque sénateur et député, une indemnité de 17,500 fr. Chaque province nomme son gouvernement pour un espace de trois ans. Ils affirment ainsi leur indépendance très-considérable vis-à-vis du pouvoir central, et ce fait justifie le titre de *confédération* que porte l'État. Le pouvoir central ne dispose guère que des droits assez élevés perçus par la douane. En 1877, ces revenus se sont élevés à la somme de 110,847,815 fr.

La dette extérieure, montant à 55 millions, sera remboursable au pair en 33 ans, ce qui paraît assuré, vu la bonne distribution du budget qui, par exemple, en 1877, comptait pour le service diplomatique 500,000 fr. pendant que le budget de l'instruction publique comptait près de six millions, et tout le service de l'intérieur, tant civil que judiciaire, à peine quinze millions.

La guerre et la marine grèvent, dans la république Argentine, comme malheureusement dans le monde entier, les dépenses de l'État d'une façon effrayante. Le même budget qui accorde six millions à l'instruction publique affectait vingt et un millions au budget de l'armée. La force militaire comptait, à la fin de 1876, 6,210 hommes dont 2,612 d'infanterie, 3,189 de cavalerie, 409 d'artillerie. La milice et la garde natio-

nale comptent 19,867 hommes; l'armée entière se trouve sous les ordres de 955 officiers, dont trois officiers généraux, 278 officiers supérieurs et 674 capitaines, lieutenants et sous-lieutenants.

La marine de la confédération se compose de deux cuirassés, six canonnières, trois bateaux torpilles, douze croiseurs et avisos et trois transports, formant un total de vingt-quatre navires, avec un équipage de 2,900 hommes, sous les ordres de deux amiraux et de 74 officiers.

La superficie totale de la confédération est d'environ 825,120 kilomètres carrés, habités d'après le dernier recensement par 1,736,922 habitants, tous importants au point de vue économique, car, de sang européen : Espagnols, Italiens, Anglais, Français, Allemands, ils ont apporté l'industrie et la main-d'œuvre intelligente dans ces contrées où il ne se trouve plus d'autochthones sauvages qui, dans d'autres États sud-américains, sont souvent un élément de désordre.

L'émigration, de plus en plus considérable, augmente d'année en année ces forces productrices. Ainsi, en 1863, l'émigration s'élevait à 10,408 et, en 1875, à 42,066 individus. La conséquence immédiate de cet état de choses est un décroissement constant de l'importation qui, en 1873, montait encore à la somme considérable de 355,325,995 fr. et avait baissé en 1875 à 174,551,450 fr., soit moins de la moitié. L'exportation des produits du pays : coton, peaux, etc., était de 98,186,450 fr.

Les moyens de communication augmentent; aujourd'hui, il y a près de 1,500 kilomètres de chemins de fer en exploitation et près de 500 en construction. Sur 127,280 kilomètres de fils télégraphiques, en 1875, on a expédié 180,120 dépêches.

La poste a transmis dans cette même année 1,816,486 paquets et 4,605,354 lettres.

Toute cette contrée marche vers un avenir assuré. Le climat y soutient le travailleur et le travailleur y profite du climat.

République Orientale de l'Uruguay.

Pendant la vice-royauté espagnole, cette région porta le nom de « *Banda Oriental,* » c'est-à-dire rive orientale du Rio de la Plata. — Nous donnerons une chronologie des principaux événements qui eurent lieu depuis la fondation de la première ville sur la rive est de La Plata, jusqu'à nos jours.

1534. — Expédition, par ordre de Charles-Quint, de Pedro de Mendoza qui débarque près de Buénos-Ayres, fonde une colonie et bâtit un fort.

1553. — Les frères Goes, Portugais, amènent à Buénos-Ayres 8 vaches et un taureau, souche de tout le bétail qui existe aujourd'hui dans les régions platéennes.

1618. — Fondation de Santa Domingo de Sorcano sur le Rio Negro, dans la Banda Oriental, c'est le pre-

mier point définitivement occupé dans la province de la Banda Oriental.

168). — Les Portugais s'établissent à la colonie Del Sacramento, d'accord avec le général espagnol.

1701. — Par l'article 50 du traité de 1701 entre l'Espagne et le Portugal, la possession de la colonie Del Sacramento est confirmée au Portugal ainsi que celle d'une partie du territoire de la Banda Oriental.

Fondation de Montévideo en 1726 par Bruno Mauricio de Zabala qui avait été nommé par l'Espagne, en 1717, gouverneur de Buénos-Ayres, fortifiée en 1748 par l'Espagne contre les Portugais soulevés.

La Banda Oriental, qui dépendait de la vice-royauté de Buénos-Ayres, a été l'objet de constantes convoitises de la part du Portugal qui en a disputé la possession à l'Espagne, les armes à la main à diverses époques.

1768. — Expulsion des jésuites de toutes les colonies espagnoles.

1776. — Érection de la vice-royauté de la Plata avec Buénos-Ayres pour chef-lieu.

Jusqu'en 1776, les gouvernements de Buénos-Ayres, du Paraguay, de Tucuman avaient dépendu de la vice-royauté de Lima, dont le siége était à 1,000 lieues de Buénos-Ayres. Zeballos est nommé vice-roi et capitaine général des provinces de la Plata qui comprenaient le territoire de la Banda Oriental dans le Rio de la Plata.

1762. — Guerre entre l'Espagne et le Portugal. Le

gouvernement de Buénos-Ayres assiége et prend la colonie

1799. — Le vice-roi Dom Pedro Melo de Portugal termine les fortifications de Montévideo.

1810. — Révolution à Buénos-Ayres contre les Espagnols.

1811. — Les Espagnols occupent Montévideo et y fomentent la contre-révolution contre Buénos-Ayres.

1812. — Les Portugais, venus du Brésil, entrent dans la banda Oriental.

1813. — Siége de Montévideo par Rondeau, dévoué au gouvernemont de Buénos-Ayres et Artigas qui représente l'élément oriental.

1814. — Capitulation de Montévideo obtenue par Vigodet (20 juin).

1816. — Proclamation, le 9 juillet, de l'Indépendance des provinces de la Plata.

1825. – Le général Lavalleja, à la tête de 32 patriotes orientaux, débarque près de la colonie, soulève toute la campagne, bat les Brésiliens en diverses rencontres, et les défait à la bataille de Sarandi.

Un congrès, composé de représentants orientaux, proclame nuls les traités d'incorporation de l'Uruguay au Portugal et au Brésil.

En novembre, le gouvernement provisoire de la Banda Oriental envoie deux députés au congrès national constituant, réuni à Buénos Ayres. Le congrès les reçoit et déclare le pays qui les envoie admis au sein de la république Argentine.

Le 1er décembre, le gouvernement Argentin déclare au Brésil sa volonté immuable d'accueillir et de conserver une province qui a toujours fait partie des domaines espagnols de la Plata.

L'empereur Dom Pedro répond qu'il perdra plutôt sa couronne que de rendre la Banda Oriental. La guerre est déclarée.

1827. — Bataille d'Ituzaingo. L'armée brésilienne, commandée par le marquis de Barbacena, est complétement battue par les armes argentines et orientales sous les ordres du général Alvear. Les Brésiliens continuent à occuper la colonie et Montévideo.

1828. Convention préliminaire de paix signée à Rio de Janeiro, le 27 août, sous la médiation de l'Angleterre et de la France. La Banda Oriental est érigée en État indépendant, sous le nom d'État Oriental de l'Uruguay. Cette indépendance est placée sous la garantie des parties contractantes, l'empire du Brésil, et la république Argentine. La convention est ratifiée à Rio, le 30 août, à Montévideo, le 4 octobre.

1830. — La constitution de l'État Oriental est solennellement proclamée à Montévideo. Le général Don Fructuose Rivera est nommé premier président constitutionnel de l'État Oriental.

1834. Le général Don Manuel Oribe succède au général Rivera, comme président de la république.

1838. — Le général Don Manuel Oribe donne sa démission (23 octobre) et se retire à Buénos-Ayres, en décembre, à l'instigation de Don Juan Manuel de Rosas;

il retire sa démission, et protestant contre la révolution qui l'a renversé, se déclare président légal de l'État Oriental, prétention qui a donné lieu à une guerre civile qui a duré jusqu'en 1852.

Le président Rivera déclare la guerre au gouverneur de Buénos-Ayres.

1845. — Rosas déclare le blocus absolu de Montévideo que l'amiral Framen Lairé refuse de reconnaître le 27 mars. Destruction complète de l'armée du général Rivera, à la India Muerta, par le général Don Justo José de Urquiza, lieutenant de Rosas, gouverneur de la province d'Entre-Rios. Óribe reste maître de toute la Banda Oriental moins Montévideo dont le siége, converti en blocus, continue.

Intervention Franco-Anglaise pour imposer la paix à Rosas. Négociation des ministres plénipotentiaires Deffandos et Gore d'Ouseley qui échouent.

Les deux ministres se retirent à Montévideo et déclarent à Rosas qu'ils emploieront contre lui tous les moyens coercitifs.

Fondation du journal *Cométero de Plata*, publié à Montévideo par Don Florencio Varella.

Le 20 novembre, l'escadre française, commandée par l'amiral Trehouard, remonte le Parana, et, après un combat acharné, force le passage sérieusement fortifié des berges de Vuelto de Oblijado, et un convoi de 110 navires marchands remonte jusqu'à Corrientes.

1846. — Continuation de la guerre dans la République Orientale. Garibaldi, qui commande la légion

italienne, est surpris à San Antonio par 1,200 cavaliers et 300 fantassins Il résiste toute une journée avec 120 hommes et se retire en bon ordre sur le Salto.

1848. — Cinquième tentative de la France et de l'Angleterre pour pacifier la Banda Oriental; Gore et Gros échouent dans leur mission pacificatrice.

Levée du blocus de Buénos-Ayres par la France qui consent a avancer un subside mensuel de 40,000 piastres au gouvernement Oriental.

1849. — Le gouvernement de la république française se décide à une sixième mission. L'amiral Lepredour, commandant de la station de la Plata, est chargé de négocier de nouveau la paix.

Le gouvernement français envoie un corps d'infanterie de marine pour présider à la pacification de la République Orientale.

Le 20 août, débarquement à Montévideo des troupes françaises commandées par le colonel Bertin du Château.

1851. — Alliance du gouvernement brésilien, du général Urquiza et de Montévideo et appel aux provinces contre le dictateur de la république Argentine, et Don Manuel Oribe qui assiége Montévidéo et occupe tout le pays.

Le général Urquiza passe l'Uruguay et s'approche de Montévideo ; Oribe, abandonné par une grande partie de ses troupes, capitule. Le siége de Montévideo, qui a duré 8 ans, 7 mois et 22 jours, est levé, ce qui

met fin à la guerre à la fois étrangère et civile qui désolait la république depuis 1843.

1852 — Le 3 février, bataille de Monte Caseros et chute du général Don Juan Manuel de Rosas dictateur de la confédération argentine qui s'embarque à bord du vapeur de guerre anglais *Centaure.*

La république de l'Uruguay, reprenant le régime constitutionnel, procède librement aux élections. Le sénat et la chambre des députés, réunis en assemblée générale le 1[er] mars 1852, nomment Don Juan Giro, président légal de la république.

A dater de cette époque, les pouvoirs publics ont été exercés conformément à la constitution de 1839 remise en vigueur.

Expulsion, sous la présidence de Don Gabriel Perreira, des jésuites qui, depuis 20 ans, s'étaient de nouveau établis dans la république sans aucune autorisation.

Actuellement le fonctionnement de la constitution se fait dans des conditions régulières.

Le sénat et la chambre des députés délèguent, après leur session annuelle de 4 mois et demi, un comité de sept membres, composé de deux sénateurs et de cinq députés, pour surveiller l'administration générale du pays. Le pouvoir exécutif est confié à un président élu pour une période de quatre ans, et à quatre ministres nommés par le président de la république.

Les longues luttes intestines ont naturellement affecté fortement l'état du budget ; cependant les re-

venus de la république permettent le paiement intégral des intérêts de la dette extérieure qui s'élève à 200 millions de francs.

L'exportation et l'importation se balancent et s'élèvent environ à soixante-quinze millions annuels.

Un progrès général s'est fait sentir dans ces dernières années.

Les chemins do fer comptaient, en 1876, 128 kilomètres, et les lignes télégraphiques près de 1,500 kilomètres. La poste a transporté dans cette même année 1,396,350 lettres et 1,355,000 journaux.

L'armée comptait, en 1876, près de trois mille hommes avec 550 officiers dont 17 généraux, dernier héritage, plus brillant qu'utile, des guerres tant intérieures qu'extérieures.

République du Paraguay.

Le Paraguay se sépara de l'Espagne en 1811.

Il s'y constitua alors, pour quatre ans, un gouvernement provisoire avec deux consuls à la tête.

En 1815, le Dr Joseph Gaspar Rodrigues Francia s'empara du pouvoir, le transforma en pouvoir dictatorial et l'exerça de la façon la plus absolue jusqu'à sa mort en 1840.

Ce long règne est sans doute un des plus curieux qui existent dans l'histoire moderne. Le docteur Francia, prétendant que la perte des peuples venait de

la facilité des communications internationales, essaya avec succès d'isoler le Paraguay du reste du monde ; il réussit si complétement à cette tâche qu'on ne connaît l'histoire de toute sa dictature que depuis la mort de ce bizarre autocrate.

Après un despotisme absolu, une anarchie non moins absolue régna jusqu'en 1842, où un congrès national, réuni spontanément, nomma consuls deux neveux de Francia, les frères Alonso et Carlos Antonio Lopez

Deux ans plus tard, don Carlos Antonio fit écarter son frère du pouvoir par un autre congrès et devint dictateur jusqu'à sa mort, en 1862, laissant, chose assez curieuse, le pouvoir *par testament* à son fils Francisco Solano Lopez, alors âgé de 35 ans.

Le pays, étonnamment discipliné par la *compania* qui en était le véritable maître, accepta sans opposition cet héritier de la présidence autocratique.

Lopez se sentit maître souverain ; il comprit que le peuple entier était dans sa main, qu'il en ferait ce que bon lui semblerait, et il rêva une couronne de la Plata, voisine de la couronne du Brésil.

Mais il ne sut empêcher une alliance entre la confédération Argentine, l'Uruguay et le Brésil, et une guerre horriblement sanglante s'engagea entre le Paraguay d'un côté et les alliés de l'autre.

Cette lutte effrayante dura cinq ans, depuis le mois de juin 1865 jusqu'à la mort du dictateur, en mars 1870. Lopez succomba aux blessures qu'il reçut dans la bataille d'Aquidaban

Il n'existe pas, dans les temps modernes, un second exemple de défense nationale semblable à celui donné par les Paraguayens.

En 1857, il y eut dans ce pays 1,337,439 habitants ; en 1873, il y en eut 221,079, soit un *sixième*.

Sur ce nombre, on compta 106,254 femmes, 86,079 enfants jusqu'à 15 ans et 28,746 hommes, soit presque 4 femmes pour un seul homme. La majeure partie des hommes qui ont survécu à la guerre, ont plus de soixante ans.

De la magnifique armée de 60,000 hommes, il reste 187 hommes, garnison actuelle de la capitale *Assomption*.

Avant la guerre, il n'existait pas de dette publique au Paraguay.

Aujourd'hui, ce pays doit 75 millions de deux emprunts successifs émis en Angleterre, hypothéquant une partie des propriétés nationales.

Le pays doit, en outre, au Brésil comme indemnité de guerre, un milliard; à la confédération Argentine, 175 millions; à l'Uruguay, 5 millions, soit en tout 1,255 millions représentant pour chaque habitant mâle et civilement responsable du pays une quote-part de 43,300 fr.

Ajoutons que les trois quarts du territoire sont des biens de main-morte, et que, par conséquent, le travail productif ne saurait prendre qu'un quart du développement dont il est susceptible.

Avant la guerre, le pays avait une superficie ap-

4

proximative de 185,832 kil. carrés; mais un traité passé entre le Brésil et la confédération Argentine réduisit ce territoire à 91,614 kil., soit presque de moitié. Le Paraguay se trouve aujourd'hui resserré entre le 22e et le 27e degré de lat. sud et le 57e et le 60e de long. ouest.

Telle est donc la position qui est faite au gouvernement actuel.

Cette malheureuse nation n'a presque pas de commerce; elle exporte l'herbe *maté* dont, dans l'Amérique méridionale, on se sert comme chez nous du thé, et dont, dans certaines parties, on fait une consommation considérable.

Le Paraguay possède aujourd'hui une première petite ligne de chemin de fer de 72 kil. entre les deux villes principales : Paraguay et Assomption.

CHAPITRE IV.

LA BOLIVIE, LE PÉROU ET L'ÉQUATEUR.

L'histoire ancienne de ces régions se confond ou, du moins, se résume en une seule.

Lors de la découverte de ces pays par Don Francisco Pizarro en 1535, toute la région comprise entre le 2e degré de latitude nord et le 15e degré de latitude sud, était soumise au sceptre d'un monarque absolu portant le titre d'Inca.

Il est probable que sa puissance, au moins nominative, s'étendait jusqu'à la Patagonie, et il est presque sûr que ses armées sont descendues dans les plaines de Tucuman. Toujours est-il que le centre de la domination se trouva confiné entre Quito, capitale actuelle de la république de l'Équateur et les hauts plateaux de Vilque jusqu'à la ville de Chuquiapo, appelée aujourd'hui la Paz de Ayacucho, capitale de la Bolivie. L'antique empire comprenait donc les territoires des trois républiques modernes, le Pérou, l'Équateur et la Bolivie. De ces trois pays, c'est le Pérou qui de tout temps a joué le rôle le plus important.

Sa position topographique, le développement de sa côte sur le Pacifique rendait sa situation favorable

pour le commerce, pendant que la Bolivie, confinée entre le Pérou, le Brésil, l'Argentine et le Chili, n'a qu'un littoral nominatif, car un immense désert sépare les parties habitées de cette région du Pacifique.

Quant à l'Équateur, il a fait partie depuis la colonisation espagnole du royaume de la Nouvelle-Grenade; dans les temps des Incas, le rôle joué par les habitants de cette contrée est des plus effacés.

Quant à l'histoire du Pérou, elle compte trois noms très-marquants :

Manco Capac, au XIe siècle, fondateur de l'empire des Incas ;

Francisco Pizarro Adelantado du Pérou et introducteur, dans ces contrées, de la civilisation européenne du XVe siècle;

Le grand Mariscal Castilla, interprète, à sa façon, des idées de liberté et d'égalité des principes de 1789.

Au lieu d'une nomenclature fatigante, d'Incas, de vice-rois et de présidents, nous tracerons rapidement ces trois portraits curieux qui expliqueront mieux qu'un récit chronologique l'histoire du développement de ces pays.

Manco Capac rentre dans la catégorie des Manu, des Moïse, des Mahomet. Peu importe son origine; ce qui nous importe, c'est son œuvre civilisatrice. Était-ce un fourbe majestueux de génie, ou un ambitieux illuminé et convaincu? nous ne saurions en décider aujourd'hui. Le temps a effacé les traits de ce personnage et d'individualité historique par

l'ensemble de son œuvre ; il devient un mythe préhistorique par sa personne.

Autocrate, par le moyen de la théocratie, voilà en un trait son principe administratif. Personnalité à la fois rayonnante et grave, d'une influence décisive sur sa race par ses institutions pratiques, une volonté de fer et des formes bienveillantes.

Il apparut au milieu du XIIe siècle de notre ère et créa une sorte de monarchie théocratique appuyée sur un état militaire très-fortement organisé et une répartition égalitaire du travail. Ses descendants, au nombre de douze, régnèrent jusqu'en 1535, date de la mort du dernier empereur de cette famille, Atahualpa, que les conquistadores égorgèrent à la suite d'un jugement rendu avec tout l'apparat de la justice de l'époque, à Caxamarca, sa capitale. Cependant il est certain, et les ruines sont là pour attester la réalité de ce qui, pendant longtemps, apparut comme une hypothèse, il est certain que Manco Capac fut le réorganisateur d'une société anciennement bien constituée.

Il est certain, aujourd'hui, que la civilisation des Incas a été précédée par une autre, plus forte, et certes plus artistique que cette dernière.

Il est certain aussi que la première a été séparée de la seconde par un intervalle tellement considérable que des peuplades retombées sans direction, sans constitution sociale, de tous les échelons qu'un ancien civilisateur leur avait fait gravir, avaient oublié jusqu'à l'existence de ce passé brillant, recouvert, malgré de

nombreux vestiges matériels, d'un épais brouillard qu'en science on appelle parfois le caractère préhistorique.

Le second personnage, Francisco Pizarro, naquit à Truxillo en Espagne. Quoique fils naturel d'un gentilhomme, il se vit complétement négligé et dut faire des services de porcher.

Arrivé à l'âge d'homme, il déserta cette position infime et s'engagea dans les milices. Il passa quelque temps en Italie, et toujours mécontent de l'étroit champ d'action qui lui était assigné, il s'embarqua à Séville sur un de ces bateaux qui emportèrent dans le nouveau monde tant d'aventuriers avides d'or et d'actions extraordinaires.

Il guerroya à Cuba et à la Hispagnola et fut compagnon d'Ojeda dans son expédition au Darien, et de Balboa dans son passage de l'isthme qui amena la découverte du Pacifique. Dès lors, le génie stratégique, la ruse, l'esprit à la fois aventureux et pratique de cet homme se révélèrent; sa force physique, sa glaciale cruauté, sa perspicacité et sa vaillance sans reproche devenaient légendaires. Ignorant et ambitieux autant qu'il est possible de l'être, autocrate de nature, fidèle à la couronne espagnole par intérêt, il sut pallier son manque d'éducation et agrandir ses belles qualités par un don d'observation qui se transformait peu à peu en une expérience des plus remarquables de la vie et des hommes.

Il fit compagnie avec Diego d'Almagro et le père

Bernando Luque pour découvrir les pays limitrophes de cette mer, qu'il avait entrevue un des premiers avec Balboa. Il fit un premier vain effort, en 1524, pour conquérir des pays dont il ne connut alors que la côte aride. En 1526, il aborda à Tumbes et recueillit des données certaines sur le riche empire des Incas.

En 1527, il se rendit en Espagne et obtint, en 1529, par décret royal, la permission de conquérir le Pérou jusqu'à 200 lieues au sud de Tumbes, et d'en être le capitaine général. Il ramena ses frères à Panama et, après mille difficultés avec ses anciens compagnons d'armes, il réunit 148 hommes d'infanterie et 47 de cavalerie. A la tête de cette *armée*, il fonda, en 1532, la première colonie espagnole de cette région, S. Michel de Piura, et pénétra aussitôt dans l'intérieur à Caxamarca, seconde capitale de l'empire des Incas, battit une armée de 30,000 hommes, s'empara de l'empereur Atahualpa et le fit égorger comme nous venons de le dire, après avoir reçu de ce malheureux monarque une rançon d'une valeur approximative de deux millions d'écus espagnols en or.

Cependant Almagro, réconcilié avec Pizarro, vint lui amener 150 hommes, et les deux capitaines d'aventures commencèrent dès lors une guerre de pillage sans nom et sans but politique.

La légende des immenses richesses qu'ils rencontrèrent leur valut des renforts continuels, de sorte

qu'en 1533, Pizarro, à la tête de 700 hommes, en choisit 500 pour faire la conquête du sud. Après des luttes extraordinaires, il s'empara de la capitale de l'empire, le Cuzco, dont la conquête lui valut des querelles sanglantes avec Almagro. Pizarro sut les apaiser et utiliser les talents d'Almagro, qui fit une de ces expéditions de conquistador, fantastiques par le nombre des difficultés victorieusement surmontées. Le Chili, théâtre de ces luttes, fut presque entièrement soumis.

Cependant Pizarro fonda, en 1534, la nouvelle capitale appelée la *Ciudad de los Reyes*, plus tard Lima, et introduisit une administration générale, si bien en rapport avec le pays et le peuple, qu'elle s'est développée sur ces fondements pendant la vice-royauté et qu'elle a duré même pendant les commencements de la république.

Malheureusement les frères et amis de Pizarro n'avaient que ses défauts sans posséder ses grandes qualités.

Les luttes entre ses frères et Almagro, apaisées d'abord par les armes et transformées en alliance par une diplomatie perfide, se terminèrent par l'exécution d'Almagro.

Cet acte eut, en 1541, pour premier effet une conspiration qui réunit autour du fils d'Almagro tous les nombreux mécontents et aboutit à l'assassinat de Pizarro. Le conquérant du Pérou est une des figures les plus imposantes, et des plus sombres, des mieux

douées et des plus sanglantes, des plus curieuses et des plus repoussantes que connaisse l'histoire. En combattant au nom de la civilisation européenne et de la religion catholique, il a dirigé ou permis des actes du vandalisme le plus éhonté et a trop détruit pour que son incontestable génie ait pu reconstituer la centième partie de ce que sa nature viciée avait réduit à néant.

Toute la conquête s'est accomplie à la fois au nom de la couronne de l'Espagne et de Rome.

Le conquistador semble avoir eu pour devise : conquérir pour s'enrichir ; le missionnaire : convertir pour régner. De ces deux buts poursuivis simultanément par les Espagnols, naquit, lorsque la société autochthone avait fait place à un nouvel ordre, l'état de choses qui caractérise la vice-royauté.

L'immense distance qui sépara ces pays de la mère patrie fit que le vice-roi y fut plus maître que ne pouvaient l'être ses souverains. Mais ce qu'il y eut de bien plus remarquable, c'est que tout curé dans sa paroisse était plus roi que le vice-roi. En recevant des ordres il n'eut pas même toujours la politesse ironique des vice-rois qui, en présence d'un ordre peu commode avaient l'habitude de dire :

« On obéira à cet ordre, mais on ne l'exécutera pas. »

Le troisième personnage dont l'influence a été décisive sur les destinées de ce pays, représentait par son sang les transformations et les successions des races au Pérou.

Le grand maréchal Castilla est une des figures les plus populaires et des plus originales de l'Amérique méridionale. Sa silhouette, dépourvue de barbe (il possédait à peine quelques rares poils sur la lèvre supérieure), aux allures de héros de tragédie, toujours vêtu de bottes à l'écuyère, a pénétré partout, et il n'est pas exagéré de dire qu'il partage avec la sainte Vierge l'honneur de décorer les humbles cabanes des Cholos de l'intérieur.

Castilla divisa sa vie en deux parties principales: provoquer des révolutions et se battre ensuite. Vicieux et spirituel, il fit admettre ses défauts par une supériorité d'esprit généralement reconnue, qu'il n'employa guère à mettre de l'ordre dans les affaires de la république. Dès lors elles tombèrent, au point de vue financier, dans un état chaotique.

Quant à son plus grand titre de popularité, la libération des esclaves et la suppression du tribut des Indiens, il est très-contestable, au point de vue des avantages pratiques qui en résultèrent.

Par ses décrets, Castilla avait supprimé d'un seul coup toute la main-d'œuvre du pays.

Le blanc est incapable de travailler le sol sous cette latitude, le noir et l'Indien ne travaillent que lorsqu'ils y sont forcés matériellement.

L'expérience a prouvé que le nègre libéré du Pérou, s'adonnant à tous les vices qu'engendre la paresse, disparaissait avec une rapidité incroyable. En 1855

on comptait 40,000 esclaves ; le dernier recensement de 1876 accuse à peine 8,000 noirs.

Quant à l'Indien, qui ne paie plus de tribut, il a, pour ainsi dire, perdu la dernière raison de travailler.

Il est sans besoin, la terre lui donne, en paiement de quelques jours de travail par an, la pomme de terre et le maïs qui forment presque toute sa nourriture. L'Indienne tisse les vêtements de la famille, l'Indien file en mâchant la coca. Il fallait une raison péremptoire, comme l'était le tribut (à peine 30 fr. par an), pour le faire travailler plus sérieusement.

Cette raison disparaissant, l'Indien est inutilisable pour le progrès ; il ne compte plus au point de vue économique.

Il ne fait rien produire au pays qu'il occupe ; il n'a qu'une industrie insignifiante, et n'est pas du tout commerçant. Malheureusement, il est batailleur et trop excellent soldat ; son manque d'occupation régulière, son mode d'existence ne l'attache pas à la terre comme le véritable agriculteur s'y attache parce qu'il la transforme à son gré ; c'est ainsi qu'il devient l'homme d'armes des factieux, prêt à appuyer par la force armée toute prétention révolutionnaire. Cette absence du sens stable que crée le travail, rend l'administration du pays très-difficile.

Nous avons dit que les actes humanitaires de Castilla avaient eu pour conséquence immédiate de supprimer la force du travail et, en effet, cette suppres-

sion fut si complète que de toute façon il fallut créer une nouvelle main-d'œuvre : on alla chercher des coolis chinois.

Les présidences de Castilla ont donc valu à son pays l'introduction de la lie d'une autre société, et un élément sans aucune homogénéité avec tout ce qui y existait déjà. Car l'Indien, quoique vaincu, avait eu pourtant une grande influence sur les vainqueurs, sourtout dans l'Entre-Cordillère. Le nègre s'était attaché depuis des siècles à ses maîtres. Qui n'a pas vu une société, en apparence si rétrograde, et, en réalité, patriarcale et bienveillante, n'a aucune idée exacte des rapports presque affectueux qui régnaient entre les propriétaires et les travailleurs.

On avait donné au nègre la liberté, mais sans les moyens d'en profiter ; c'était la liberté de la misère, de la débauche et du crime ; on l'a rendu maître de sa personne sans lui enseigner les profits qu'il pouvait et qu'il devait retirer de ce nouvel état social qu'on lui assignait.

La faim, qu'il n'avait pas connue jusqu'alors, les convoitises naissantes, ont fait de lui un ennemi de l'ordre social, un danger de plus pour le pays auquel dans d'autres conditions, il aurait pu rendre, par sa constitution physique, les plus grands, les plus inappréciables services.

Le chinois ne pourra jamais remplacer ni le nègre ni l'indien. Il envahit lentement le commerce, l'industrie, il vend des productions de son pays, les pr

duits péruviens mêmes. Il est hôtelier, médecin ; il se fait agréer, car il sait se rendre nécessaire. Tout en devenant indispensable, tout en devenant la cheville ouvrière de la société : comme agriculteur, comme domestique, comme négociant, le chinois reste en dehors de cette même société qu'il domine malgré sa position, infime en apparence, et dont le séparent des différences énormes de caractère, de mœurs et d'habitudes.

Nous croyons que Castilla a ouvert l'abîme dans lequel le Pérou a failli se perdre et dont il sortira peut-être s'il apprend à faire des efforts sincères et des sacrifices palliant les folies inqualifiables de plusieurs de ses gouvernants

Ajoutons à cette série de portraits le plus intéressant de tous, le portrait du sujet des Manco Capac, le portrait de l'indien sous les souverains autochthones, — du vaincu de Pizarro, ce serf du moyen âge en Amérique, et le portrait de l'indien d'aujourd'hui.

L'homme autochthone du Pérou est si bien mort que, sans le sceau de granit qui se trouve au bas de son extrait de naissance, lacéré par le conquistador, on ne saurait à peine croire qu'il ait jamais vécu

Le Cholo, son descendant abâtardi, ne possède plus la force patiente du travail ; il ne se rappelle plus la grandeur effacée de ses pères.

Il est certain que l'esclavage avilit les races et il n'est pas impossible que l'état de servitude dans lequel s'est trouvé l'indien pendant toute la période de

la vice-royauté et pendant un demi-siècle de la République l'ait réduit à ce déplorable état de faiblesse morale dans lequel il végète aujourd'hui.

Cette triste condition a existé malgré les défenseurs de l'indien, malgré les pamphlets en sa faveur qui ont passé à la postérité, malgré les lois protectrices de la cour d'Espagne, malgré les brefs de la curie de Rome.

On dirait aujourd'hui, qu'en dépit de la loi qui le déclare libre, il trouve son vrai milieu dans une douce servitude.

N'étant plus serf comme il l'était naguère il est devenu *criado*.

Si l'on cherche ce nom dans un dictionnaire, on trouvera comme traduction le mot *domestique*. Cependant vous n'en serez pas plus avancé sur le vrai sens de ce terme. On dirait qu'il est par trop complexe et peut-être trop délicat, pour affronter ains l'autopsie linguistique dans un amphithéâtre de philologie.

Il n'y a plus d'esclaves, il n'y a plus de serfs — il y a des *criados*.

On achète l'esclave, on hérite du serf, on façonne l *criado*.

L'indien riche, ou le caballero (blanc), se charg d'un enfant de couleur de parents pauvres, souven d'un orphelin qu'on élève avec les enfants de la fa mille. Il n'est pas rare de voir une jeune mère, des cendant d'une noble famille de conquistadores, don ner un sein à son enfant, et nourrir de l'autre un

ces pauvres êtres qui, à l'entrée de la vie, a perdu sa mère. Et qu'on ne s'y méprenne pas : il ne s'agit point ici d'un intérêt d'argent Ce n'est pas le nourrisson nègre qui sera une propriété précieuse, lorsque ses muscles puissants représenteront une force de travail ayant cours sur le marché.

On est libre au Pérou. L'indien n'est ni esclave ni serf.... mais il reste toujours *criado !* Il peut, si le cœur lui en dit partir de cette maison qui est sienne par tous ses souvenirs de jeunesse. Mais il ne part pas. La reconnaissance (non, ce sentiment est inconnu de l'indien) l'habitude le rive à la maison de son maître, qui a su lui donner une instruction complète. Très-fort en catéchisme, le criado brosse les bottes magistralement, se confesse avec conviction, et se croit si bien de la famille qu'il en prend parfois le nom. Il est palefrenier connaisseur, grand marcheur comme tout indien, grand cavalier comme tout péruvien, souvent ivre, et toujours amoureux des *criadas,* ses brunes compagnes.

Ces dernières font la cuisine, servent à table, et portent le petit tapis de leur maîtresse à l'église, car en pays espagnol il n'y a pas d'autre siége dans les temples.

En somme le criado est une chose. Gras comme les chevaux de son maître, soumis comme le chien du nino (fils de la maison), content de ruminer son repas comme le reste du bétail de la *hacienda,* mouton sans laine, heureux d'avoir de quoi se vêtir ; sans

passé, sans souvenirs riants, sans aspirations, sans espoir et sans chagrin, le criado tient généralement le juste milieu entre l'homme et la bête.

Du premier il a la parole, du second l'action automatique, reproduction d'une impulsion étrangère.

L'habitude lui a fait perdre l'initiative. La crainte le rabougrit, l'indifférence le rend relativement heureux.

Il croit à l'image de la sainte Vierge, il croit à la cravache de son maître, il croit à sa bonne *chicha* (bière de maïs) et à son bon rhum. Il vole pour boire, se fait attraper, reçoit en hurlant les coups de son *taïta*, et recommence le lendemain.

Nous venons de dire que l'indien va à l'église, et croit à l'image de la très-sainte Vierge.

Et pourtant, est-il croyant ?

Ses rapports avec le ciel sont un des points les plus curieux de son caractère.

Les axiomes du catholicisme, inscrits au-dessus du portique d'une église, ou sous quelque image sacrée, n'étaient sans doute aucun, pour l'indien du seizième siècle, que des arabesques bizarres d'un goût nouveau, arabesques mystérieuses, que l'indien et même le cholo d'aujourd'hui ne comprend pas mieux que ses ancêtres. Lui, l'homme baptisé, avec des médailles sacrées sur la poitrine, des sachets bénits sur le dos, des cordes à indulgences autour du bras, des rosaires dans la poche et des amulettes dans le gousset de la veste, n'invoque jamais Jésus, on dirait qu'il ne le connaît pas.

Il n'invoque que Marie, et encore ! L'idée de la Vierge s'est-elle, dans son esprit, bien détachée de l'image qu'il a toujours vue dans l'église de sa paroisse? Il invoque « Maria santissima de la Merced, del Rosario, del Carmen, de los Dolores, de Belen. » Il vit dans une intimité, une familiarité étrange et amusante avec sa Vierge. Son invocation n'est pas précisément une prière; c'est quelque chose qui, j'oserai l'appeler ainsi, ressemble presque à un marché. Il paie d'avance ; selon l'importance du service, il donne un, deux, trois cierges; il remet, par l'entremise du curé, un gros porc ou un mouton. Si la commande, quelle qu'elle soit, est bien exécutée, il devient client assidu. Mais gare à la pauvre Vierge, faisant fonction de médecin pour hommes ou bêtes, si elle ne s'acquitte pas de la commande au gré du brun client. Les cierges sont brûlés, le porc mangé, le mouton tondu. A ce point de vue, l'indien admet qu'il y a perte sèche pour lui ; mais, en revanche, la réputation de la sainte est gravement compromise; l'indien n'entend pas plaisanterie en cette matière. Il abandonne la Merced pour la Rosario, la Belen pour la Dolorès.

Il n'y a, aux yeux de l'indien, rien que de très-naturel dans son procédé ; il traite sa sainte un peu comme on le traite lui, et demande à son Dieu, avec une naïveté divertissante, une morale semblable à celle qu'on lui enseigne.

Il se croit fort raisonnable en demandant l'impos-

sible, non pas à titre de miracle, mais à titre de service à la fois gracieux et salarié.

Il résulte de ces quelques traits du caractère de l'indien que cette race n'a aucune de ces aspirations vers le grand, vers l'infini qui font accomplir aux hommes et aux nations les grandes choses marquant dans l'histoire de l'humanité. Or le caractère d'un peuple ne se révèle pas seulement par sa vie quotidienne, mais encore et surtout par ses œuvres d'art qui restent.

Une esquisse rapide de l'histoire de l'art dans ces régions complétera donc le portrait de son habitant.

Reproduisons tout d'abord d'un de nos travaux antérieurs une appréciation de l'architecture indienne :

« Un américaniste, ayant plus d'esprit que de vraie science, a dit que le caractère principal de cet art architectural est de manquer de caractère. Quelle singulière erreur !

Il est vrai que, d'après la conception de l'architecture monumentale moderne, ces édifices sont riches en pauvreté architecturale.

Il est vrai qu'aucun accident n'interrompt la grande ligne horizontale sur laquelle l'œil se repose volontiers, que les grands murs droits ne sont percés que de petites portes, et que les fenêtres sont très-rares.

Il est vrai encore qu'aucune colonne ne vient animer cette nudité, qu'aucune statue n'interrompt cette monotonie, qu'aucune frise n'agrémente ces grandes surfaces planes.

Mais n'y a-t il pas un but artistique, inconscient peut-être, mais certain et d'un grand effet. dans cette extrême simplicité? L'art indigène de cette époque traduit d'une façon surprenante le caractère d'une nation qui s'est sentie assez vigoureuse pour opposer sa force personnelle à la puissance majestueuse de la structure des Andes.

Elle s'est sentie assez maîtresse d'elle-même, elle avait un goût assez sûr, un jugement assez ferme, une volonté assez hautaine pour corriger, si je puis m'exprimer ainsi, les irrégularités du monde physique.

La grande ligne horizontale des faîtes de ces monuments forme un contraste frappant avec les crêtes volcaniques des Andes, dont la silhouette hardie et infiniment capricieuse semble isoler mille sommets secondaires du bloc principal de la Cordillère et en faire disparaître l'unité et la grandeur.

Elle a opposé la surface unie et sans relief de ses temples aux rides profondes qui sillonnent les versants abrupts des chaînes de montagnes, et qui en minent souvent la solidité Son appareil irrégulier produit l'effet d'une mosaïque harmonieuse dans sa monotonie, au milieu du chaos pittoresque de la nature, qui semble lui avoir enseigné son art par antithèse.

Cet emplacement, cette topographie, les difficultés de la mise en œuvre qu'on devine et dont le vulgaire même se rend compte, la vétusté qui entoure la

ruine péruvienne, ce rôle de victime de leur antique auteur, tout cela fait naître un respect qui grandit cette œuvre. Et pourtant ces monuments produisent-ils un effet vraiment imposant? Nous ne saurions l'affirmer; le front de l'observateur ne s'incline devant un monument avec cette admiration qui s'impose semblable au respect, que lorsque tout d'abord son regard a dû s'élever pour en mesurer la hauteur. Or, les dimensions des plus grands monuments péruviens sont, s'il est permis de le dire, trop bien gardées. A une certaine distance déjà, lorsque les proportions de largeur et de hauteur donnent seules une idée juste de la grandeur du monument, on n'en devine pas la masse imposante. Et cependant, au pied même du monument, on en admire l'immensité. Un art plus délicat, tout en produisant des œuvres moins *énormes*, en aurait fait de plus *grandes.* »

Cette époque éminemment curieuse a été suivie de l'architecture Jésuitique, de cet art, qui produit des œuvres ayant un aspect imposant par l'amoncellement de l'infiniment petit ; qui dans ses œuvres les plus belles couvre toute la surface du bâtiment par une ornementation surchargée et lui donne en quelque sorte l'aspect d'un bahut sculpté. Les plus beaux spécimens de cet art, l'église de Belen de Caxamarca la Compania du Cuzco, la Cathédrale de Quito manquent de toute grandeur malgré une harmonie incontestable des formes.

La cathédrale de Lima sort de cette catégorie et,

quoiqu'elle procède du même style, une heureuse inspiration l'a placée en dehors du nombre des « objets de curiosité » pour en faire un monument. En même temps que l'architecture Jésuitique s'implanta pour les temples et couvents, et l'architecture sans style pour les édifices publics, le style hispano-mauresque s'introduisit pour la maison d'habitation

La maison de la famille aisée a généralement un étage élevé sur un rez-de-chaussée, haut de 5 à 6 mètres. Souvent il n'y a qu'un rez-de-chaussée. La porte cochère conduit dans une vaste cour carrée, l'atrium Romain, entourée d'une colonnade que garnit dans sa partie inférieure une balustrade à hauteur d'appui.

Les murs derrière les colonnes sont percés de portes conduisant directement dans les chambres.

Ces murs sont généralement décorés de paysages fantaisistes couverts d'arbres du plus beau vert épinard, de montagnes lointaines couleur bleu de Prusse et de couples amoureux.

Ces paysages sous l'ombre de la véranda ne sont pas si laids qu'on dirait ; ils donnent une note assez gaie à la cour qui est, surtout dans les contrées chaudes, la pièce de famille. La vie s'y écoule, le nouveau-né y fait sa première sortie, l'enfant dort à l'ombre de la colonnade, il y joue au soleil avec les chiens de garde, il y apprend son catéchisme. C'est là qu'il selle son premier cheval, c'est là qu'il monte pour la première fois, c'est là qu'il voit arriver humblement les gens de couleur, c'est là qu'il se pénètre de sa noblesse de

sang blanc et qu'il sent naître en lui l'orgueil de sa race.

C'est de là qu'il dirige sa ferme, c'est sur le banc en briques que, vieillard, il se réchauffe au soleil des tropiques en prenant des verres innombrables de tafia avec ses compères et en fumant des cigarettes dont le papier, surtout dans l'intérieur du Pérou, est du véritable carton.

Les pièces de la maison n'ont pas grand intérêt; elles sont énormes et généralement nues. Dans l'intérieur, où les habitudes du temps de la conquête se sont le mieux conservées, l'objet le plus curieux qu'elles renferment, est une sorte de sanctuaire de famille.

C'est une boîte d'environ un demi-mètre cube, vitrée sur le devant. Cette armoire est remplie de fleurs en soie, de papillons en papier doré, de chiens en porcelaine, d'ânes en carton, de bœufs en bois, de poupées vêtues à l'Européenne figurant les saints et les saintes du Paradis, le tout entouré d'un respect superstitieux et montré avec orgueil à tout visiteur.

La table dont on se sert généralement dans la Cordillère (nord du Pérou) a de 50 à 60 centimètres de haut sur un mètre carré au plus.

Les vieux fauteuils espagnols, par leurs dimensions énormes, ont l'air, à côté du petit meuble qui sert de table, d'un monument gothique à côté de la maisonnette du sacristain.

La sculpture ancienne est un des sujets les plus curieux d'études ethnographiques ; malgré les grands défauts de ces œuvres, on éprouve une sorte de sympathique admiration pour leur auteur.

Le pauvre artiste, sans ciseau d'acier, sans instruments suffisants, a vaincu le granit, la diorite, le porphyre. Nous ne saurions mieux faire comprendre tous les patients efforts nécessités pour la confection de ces ouvrages, qu'en citant l'opinion de notre savant ami, M. Emile Soldi, à la fois sculpteur et archéologue, qui, à ce propos, nous écrit les lignes suivantes :

« La façon d'exécuter le bas-relief en pierre dure par les Péruviens dérive complètement du traitement que subit la matière.

Le sculpteur péruvien est dominé par celle-ci et en est esclave. Aucun art n'a montré à quel point l'impuissance technique peut donner aux productions d'un peuple, pourtant très-bien doué, un côté grotesque amené par cela même qu'il ne veut pas s'avouer vaincu.

Tous les bas-reliefs sont également formés d'une simple silhouette en découpure méplate sur un plat méplat.

Le corps de l'homme ou de l'animal, enlevé ainsi sur le fond de la pierre, a une saillie variant depuis un centimètre jusqu'au décimètre. La forme en reste toujours à l'image géométrique de la première ébauche, et la simplicité forcée à laquelle cette silhouette est amenée, donnerait de la difficulté à comprendre le

sujet, si quelques traits déterminatifs, obtenus par les rayures ou des gravures sur les formes ou plans en saillie, ne permettaient de comprendre que deux anses représentent parfois deux bras terminés par deux ou trois lignes gravées, indiquant les doigts. Le sujet exprimé de cette façon n'est pas sans analogie avec les figures des hiéroglyphes égyptiens ; mais il se tient aussi loin de ceux-ci que l'outil en pierre est inférieur à l'outil d'acier.

La perfection la plus grande à laquelle l'artiste se soit élevé, c'est d'avoir su mettre plusieurs plans découpés les uns sur les autres, formant jusqu'à sept ou huit étages, chaque étage correspondant à la saillie d'un membre du corps ou d'un organe de la face. De telles particularités donnent comme très-probable l'explication suivante de la technique qui les a amenées : le granit ou le porphyre était scié en plaques avec le fil de l'agave et de l'émeri. Un dessin grossier du contour indiquait la partie de l'épaisseur à enlever. Celle-ci était obtenue soit par le sciage de certaine portion que l'on éclatait habilement, soit par le martellement à l'aide d'une pointe de silex; enfin à l'aide de pierres plates ou polissoires et d'eau mêlée d'émeri, on frottait la surface des plans, de manière à enlever la trace des éclatements et du martellement. »

Citons en dernier lieu un autre système que l'on peut penser avoir été mis en pratique dans l'ancien Pérou pour sculpter les blocs de granit ou d'autres pierres dures.

On a gardé jusqu'à ce jour, en plusieurs contrées du Pérou, l'habitude de *brûler* la pierre. Lorsqu'un bloc se trouve dans un endroit où doit passer un chemin, on le chauffe par des feux soutenus que l'on maintient sur la surface, et on l'éclate successivement en versant de l'eau froide sur les parties portées à un degré intense de chaleur. On continue ce procédé jusqu'à ce que le rocher se trouve réduit en morceaux assez petits pour qu'il soit facile à déblayer.

Les Péruviens savent encore aujourd'hui limiter, avec une exactitude remarquable, cet éclatement ingénieux, en couvrant d'une épaisse couche de cendres les contours qu'ils veulent dessiner ; sous ce mauvais conducteur de la chaleur, la roche ne subit pas les effets destructeurs de ce procédé de *crémation*.

Les explications qui précèdent, si logiques et si faciles à saisir, détruisent toutes les fables, toutes les légendes qui avaient eu trop longtemps cours sur le mode des anciens de travailler la pierre. Tantôt on parlait d'herbes, inconnues aujourd'hui, au moyen desquelles on sut rendre la pierre malléable. Tantôt on citait des alliages mystérieux qui donnaient au bronze la dureté de l'acier trempé. La chimie a depuis longtemps fait justice de la première allégation. Quant à la seconde, nous pouvons dire que dans les fouilles qu'on avait entreprises sur beaucoup de points du territoire péruvien, on avait trouvé une foule d'objets en bronze, des lances, des ciseaux, des casse-tête et

d'autres instruments. Il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse ontamer avec une lime ordinaire.

Pendant la vice-royauté, la sculpture s'est bornée au rôle décoratif que l'architecte catholique lui assigna.

Des têtes d'anges, des saints et des saintes, dans la position raide et droite que commande la béatitude d'un côté et l'exiguïté de la niche pour laquelle ils étaient destinés de l'autre, des arabesques, de petites colonnes, de petites rosaces, de petites frises, de petites croix, voilà tout ce qu'on demandait pendant trois siècles au sculpteur Péruvien

Cet art ne s'est pas développé depuis au Pérou ; il est resté enfantin.

A Ayacucho, il y a des « *aficionados*, » c'est-à-dire des amateurs qui sculptent, dans la jolie pierre de Huamanga, espèce d'albâtre blanc et transparent, des figurines qui ne laissent rien à désirer comme raideur.

La peinture n'existait pas sous les souverains autochthones. C'est à peine quelques silhouettes bizarres en teintes plates, sans relief, sans valeur artistique, mais non sans valeur décorative, que nous retrouvons sur quelques murs et sur des poteries. L'Espagne y a apporté son école, un des commentaires les plus éloquents de sa religion.

Il s'est produit pour cet art un phénomène très-naturel et très-curieux. Les types Andalous des vierges de Murillo se transforment, elles deviennent Cholitas ; en même temps, le ciel dans lequel elles planent n'est plus l'atmosphère limpide du firmament, c'est un la-

byrinthe inextricable d'arabesques dorées, au milieu desquelles grimpent de petits anges bruns et trapus aux yeux noirs et aux cheveux lisses.

Par ces qualités spéciales, quoique essentiellement catholique, la peinture devient dès lors essentiellement péruvienne. Cette école subsiste encore dans l'Equateur; elle n'a que quelques rares disciples au Pérou et elle a complètement disparu en Bolivie.

Le Pérou a produit dans ces derniers temps des peintres d'un talent remarquable, qui, s'inspirant des écoles françaises modernes, c'est-à-dire de la vie réelle observée sur le fait, ont produit plusieurs œuvres de premier ordre.

Montero, dans ses funérailles d'Atahualpa, le dernier souverain autochthone, s'était élevé à la hauteur de Delacroix, lorsque la mort frappait ce génie à peine éclos.

Il y a deux ans que le Pérou a perdu l'émule de Montero : Ignacio Merino (1815 à 1876).

Médaillé au salon de Paris et auteur de toiles célèbres parmi lesquelles : « Colon au conseil des Indiens, » « la lecture du Testament, » « les critiques, » « l'Usurier, » « le Turc, » etc., Merino tient, par ses études, ses sympathies et ses goûts, des écoles espagnoles. — Cependant il semble avoir emprunté au Titien la richesse des lumières dorées dont il éclaire ses tableaux.

Frederico Lazo aussi a fait honneur à son pays comme peintre de genre, et actuellement c'est sous

les auspices de M. J. M. de Goyeneche, Ministre du Pérou à Paris, que vient d'éclore le brillant talent de M. Fréderico del Campo, qui, par ses premières toiles, a vivement excité la sympathique curiosité des connaisseurs.

Il est difficile de juger par les chants des Indiens d'aujourd'hui de leur musique nationale d'il y a quatre siècles et plus.

Les langues écrites se transforment ; une langue parlée se modifie bien plus encore, et, à plus forte raison, la succession des sons dans la musique peut et doit nécessairement se modifier avec le temps. Il n'est guère admissible que les chants actuels des autochthones, même de ceux dont le sang est pur de tout mélange, soit identique à la musique ancienne.

De plus, le caractère de la musique dépend beaucoup de l'instrument qui sert à l'interpréter et de la vie sociale dont elle est un des commentaires Or, la vie de l'Indien, depuis la conquête, ne ressemble en rien à sa vie d'autrefois. Anciennement esclave et heureux, depuis libre mais misérable, l'Indien traduit inconsciemment par le chant ses impressions différentes ; de plus les instruments sont très changés.

A la quena, espèce de flageolet, à la flute de Pan et au tambour sont venus s'ajouter les instruments à cordes des Espagnols et des Nègres ; la guitare, la panduria et la « lyre » dans une carapace de tortue. Les rhythmes sont devenus espagnols, à la suite des instruments, et, si nous admirons la douce mélancolie

le charme des mélodies simples et traînantes des *Huaines, Pasacalles, Yaravis Tristes* et *Palomitas*, c'est plutôt en leur qualité de chants originaux du Pérou contemporain, que comme chants des Indiens anciens.

Deux mots encore sur l'Industrie de ces aborigènes ;

Tant que les communications étaient difficiles, que la navigation à voile, la connaissance incomplète des mers isola de l'Europe les pays transatlantiques, bien plus qu'aujourd'hui, les sociétés naissantes de ces colonies étaient obligées de se suffire.

Les Espagnols, sortis d'un milieu brillant, ne voulurent pas se priver du luxe au milieu duquel ils avaient vécu ou qu'ils avaient ambitionné, et alors la force des choses fit naître une véritable industrie dans ces pays.

Nous en recueillons aujourd'hui les derniers restes, comme curieux spécimens d'un goût à la fois bizarre et pittoresque... Il existe encore depuis lors des meubles incrustés d'écaille, de nacre et d'argent resplendissants par la matière première et charmants par les dessins et mille détails soigneusement travaillés. L'orfévrerie était très-avancée, les métaux précieux existaient en abondance et tout le service de toutes les maisons était en argent, depuis les plats de table jusqu'au vases les plus.... intimes.

Les travaux de tannerie, de sellerie se faisaient avec une perfection rare, et jusqu'à ce jour, on peut

dire que les harnachements péruviens en cuir tressé sont des chefs-d'œuvre du genre.

Les quelques branches de l'industrie qui ont survécu à la paresse universelle de l'indien, la céramique, l'orfévrerie et la sellerie sont, à l'exception de cette dernière, du travail d'amateur.

Il existe bien des entreprises industrielles, montées d'après le système européen ; ce sont les raffineries de sucre, dans les haciendas de la côte et dans les vallées de Sainte Anne, sur le versant oriental de la chaîne royale des Andes.

Deux grandes fabriques de drap, l'une à Urcon, dans le centre du Pérou, l'autre près du Cuzco dans le sud.

Les fabriques d'eaux-de-vie abondent et, à Moquegua, Pisco et près de Trujillo, on fait de fort bons vins.

Aujourd'hui, on importe d'Europe, de l'Amérique du nord et de la Chine les mille articles d'usage domestique et de luxe que nécessitent les sociétés adultes. Les indigènes seuls se servent des articles qu'eux-mêmes fabriquent.

Ils n'ont pas profité du progrès des industries d'outre-mer et en sont encore aux outils les plus primitifs.

Ainsi, indien et indienne filent toujours, en marchant, en se reposant sur le seuil de leur cabane et jusqu'à la porte de l'église. Ils filent comme ils respirent, sans effort, inconsciemment. Lorsque l'indienne

tisse, elle est assise par terre. Elle attache le métier à l'orteil du pied droit et autour de la ceinture ; elle détermine par conséquent, par le mouvement de sa jambe, la tension qu'elle veut donner à la trame.

Rappelons que la vie sur la côte de ces régions ressemble beaucoup à celle qu'on mène en Europe, sauf quelques traits qui, comme nous l'avons dit tout d'abord, lui conservent un certain air original.

Tel est donc l'ensemble de la vie de ces peuples chez eux.

Nous pensons que connaître un peuple dans son existence paisible vaut mieux que de le connaître dans les péripéties de ses luttes.

Semblables à l'homme, les races s'enivrent parfois de sang et sortent de leur caractère pour endosser celui d'une individualité plus ou moins puissante qui les inspire et les guide.

République du Pérou.

Le Pérou se déclara indépendant le 28 juillet 1821 ; mais ce ne fut qu'en 1824 que cette indépendance devint un fait accompli.

La constitution actuellement en vigueur a été proclamée le 31 août 1867. Elle reproduit assez fidèlement la constitution des Etats-Unis le pouvoir législatif appartenant à une chambre de députés et à un Sénat. Chaque province nomme deux députés et les

collégos électoraux des paroisses nomment des délégués provinciaux qui, eux, nomment un sénateur par 20,000 habitants.

En 1876, le Sénat comptait 44 membres et la chambre des députés 110.

A côté du président, il y a deux vice-présidents, qui, en cas d'absence ou de maladie du premier président, peuvent être appelés à la présidence.

Le pouvoir exécutif s'exerce par cinq ministres secrétaires d'Etat, nommés par le président.

La liberté politique est absolue, tous les péruviens sont égaux devant la loi et jouissent des mêmes droits. La liberté de la presse est scrupuleusement respectée.

Le Pérou n'a qu'un dernier pas à faire dans cette voie, car il ne lui manque en fait de libertés modernes que la liberté des cultes. Et même, dans cette question délicate, le plus difficile est fait, car tous les cultes sont tolérés sinon autorisés.

Les difficultés pécuniaires que le gouvernement du président Balta (1868 à 1872), a léguées au président Pardo ont été énormes.

Rien de plus naturel pourtant, car le nombre et le coût des travaux publics exécutés pendant cet espace de temps dépasse le croyable.

Voici la liste des chemins de fer tracés et exécutés en partie jusqu'à ce jour sur le terrain le plus accidenté qu'il y ait au monde :

De Payta à Piura ;

De Pacasmayo à la Vina ;
De Salaverry à Truxillo et à Ascope ;
De Chimbote à Huaraz (projeté) ;
De Lima à Chancay ;
Du Callao à la Oroya (transandin) ;
De Mollendo par Arequipa à Puno (transandin) ;
De Puno à Juliaca ;
De Pisco à Ica ;
De Ilo à Moquegua ;
De Pimentel à Chiclayo ;
De Ferrenafe à Eten ;
De Lima au Callao ;
De Lima à Chorillos ;
De Lima à la Magdalena ;
D'Arica à Tacna ;
Plusieurs petites lignes à Taparaco.

En tout près de 2,000 kil., ayant coûté environ un milliard de fr., soit chaque kil. la somme moyenne de 500,000 fr.

Ces dépenses énormes n'ont pu être complètement couvertes par l'exportation monopolisée du guano et du nitrate de potasse et pourtant cette exportation s'élève à des chiffres extraordinaires. Le Pérou a exporté, en 1876, en Angleterre, pour une valeur de 161,750,000 fr. qui, depuis 1872, est presque la valeur moyenne ; pendant que l'Angleterre a importé des marchandises pour une somme de 25 millions à peine.

Dans l'exportation péruvienne, il faut citer, en

dehors du guano et des salpêtres, les laines d'llama, de vigogne, d'alpaga et de moutons, figurant, en 1875, pour la somme de 12.579.500, et des sucres, dont l'exportation s'élevait à la somme de plus de 24 millions.

Le quinquina, le sucre, le coton, la laine de vigogne et beaucoup de plantes médicinales, pourraient produire des sommes bien plus fortes s'il existait des voies de communication mieux tracées et surtout mieux entretenues.

Aujourd'hui les Sierras forment des remparts si peu accessibles qu'il est presque miracle de voir la facilité relative avec laquelle les *arrieros* (muletiers) franchissent les Cordillères.

La richesse du sol est légendaire, mais ni assez exactement connue, ni sérieusement exploitée.

Le Pérou possède des mines d'or et d'argent, d'une richesse fabuleuse ; il y existe aussi des mines de platine, de mercure, de cuivre, etc.

Humboldt a évalué la valeur du métal sorti des mines du Pérou, depuis la conquête jusqu'en 1803, à la somme de 1,232,445,500 piastres, soit plus de six milliards de francs. Depuis l'indépendance il n'existe plus de registres qui permettent de vérifier la production des mines. Cependant, de 1826 jusqu'en 1833, on a frappé, rien qu'à Lima, avec de l'argent provenant des mines du nord et du centre, 16,938,281 piastres, soit près de 85 millions de francs. Dans cette somme il n'est compris ni l'argent en barres, ni les minerais ex-

ploités en quantités considérables, ni l'argent monnayé au Cuzco où, jusqu'en 1860, il a existé une monnaie spéciale.

L'armée péruvienne se compose de 13,200 hommes :

8 bataillons d'infanterie, avec 5,600 hommes ;

3 régiments de cavalerie, avec 1,300 hommes ;

2 brigades d'artillerie, avec 1,000 hommes, et un corps de 5,400 gendarmes.

La marine péruvienne se compose de six cuirassés, dont l'*Indépendancia* est la plus grande. Les moniteurs *Huascar* et *Atahualpa* lancent des projectiles qui pèsent 250 kilogrammes.

La marine marchande compte 147 navires (dont huit vapeurs), avec 49,860 tonnes.

Le Pérou actuel, avec ses dix-huit départements, a une superficie de 805,382 kil. carrés, avec environ 3 millions d'habitants.

Nous venons de développer l'état du Pérou actuel ; terminons ce paragraphe par une parole d'encouragement et d'espoir pour l'avenir de ce pays.

Trois sources nouvelles de richesse viennent d'être découvertes.

En premier lieu, ce sont de nouveaux gisements de guano découverts par un grand négociant français à Lima, M. Albert Lafon. Ces gisements, d'après les sondages qui viennent d'être faits, révèlent une abondance énorme de cet engrais précieux.

En second lieu, les chimistes anglais ont déclaré

que le *caliche*, ou guano blanc, qu'on négligeait jusqu'à ce jour, était un engrais encore meilleur que le guano, car il contient plus d'ammoniaque que ce dernier.

On pourra donc revenir aux gisements épuisés du guano et y exploiter le caliche, dont on avait ignoré les précieuses qualités.

En troisième lieu, nous pouvons annoncer l'exploitation définitive, par une compagnie nord-américaine, des immenses richesses minières du Cerro de Pasco, abandonnée depuis plus d'un siècle parce que les mines y avaient été envahies par les eaux.

On vient de commencer les travaux pour l'écoulement de ces eaux et, sous peu, les mines du Cerro de Pasco seront rendues à l'exploitation régulière.

A la suite de ces événements, le gouvernement vient de reprendre en partie les paiements de ses bons et il nous paraît certain que, sous peu d'années, il pourra faire honnêtement face à ses nombreuses obligations.

République de Bolivie.

Simon Bolivar a dressé en 1826 la Charte du pay qui s'était donné le nom du grand citoyen Vénezuelien.

Les modifications qui, en 1828 et en 1831, furen faites à cette constitution, amenèrent la constitutio actuelle en vigueur depuis 1863.

Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un président élu pour quatre ans, le pouvoir législatif est confié par le suffrage universel à un Sénat et à une Chambre.

Le président nomme les quatre ministres qui, sous sa présidence et la vice-présidence du président du conseil d'Etat, dirigent les affaires du pays. Les quatre ministères sont : 1° le ministère de l'Intérieur et des Affaires étrangères ; 2° des Finances et de l'Industrie ; 3° de la Guerre ; 4° de la Justice et des Cultes.

Cependant, il faut constater que jusqu'à ce jour, les présidences ne se sont pas encore suivies selon les prescriptions de la constitution, et que, par conséquent, le rouage gouvernemental n'a pas fonctionné régulièrement. Le pouvoir était trop souvent entre les mains d'usurpateurs hardis qui se transformaient généralement en dictateurs militaires jusqu'au moment où une nouvelle révolution renversa l'homme sans changer l'état irrégulier des choses. Des hommes, comme le général Ballivian, mort en 1874, comme le légiste Frias prédécesseur du général Daza, le président actuel, sont des exceptions très-honorables dans la longue liste des présidents. Ce dernier, homme énergique et brave, a convoqué les Chambres, et a donné ainsi un exemple d'autant plus important qu'il est plus rare dans son pays. — Parmi les présidents dictateurs qui se sont soutenus appuyés sur une poignée de prétoriens connus en Bolivie sous le fameux titre de *premier Bataillon*, les Belzu, Melgarejo et

Morales, brillent par le grotesque d'un genre tragique, et leur mémoire funeste se conserve comme une légende homérique parmi les Boliviens.

Il est indicible combien ces hommes ont fait souffrir leurs compatriotes, incroyable comment ils n'ont pas réussi à ruiner complètement leur pays et curieux de voir comment ce peuple foncièrement bon, oubliant les larmes qu'ils ont fait verser, raconte en riant les faits et gestes de ces capitaines d'aventure. Tous les trois ont dirigé les affaires d'État, sous une influence alcoolique continuelle.

Belzu maniait la diplomatie comme il aurait manié la canne. Lorsqu'un diplomate étranger était d'un avis différent du sien, il s'attaqua au collet de l'agent d'une nation amie et, refermant la porte sur l'opinion contraire, incarnée dans un *gringo* (étranger), il crut avoir arrangé l'affaire. Ce procédé a valu à la Bolivie la suppression presque complète de relations diplomatiques en l'isolant pendant de longues années du reste du monde.

Pour caractériser Melgarejo, on n'a qu'à dire qu'il a fait battre la monnaie du pays, les piastres et les demi-piastres (*tostones* ou *cuatros*) à sa propre effigie en l'entourant de cette légende :

« A la bravoure et au talent. »

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cet usurpateur ne donnait pas le titre réglementaire à son argent. Lorsqu'on s'aperçut de la fraude, l'argent Bolivien perdit aussitôt à l'étranger plus de 25 0/0.

Un des titres d'honneur du général Daza, le président actuel aura été d'avoir rétabli le crédit à l'intérieur par la suppression des jetons dont Melgarejo avait inondé le pays.

République de San Domingo.

L'Ile de Haiti a été découverte le 6 décembre 1492 par Christophe Colomb, c'était la première parcelle de ce nouveau monde qui, dans le demi-siècle suivant, devait s'ouvrir pour les appétits des aventuriers de l'Europe.

Située au Sud-Est de Cuba et à l'Est de la Jamaïque, elle compte parmi les plus grandes îles de la mer des Antilles. Elle a près de 680 kil. de long sur 250 de large.

Le pays est traversé de l'Est à l'Ouest par les monts Cibao, s'élevant jusqu'à 2,400 m. au dessus du niveau de la mer.

Cette région justifie le nom de l'Ile, car Haïti signifie dans l'idiome des Caraïbes autochthones : pays montagneux.

Les cordillères de cette île sont riches en mines de métaux précieux, de mercure et de cuivre.

Cette richesse minière n'est pas la seule du pays, il faut y ajouter une richesse agricole extraordinaire, provenant d'une irrigation naturelle des plus favorables. Parmi les nombreux cours d'eau qui sillonnent le

pays, l'Actibonite, l'Youna, la Neyba, l'Ozama et le grand Yaque sont les plus considérables — Le sol s'y prête également à la culture du café, de la canne à sucre, du coton et du tabac.

Dans les plaines du Sud-Est, l'élevage du bétail donne d'excellents résultats.

L'ensemble de ces conditions explique la lutte entre les Français et les Espagnols pour la possession de Haïti, l'Hispagnola de Christophe Colomb et St-Domingue des Français.

La ville de St Domingue fondée par les Espagnols en 1495, arriva rapidement à une prospérité exceptionnelle. – Les naturels furent rapidement vaincus; ils disparaissaient pour ainsi dire du sol de leur pays, car au milieu du seixième siècle on n'en compte guère plus de 150.

En 1586, l'amiral Drake ravagea les établissements espagnols de l'île.

Les boucaniers établis sur l'île voisine de la Tortue imitèrent en 1640 l'amiral Drake. Ils se firent reconnaître par le gouvernement français qui obtint en 1697 par une clause du traité de Ryswick la partie septentrionale de Haïti.

Dans l'espace d'un siècle, la colonie française devint des plus florissantes.

Lors du commencement de la République française, on y compta 7,800 plantations cultivées par plus d'un demi-million d'esclaves.

Malheureusement, sur ce nombre énorme de noirs,

le nombre des blancs était insignifiant, car, sur une centaine de mille habitants libres, il y eut environ quatre-vingt-dix mille mulâtres.

Déjà en 1722 une révolte des noirs avait eu lieu ; elle avait été réprimée sans difficulté.

Cependant, en 1790, l'Assemblée nationale avait proclamé la liberté des esclaves et leur avait accordé des droits politiques.

La conséquence de cette loi fut une révolte générale, d'abord sous les ordres d'un certain Boukmann, puis sous le commandement d'un capitaine noir : Mayaca, puis sous le trop fameux Toussaint Louverture qui, après des massacres atroces de tous les blancs, devint en 1795 maître de l'île entière. En 1802, le général Leclerc débarqua à Haïti avec 20,000 hommes, s'empara de Louverture et l'envoya en France. En 1803 Dessalines, noir de naissance et général d'accident, refoula les Français jusqu'au Cap — le général Rochambault successeur de Leclerc et moins heureux que le premier, quitta en 1805 la colonie avec ses troupes énervées par le climat et les privations. A partir de ce moment, l'histoire de St-Domingue devient ennuyeuse et grotesque. En 1806, Dessalines se transforme en Jacques Ier empereur.

Un nommé Christophe devient majesté royale en 1811 sous le nom de Henry Ier.

Cependant une partie de l'île lui résiste et reste républicaine sous la dictature d'un sieur Pétion.

Ce Pétion eut pour successeur un homme éner-

gique nommé Boyer qui devint en 1822 maître de l'île entière.

En 1825, la France reconnut l'indépendance de son ancienne colonie.

Boyer s'y maintint jusqu'en 1843.

Là recommence une série assez curieuse de chefs du pouvoir :

En 1843 c'est un général Hérard.

En 1844 c'est Guerrier.

En 1845 c'est Pierrot.

En 1846 c'est Riché.

En 1847 c'est Soulouque.

Ce dernier s'intitula en 1849 Faustin Ier, Empereur.

En 1859 la République s'établit sur les restes de ce trône en baudruche.

Depuis 1843 la partie orientale de l'île s'était constituée en république sous le nom de République dominicaine.

Fondée d'abord en 1844 et puis définitivement indépendante après avoir été, de 1863 jusqu'en 1865, sous la domination Espagnole.

La République de Santo Domingo confère son pouvoir législatif a un *consejo conservador* de cinq membres et un *Tribunado* de 15 membres Le pouvoir exécutif est confié à un président exerçant ce pouvoir par quatre ministres responsables.

Les représentants du peuple comme le président sont élus par voie indirecte et par suffrage limité, les

premiers pour un espace de six ans, le dernier pour une période de quatre ans.

L'état du budget n'est pas exactement connu; il est probable que le budget des recettes atteint six millions provenant principalement des recettes des douanes; le budget de la guerre grève très-fortement les finances de cet Etat et explique la dette extérieure qui atteint 15 millions de francs. Cependant le pays a une exportation de sucres, café, tabacs, etc, dépassant en moyenne 8 millions de fr., ce qui est assez considérable lorsqu'on considère que la république n'a que 250,000 habitants sur une superficie de 28,872 kil. carrés.

La ville de San-Domingo, capitale de la république, est située sur les bords du Rio Ozama, près de son embouchure. Cette ville, fondée deux ans après la découverte de l'Amérique, est la plus ancienne de ce continent. Trois cent soixante-quatorze années se sont écoulées depuis sa fondation, en 1494.

Elle compte 15,000 habitants avec un nombre considérable de blancs. En 1873, la République pouvait espérer une hausse considérable de ses recettes.

Une compagnie nord-américaine venait de signer un traité en vertu duquel la République lui cédait la baie de Samana, un des ports naturels les plus grands du monde, contre paiement d'une rente annuelle.

Cette rente n'ayant pas été payée, le décret a été rapporté en 1874, par le président de la république de Santo Domingo.

La population se divise en nègres et en mulâtres; les blancs sont clair-semés.

La superficie occupée par cette république dans la partie est de l'île de Haïti est de 17,200 kil. carrés.

La République de Haïti, dans la partie ouest de l'île, possède une constitution proclamée en 1867 qui donne le pouvoir législatif à une assemblée nationale divisée en un Sénat et une chambre de députés.

La chambre des députés, élue par le suffrage universel pour un espace de trois ans, désigne les sénateurs, sur une liste présentée par les colléges électoraux. Le mandat de ces derniers expire après deux ans.

Selon la constitution, le président devrait être élu directement par le vote populaire pour une période de quatre ans.

Cependant rien n'a été, jusqu'à ce jour, plus abandonné aux hasards d'une politique spontanée Tantôt les deux chambres réunies en congrès national ont nommé le chef du pouvoir exécutif, tantôt c'étaient des *délégués représentants du peuple*, tantôt c'étaient les troupes qui portaient un de leurs commandants au pouvoir.

Quant à la durée de leur mandat, elle a été abandonnée au gré des mandataires, au caprice des révolutions.

La république se trouvant dans un état de choses, continuellement anormal, les recettes et les dépenses ne peuvent être connues qu'approximativement.

Aussi le budget des dépenses semble t il dépasser considérablement celui des recettes, car ce dernier a été évalué pour les dernières années à vingt-sept millions de francs et le premier à plus de quarante millions.

Cependant, en considérant que, de 1870 à 1875, l'exportation s'est élevée à 54,600,000 fr. pendant que l'importation n'excédait pas 21,250,000 fr., il est à espérer que le crédit de ce pays pourra se relever.

La population est diversement évaluée ; on dit tantôt 800,000, tantôt 572,000, dont 22,000 habitants blancs.

En 1872, Haïti exportait en Angleterre du coton pour 3,992,872 fr.

En 1876, du café pour 6,373,750 fr.

De l'acajou pour 270,292 fr., etc.

CHAPITRE V.

LA RÉGION DES ANDES AU POINT DE VUE TOPOGRAPHIQUE ET CLIMATOLOGIQUE.

Nous avons mentionné déjà, dans les chapitres précédents, les grands courants d'eau qui divisent l'Amérique en plusieurs bassins.

Nous avons prononcé les noms du Rio de la Plata, de l'Amazone, de l'Orénoque, nous avons parlé de cette série de torrents qui se déversent dans l'Océan Pacifique.

Nous devons maintenant exposer la raison topographique de ces bassins, décrire cette immense élévation de terrain qui divise l'Amérique du centre et du sud en deux parties inégales et que l'on connaît sous la dénomination générale des Cordillères des Andes (1).

M. Arthur Morelet, l'éminent naturaliste, cite dans l'introduction, à sa troisième série couchyliologique (2), au sujet de la climatologie des Andes, un passage tiré d'un travail inédit de son ami M. Léonce Angrand,

(1) Voir Wiener. — *Essai sur les Institutions de l'Empire des Incas*, Paris, Maisonneuve et Cie, 1874, page 15 à 26 et

(2) A. Morelet, *Séries conchyliologiques*, 3e livraison, avril 1863, pag. 134 à 149.

chargé d'affaires de France en Amérique. Ce savant voyageur a dessiné en traits d'une netteté remarquable, le tableau gigantesque de cette région du globe, tableau, que nous allons reproduire dans les pages suivantes.

(1) En partant des bords du Pacifique pour s'élever sur la Cordillère, on traverse plusieurs zones de climats qui correspondent à des altitudes différentes, et que l'usage local a classées sous des dénominations précises (2).

En premier lieu se présente la côte, *la costa*, comprenant toute la région maritime, depuis les bords de l'Océan jusqu'à une altitude moyenne de 1,500 mètres, hauteur, où les montagnes, après s'être élevées graduellement, à partir des premières ondulations, qui en bordent le pied, commencent à prendre des formes un peu plus accentuées. Quoique soumise dans son ensemble à des influences physiques analogues, cette

---

(1) GARCILASO. *Comentarios reales*. L. I, C. 8, Descripcion del Peru, p. 9 à 12. Cet auteur sera très-utile à consulter dans tout ce qui touche à la géographie à la famille royale et à l'esprit des lois.

(2) Voir aussi PAZ SOLDAN, *Geographia del Peru*. Idea general, pag. 1 et suivantes.

Lui et beaucoup d'autres géographes ont considéré d'une façon aussi complète les Andes dans leur développement du Nord au Sud. Je ne connais aucun tableau représentant comme celui de M. Angrand la coupe transversale de la Cordillère, — et cela tient à ce que le travail a été fait par les deux auteurs au point de vue tout spécial de l'*habitat* de l'homme et des animaux.

région n'en offre pas moins des particularités assez saillantes, pour que les habitants l'aient subdivisée en deux zones, celle du littoral et celle des vallées. La zone du littoral ou *costa bajo*, consiste en plateaux arides, terminés par des falaises escarpées, souvent très-hautes, et qui dominent parfois de plus de 300 mètres le niveau de la mer ; aussi n'y voit-on qu'un petit nombre de plages, rarement marécageuses, presque toujours situées à l'embouchure des rivières, auxquelles elles doivent leur formation (1).

Entre cette rivière, et la zone des vallées, d'une largeur moyenne de quatre à cinq cents lieues, se prolonge, sous le nom de lomas, une série de collines détachées, indépendantes de la chaîne-mère, dont elles bordent les premières pentes. Ces collines, aux croupes arrondies, séparées par de molles ondulations, appartiennent encore à la *costa bajo*, elles se revêtent en hiver (juin, juillet et août), d'une végétation courte, mais abondante, qui se développe spontanément sous l'influence des brumes et d'un épais brouillard (2).

Le climat de la zone du littoral présente cette particularité, que la température moyenne y est in-

(1) Voir pour les divisions du pays : 1° RIVERO ET TSCHUDI, *Antigüedades Peruanas*, chap. 9 pag. 73 à 75 :

2° ALCEDO, *Diccionario geografico-historico de las Indias occidentales*, tom IV, pag. 164 à 195 : Art. *Peru*.

3° MENENDEZ, *Manual de geografia del Peru*. Descripcion general, pag. 29 et suivantes.

(2) Paz Soldan, Rivero et Tschudi, Menendez, et d'autres.

finiment moins élevée que dans la plupart des autres contrées tropicales, situées au même niveau; elle est même inférieure à celle de la zone contiguë qui s'étend, à partir des lomas, le long du pied de la Cordillère. Cette circonstance tient à l'action persistante des vents du sud-ouest, qui dominent pendant toute l'année sur la côte, et aux courants d'eau froide qui, partant des régions circumpolaires, la baignent du sud au nord, depuis l'île Chiloë jusqu'au cap Parima (1).

C'est également au refroidissement des couches atmosphériques, produit par l'action combinée des vents et des courants, et de plus, à un ensemble de conditions particulières au versant occidental de la chaîne maritime, qu'il faut attribuer le manque total de pluie sur la côte péruvienne, phénomène qui est un des traits les plus remarquables de la constitution physique du pays. De là est née la division naturelle du sol en *valles* et *despoblados*, c'est-à-dire en lieux arrosés et fertiles, et en lieux privés d'eau, par suite inhabités. Les vallées, en effet, sont fécondées par les rivières torrentueuses, qui s'échappent des versants de la chaîne maritime, pour aller, à travers des *lomas*, se déverser dans l'Océan. Sur leur trajet, la vie renaît et se développe avec une activité surprenante, que l'on doit attribuer à la douceur constante d'une température, dont les variations sont comprises entre 12 e

(1) Unanue a été un des premiers à observer et à explique ce fait rare et singulier dans ses *Observaciones sobre el clima d Lima* (passim).

28 degrés. Les *despoblados* mêmes sont parfois doués d'un sol éminemment fertile, mais réduit à l'état de poussière aride par la sécheresse, à laquelle ils sont condamnés ; aussi, quand par l'effet d'une circonstance exceptionnelle (1) cette terre calcinée vient à être humectée suffisamment, on la voit aussitôt verdir, et se parer d'une végétation abondante.

Le cotonnier, la canne à sucre (2), le maïs et le saule d'Amérique sont les plantes qui caractérisent plus spécialement la côte ; ni les palmiers, ni les fougères arborescentes ne croissent spontanément sur le versant occidental de la chaîne maritime (3).

A la zone du littoral, comprenant les *lomas*, succède celle des vallées, au pied de la Cordillère (*valles*), suivant le point de vue sous lequel on la considère. Elle est formée par les premières ondulations de la chaîne des Andes (4), qui présentent une base compacte, médiocrement accidentée, mais entrecoupée de vallées profondes, inclinées vers la mer. Abritée par les crêtes qui la dominent contre les vents froids de la

(1) Par exemple, l'établissement de canaux d'irrigation comme les Indiens en avaient pratiqués sur plusieurs points avant la conquête, ou même la durée d'un hiver plus humide que de coutume.

(2) Tschudi, trad. anglaise, *Travels in Peru*, page 258.

(3) Humboldt. *Vue des Cordillères et voyage aux régions équinoxiales.*

(4) Ces ondulations s'élèvent en quelques endroits presque aux portes des villes telles que Lima séparée de la mer par la plage et les falaises.

montagne, et, par les *lomas* contre les brises du large, cette zone, malgré la différence du niveau, jouit d'une température plus élevée que le littoral ; aussi emploie-t-on quelquefois la qualification de *tierra caliente*, pour désigner certaines de ses parties (1).

Si l'on compare la végétation des deux zones, on remarquera que celle du littoral, avec un climat tempéré, n'en produit pas moins des plantes tropicales, telles que le cotonnier qui y croît spontanément ; tandis que celle des vallées, dont la température est plus haute, ne possède qu'un petit nombre des végétaux qui caractérisent ailleurs les terres chaudes (2).

La *tierra caliente*, dans l'acceptation propre du mot, n'existe donc pas sur le versant occidental de la chaîne maritime ; pour trouver un climat brûlant et une nature véritablement tropicale, il faut franchir la Cordillère, et descendre dans les plaines immenses qu'arrosent l'Amazone et ses affluents. Cette région, connue sous les noms de *pampa* et de *tierra caliente*, est plus particulièrement désignée par les habitants de la côte et de la Cordillère, sous celui de *montana*, elle correspond au Pérou intérieur des géographes (3).

---

(1) Le climat de certaines villes comme Piura, Truxillo, Lima, Ariquipa et autres, est d'une douceur proverbiale.

(2) HUMBOLDT.

(3) Les villes situées sur la limite des localités comprises sous cette dénomination de Tierra Caliente, telles que Jauja et celles des vallées avoisinantes sont recommandées par les médecins du pays pour certaines maladies dont la guérison exige une température égale et douce.

A partir de la zone des vallées, qui, unie à celle du littoral, constitue la région de la côte, commence à 1,500 mètres environ au-dessus de l'Océan, celle des *quebradas* ou des gorges, formée par les premiers contreforts de la Cordillère. Ces anfractuosités, généralement resserrées par des escarpements, où la roche se montre à nu. sont dominées par des crêtes stériles; mais elles cachent, dans leurs profondeurs, une végétation riche et active, qui s'étale partout, où les inégalités du sol permettent à la terre végétale de s'accumuler. On y récolte le maïs avec succès. Le *molle*, ainsi que l'*agave* y croissent naturellement. C'est par les *quebradas* que s'échappent les eaux torrentueuses de la Cordillère, qui forment plus bas des rivières, auxquelles les vallées de la côte doivent leur fertilité (1).

Peut-être convient-il avant d'aller plus loin, de dire un mot de la Sierra, cette vaste étendue de pays comprise entre les deux Cordillères. La Sierra commence à la limite supérieure des quebradas, là où se soudent entre eux, les rameaux inférieurs des Andes, pour former le grand massif de la chaîne maritime; elle s'étend jusqu'à la région correspondante sur le versant oriental de la grande chaîne. A cette élévation d'environ 2,500 mètres, on voit apparaître le feuillage

(1) Les principales sont la rivière de Piura, celle de Eten, de Chicama, de Truxillo, de Santa, de Huaura, le Rimac dans la vallée de Lima et une multitude d'autres qui débouchent dans l'Océan sur la côte méridionale.

caractéristique de l'aulne (*aliso*), ainsi que diverses espèces de cactées, notamment le cierge du Pérou. Le maïs mûrit déjà difficilement, excepté sur quelques points abrités ; il est remplacé par l'orge et par le blé ; enfin la terre froide s'annonce, et les pluies, que les vents du large refoulent dans l'intérieur, commencent à tomber avec plus ou moins d'abondance (1).

La *tierra fria* succède donc à la région des *quebradas* ; elle s'étend, en moyenne, jusqu'à la hauteur de 3.500 mètres; au-delà, l'orge ne murît plus et la végétation arborescente s'arrête. C'est à cette limite que commence la *puna* (2), caractérisée d'une manière toute spéciale, par la présence de l'*ichu*, de la *tola* et de la *yareta*, plantes herbacées qui couvrent de vastes espaces, et dont la verdure grisâtre et uniforme concourt à la monotonie de cette région (3). C'est aussi le

(1) Les villes les plus célèbres de la Sierra sont : Caxamarca où Athahualpa fut mis à mort ; Pasco, fameuse pour ses mines d'argent ; Tarma; Huancavelica, riche en mines de mercure ; Ayacucho où se décida le sort du Pérou moderne, enfin le Cuzco, Puno, la dernière ville sur la frontière de Bolivie.

(2) Mot *qquichua*, qui veut dire *terre froide*.

(3) L'*Ichu* est une graminée du genre Stipa, la *Tola* une espèce de Baccharis, enfin la *Yareta* est une ombellifère signalée pour la première fois au Pérou par Joseph de Jussieu et décrite par M. Weddel dans le voyage de Castelnau sous le nom de Bolax Glebaria (A. M.)

Voir aussi WEDDEL, *Voyage dans le Nord de la Bolivie*, page 292.

domaine des variétés du genre *Llama* (1), que la nature a fixées dans ces hautes solitudes, où elle pourvoit à leurs besoins en leur donnant l'*ichu* et les lichens, dont elles se nourrissent exclusivement. Au-dessus de la *puna*, s'élèvent les glaciers ou *nevudos*, dont le pied, tantôt à découvert, tantôt enseveli sous la neige, et battu par la tourmente, porte le nom de *puna brava*. Cette dénomination s'étend, au reste, à toutes les sommités de la *puna*, situées au même niveau, lors même qu'elles ne sont pas dans le voisinage des glaciers. En effet, sur un grand nombre de points, la puna est constituée par des crêtes, entrecoupées de déchirures, qui appartiennent aux chaînes intermédiaires, et atteignent presque la hauteur des neiges perpétuelles.

Ces solitudes offrent tantôt l'image de plaines ondulées, d'où surgissent çà et là, des pics isolés, tantôt celle d'un indescriptible chaos, où les roches bouleversées, les fondrières, les précipices se confondent à distance et prennent une apparence planiforme qui trompe l'œil de l'observateur.

Le trait le plus saillant de ces régions, parfois d'une grande étendue, est de n'offrir que des inégalités d'altitude très-brusques, il est vrai, mais toujours comprises entre des limites constantes et assez rapprochées Aussi dans leur nudité ont-elles un caractère

(1) Lorsque les auteurs espagnols de l'époque de la découverte de l'Amérique parlent des moutons du pays, il faut toujours sous-entendre qu'il s'agit du Llama et de ses congénères.

de monotonie lugubre, qui ne se reproduit dans aucune autre partie des Andes. C'est là, et seulement là, que l'on rencontre dans la Cordillère le désert absolu, car l'Indien n'est pas encore parvenu à y fixer sa demeure (1). Le vol du Condor ne s'y soutiendrait pas, et la cigogne elle-même fuit ces lieux inhospitaliers, où la raréfaction de l'atmosphère modifie profondément les conditions normales de l'existence.

Quelquefois ces tristes parages offrent des plateaux assez étendus (*paramos*), où le climat est encore plus rude, s'il est possible, que sur les points accidentés de la puna brava. Les tourmentes y alternent avec des vents glacés, dont le souffle desséchant, joint à l'action pénétrante des rayons solaires, qui traversent, sans les échauffer, les couches excessivement ténues de l'atmosphère, exercent une influence funeste sur l'organisme, au point de tarir même les sources de la vie.

---

(1) Ulloa, tom. I, pag. 36, (trad. française), parle de son passage par ces contrées. Il a vu mourir ses compagnons autour de lui et se sentit atteint lui-même d'un mal étrange accompagné de vomissements violents. — Ce mal est connu dans le pays sous le nom de *Soroché* ou *veta*.

Voir surtout Tschudi (Trad. anglaise), cap. 12, pag. 359, où l'auteur raconte un épisode terrible de ses propres voyages. Il parle dans ce même chapitre de l'affreuse maladie des yeux causée par la réverbération du soleil sur les neiges. Cette affection porte le nom de *surumpe*.

Oliva, *Histoire du Pérou*, pag. 15, dit : l'air y est tellement subtil que les Européens sont pris de nausées et de douleurs d'estomac semblables au mal de mer.

Il est vrai que les paramos sont une exception au Pérou, et qu'ils n'y constituent pas une région bien tranchée, comme sur les Cordillères de la Nouvelle-Grenade et de l'Equateur (1) ; toutefois, il faut en tenir compte, comme d'un accident remarquable

La ligne de démarcation entre la puna brava et les nevados est assez difficile à fixer d'une manière absolue ; cependant, on peut dire, qu'en général la région des glaciers ne commence qu'au-dessous de 5,000 mètres, surtout du côté oriental de la chaîne principale, et que partout où cette limite est inférieure, c'est par une exception, résultant de l'exposition ou de la configuration du sol. L'altitude moyenne de la *puna brava* serait donc comprise entre 4,500 et 5.000 mètres (2).

Nous allons examiner maintenant les divisions qui correspondent, sur le versant oriental de la grande

---

(1) Le plus terrible de tous ces déserts glacés est celui de l'Azuay. Voir : HUMBOLDT, *Vue des Cordillères,* tom. II.

OSCULATI. Chap. 2 et 3 dans son *Esplorazione delle Regione Equatoriali,* 1854.

VILLAVICENCIO, *Geografia de la Republica del Ecuador,* pag. 34.

(2) A ces hauteurs, on ne trouve plus d'habitations ; le point le plus élevé de toute la région tropicale des Cordillères où l'homme ait fixé sa demeure, est le seul hameau de Ancomarca, par 17 degrés 27 minutes de latitude S., et à une hauteur de 4,780 m. au-dessus du niveau de la mer ; et encore les habitants sont-ils obligés de l'abandonner pendant les mois les plus rigoureux de l'année. (Voir d'ORBIGNY, *l'Homme américain,* tom. 1, pag. 96).

chaîne, à celles que nous avons tracées sur le versant occidental de la chaîne maritime ; plus tard nous retrouverons, sur les versants intérieurs, la même distribution que sur ceux du dehors.

En descendant la chaîne orientale ou *Cordillera real* (1), on reconnaît que les conditions du sol et du climat ont subi des modifications importantes. Quoique la puna soit en réalité moins stérile de ce côté des Andes que sur les versants intérieurs et même sur la chaîne maritime, elle offre, néanmoins, un caractère d'uniformité et même de désolation plus frappant.

Cette circonstance tient à la configuration du sol, dont les pentes, moins rapides et moins accidentées, sont battues uniformément par les vents, qui n'y laissent croître qu'une végétation courte et grisâtre, de l'aspect le plus monotone.

Cependant, on peut remarquer, à mesure que l'on descend vers la plaine, qu'en général les limites supérieures des différentes zones que l'on traverse atteignent une altitude plus considérable que sur le versant occidental Cette différence, comme nous le verrons plus loin, tient à des conditions topographiques, qui sont particulières à cette partie des Andes.

Au sortir de la puna, on entre presque sans transi-

(1) Real veut dire royal. Ce nom lui vient de sa grande élévation ; mais on ne l'applique en réalité qu'à la partie de la chaîne qui s'étend depuis le pic de l'Illampu et même depuis l'Illimani jusqu'à la solution de continuité par où l'Apurimac se fait jour dans la plaine.

tion dans une région relativement tempérée, constituée par les crêtes des premiers rameaux qui se détachent du massif de la Cordillère, et par des anfractuosités déjà prononcées qui précèdent les *quebradas*. Le climat de ces hauts vallons est presque doux, tandis que les crêtes. désignées dans le pays par le nom d'altos, sont exposées aux vents glacés des *nevados*. Bientôt ces anfractuosités se resserrent et deviennent des *quebradas*, pour s'élargir de nouveau un peu plus bas, et former les têtes des grandes vallées (*cabeceras*), qui n'en sont réellement que la continuation.

La température adoucie par les vents d'Est, qui traversent les plaines brûlantes, et par des pluies chaudes, qui neutralisent, jusqu'à un certain point, l'effet de l'altitude, est beaucoup plus agréable dans cette partie du versant oriental, que sur les points correspondants du versant maritime ; aussi les limites inférieures des différents régions, comprises entre les *nevados* et la *pampa* sont-elles, en général, plus élevées ; on peut évaluer, en moyenne, la différence à 200 mètres.

Les *altos*, comme nous l'avons vu, succèdent à la *puna*, et forment une région intermédiaire, dont la constitution, très-variable, offre néanmoins plus d'analogie avec les *terres froides*, qu'avec toute autre partie de la Cordillère. Mais ici les *quebradas*, dont le développement est borné, ne constituent pas une région, comme sur le versant occidental, où leur étendue est beaucoup plus considérable ; elles ne sont qu'un acci-

dent, établissant une limite naturelle entre les *altos* et les *cabeceras*, et en même temps une barrière, qui protége les terres inférieures contre les vents froids des *nevados*.

Après la région des *cabeceras* commence celle de la *montana* (la forêt) qui s'étend indéfiniment, en s'abaissant vers l'Est, à partir d'une altitude moyenne de 1,700 mètres (1).

La montana se divise, de même que la région de la côte du versant maritime, en deux zones, les vallées (2) et la *pampa*, qui n'est elle-même que le prolongement du versant.

Les vallées des versants orientaux, quoique dotées de conditions physiques à peu près analogues à celles des vallées de la côte, ne présentent pas dans leur configuration, des caractères aussi tranchés. L'inclinaison générale de la chaîne est bien moins prononcée de ce côté, tandis que son développement, au contraire, est plus considérable ; les ramifications, qui

(1) La civilisation européenne a pénétré jusque dans ces gorges et y a fondé de nombreuses cultures et même quelques centres de population. — Les plus importantes sont celles de la vallée de Santa-Anna, dans le voisinage du Cuzco, où l'on récolte la plus grande partie de la Coca qui se consomme au Pérou et dans la Bolivie ; dans les vallées de Tipuani, dans les Yungas, riches en lavages d'or au milieu des forêts qui produisent le quinquina.

(2) *Los Valles* ; dans le langage créole du Pérou, c'est la région des *vallées chaudes*. Employé au singulier, sans article, le mot est en quelque sorte adjectif, et devient synonyme de *terre chaude*, exemple : *es valle* : ce lieu est *terre chaude*.

s'en détachent sont moins accidentées, moins abruptes, et les espaces qu'elles laissent entre elles, moins profondément encaissés. L'humus, n'étant plus entraîné par la rapidité des pentes, mais s'accumulant partout, on voit la végétation se développer avec une incomparable vigueur.

Aussi de ce côté des Andes, où toutes les inégalités du sol disparaissent sous l'épais manteau des forêts, la dénomination de *valles* s'applique-t-elle uniquement aux vallées, que le défrichement a mises à découvert, et qui ne tarderaient pas à s'effacer de nouveau, si la main de l'homme cessait d'en disputer l'empire à la puissante activité de la nature.

Quoique la *pampa* soit comprise, dans la langue usitée au Pérou, sous la dénomination générale de *montana*, elle n'est pas toujours et nécessairement couverte de forêts ; on y voit aussi des savanes (*sabanas*) lieux découverts, sans arbres, revêtus d'une abondante végétation herbacée. — La *pampa* n'est, elle-même, que le prolongement du versant oriental des Andes, commençant au bas de la partie accidentée, à une hauteur moindre de 600 à 800 mètres.

A la naissance des quebradas, c'est-à-dire à 2,900 ou 3,000 mètres d'altitude, on trouve déjà le cierge du Pérou et bientôt le *skinus molle*, ainsi que plusieurs petites espèces de bambousées, dont une, presque rampante, fournit aux mules et aux chevaux la seule nourriture substantielle, que ces animaux puissent se procurer à une telle élévation. Bientôt on aperçoit le

saule, et, peu après, l'agave, qui fleurit de ce côté des Andes, jusqu'à une hauteur de 2,700 à 2,800 mètres. Enfin, quand les pentes des vallées ont déjà pris ces formes adoucies, qui annoncent le voisinage de la plaine, on commence à rencontrer des plantations de caféiers.

Situés d'abord sur les points les mieux abrités, elles ne tardent pas à garnir les pentes découvertes jusqu'à 2,000 et 2,200 mètres. Ce n'est qu'un peu plus bas (1,800 à 2,000 mètres) (1), que la canne à sucre prospère, bien qu'elle soit déjà cultivée, sur quelques points des quebradas, à la même hauteur que la *coca*. L'ananas sauvage et le cotonnier marquent les limites de cette zone ; mais la flore tropicale ne commence réellement à établir son empire, qu'à l'extrémité inférieure des vallées, quand les montagnes, sensiblement abaissées, laissent entre elles de vastes espaces, qui déjà semblent appartenir à la plaine.

Là se montrent les *cinchonas*, puis les fougères arborescentes, et enfin les palmiers. Là commence à régner, avec les plaines sans bornes, connues sous le nom de *pampas*, cette merveilleuse végétation de la zone torride, qui transporte le voyageur, descendu de la Cordillère, dans un monde aussi brillant que nouveau.

Revenons à l'immense région, comprise entre les

---

(1) WEDDEL, loc. cit., pag. 519, dit que dans les Yungas toutes les montagnes sont couvertes de plantations de Coca jusqu'à une altitude supérieure à 2,200 mètres.

deux chaînes principales, et qui constitue la *Sierra* proprement dite ou l'intérieur de la Sierra (1). Nous dirons, mais seulement en passant, pour ne pas nous écarter de notre sujet, que la véritable richesse du Pérou s'y trouve concentrée ; qu'elle en est la partie la plus peuplée, et qu'elle jouit sous un climat sévère, d'une salubrité reconnue.

La *Sierra*, dont le niveau se maintient généralement à une élévation considérable, règne sur toute l'étendue du Pérou et de la Bolivie, depuis les bords du Maranon, jusqu'au grand massif du nœud de Porco ou de Potosi ; sa longueur est de 500 lieues, et sa largeur très-inégale (2), en effet dans toute la partie bolivienne, comme dans le sud du Pérou, elle occupe plus de trois degrés tandis qu'ailleurs, par exemple au nœud du Pasco, elle se réduit à 25 ou 30 lieues.

Le climat de la *Sierra* est froid et même très-rude sur les hauteurs, mais c'est bien moins l'intensité du froid que sa durée, jointe à l'absence de toute chaleur un peu vive, ainsi que la persistance et la sécheresse dévorante du vent, qui y arrêtent la végétation dans son essor. Toutefois elle jouit, sur certains points, d'une température qui se rapproche de celle des lieux les plus favorisés. Il est donc impossible d'établir ri-

(1) PAZ SOLDAN, passim.

(2) Voir particulièrement la carte de Dussieu (Amérique méridionale) remarquable par la netteté des lignes et des chaînes de montagnes. — Les différents nœuds sont fort bien dessinés de façon à faire ressortir les systèmes de bassins intérieurs.

goureusement pour la *Sierra* une succession de zones climatériques, douées de caractères uniformes, sur toute l'étendue du Pérou et de la Bolivie, — ce n'est qu'en étudiant partiellement cette région, et en assignant à chaque fraction les caractères des zones typiques, qu'il est possible d'introduire un peu d'ordre dans la complication de leur régime climatérique.

Au surplus les nœuds, qui unissent les grandes chaînes, et qui forment dans le système des Andes, une série de bassins aussi marqués que dissemblables, nous fournissent une base pour établir ces divisions.

Ces nœuds, pour la portion de la Cordillère, dont nous nous occupons, sont, à partir du sud, le nœud de Porco, qui marque le passage du système des Andes chiliennes à celui de la Bolivie ; le nœud de Santa-Rosa, appelé aussi *Nœud du Cuzco* (1) (ou plus exactement de Vilcanota), qui sépare les Andes boliviennes

(1) Le Cuzco, fondé en 1021 par Manco-Capac sur les bords de la petite rivière de Huatanay par 13 degrés 30 minutes de latitude Sud et 74 d. 24 m. longitude O. de Greenwich, se trouve à 3,468 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. (PENTLAND, *Map of Titicaca-lagune*).

Placé au milieu des montagnes dans un pli du grand plateau, auquel cette ville a donné son nom, elle jouit d'un climat beaucoup plus doux que ne pourrait le faire supposer au premier abord l'altitude que nous venons d'indiquer; d'ailleurs cette ville est entourée de tous côtés, mais surtout au Sud et à l'Est, de riches vallées arrosées par la magnifique rivière d'Urubamba, appelée aussi Yucay ou Vilcanota.

Les productions du plateau sont celles des terres tempérées, les productions des vallées presque celles des terres chaudes

de l'immense massif du Pérou central, enfin le nœud de Pasco ou de Huaras, à partir duquel les Cordillères, un instant réunies, se divisent de nouveau en trois branches pour former le système du Haut-Maranon, qui se termine au nœud de Loja, limite du Pérou vers le Nord.

La *Sierra* se trouve ainsi partagée en trois grands bassins, entièrement séparés, et tous différents les uns des autres ; le bassin bolivien, comprenant la province péruvienne de Puno ; le système de bassins du Pérou central d'où naissent l'Apurimac et ses affluents, enfin les bassins parallèles du Huallaga et du Tunguragua ou Maranon (1).

La Sierra de Bolivie consiste en un immense plateau, borné de tous côtés par une barrière de hautes montagnes, dont les eaux se déversent dans un système unique de lacs, communiquant entre eux, mais nullement avec l'Océan (2). Ce plateau, ou plutôt ces plateaux, connus sous le nom de *Llamos de Bolivia*, sont situés à une hauteur moyenne de 4,000 à 4,400

Une des causes principales de ce phénomène est la proximité des versants orientaux de la grande chaîne où se trouvent les produits les plus riches de la zone tropicale. PAZ SOLDAN, pag. 400 à 408, passim.

(1) C'est par ce système de bassins et des grands fleuves qui en sortent, que la République du Pérou a conçu de très justes espérances de voir bientôt établies des communications régulières avec l'Océan Atlantique et l'Europe.

(2) Il n'existe du moins aucune communication connue.

mètres (1). Le grand plateau, qui s'étend du nœud de Porco ou de Potosi à celui de Cuzco, est le moins élevé ; mais le petit plateau, qui règne le long de la chaîne maritime et porte le nom de *Llamos d'Ancomarca*, dépasse le grand d'environ 400 mètres en moyenne (2). La *Sierra* bolivienne est donc entièrement comprise, comme altitude, dans la région de la *puna* : elle en a d'ailleurs tous les caractères, puisque sur plusieurs points son climat participe de celui des terres froides. Ainsi, les plantes cultivées dans les lieux les plus favorisés se bornent à peu près au *quinua*, à *l'ulluca*, la pomme de terre, le chou, auxquels il faut ajouter, à titre d'exception, quelques céréales, telles que l'orge et une sorte de blé très rustique (3).

Une des singularités les plus frappantes du climat de la *Sierra* bolivienne, c'est la sécheresse de l'atmosphère qui persiste en toute saison, malgré l'énorme quantité d'eau qui y tombe. Il en est ainsi, du reste, sur tous les points de la Cordillère pérou-bolivienne, dont l'altitude dépasse celle des *quebradas*.

Après le nœud de Santa Rosa ou de Cuzco commence la Sierra du Pérou central. Ici, il est impossible d'établir de classification en dehors des sommets qui dominent le système. Le sol est telle-

(1) D'ORBIGNY, *Carte de la Bolivie*. Paris, 1839, et ONDARZA, *Mapa de la Républica de Bolivia*, 1859.
(2) D'ORBIGNY, *L'homme américain*.
(3) WEDDEL, *ubi supra*, page 147 et 154.

ment accidenté, il présente des contrastes si tranchés, que chaque localité a son caractère propre, dépendant de conditions qui lui sont inhérentes. Il en résulte qu'à l'exception de la puna, dont le domaine est encore assez considérable, on ne distingue plus dans la pratique par régions ; on ne dit plus la *terre froide* ni la *terre chaude*, mais les *terres froides* et les *terres chaudes*.

Il n'y a donc lieu, dans la *Sierra* du Pérou central, qu'à constater des catégories et nullement des régions ; et si l'on veut spécifier les conditions climatologiques d'un lieu, on doit, en le désignant par son nom, y joindre la qualification de la région dont il dépendrait, s'il était situé sur un des versants extérieurs de la Cordillère ; on dit alors : tel endroit est *terre froide* ou *chaude*, *puna* ou *valle*.

Enfin, la troisième grande division de la *Sierra* est celle qui règne vers le Nord, à partir du nœud du Pasco. Non seulement les chaînes y sont moins élevées, mais elles s'écartent beaucoup plus les unes des autres; en outre elles ne sont liées par aucune de ces ramifications transversales, qui donnent au Pérou central le caractère d'un pays exclusivement montagneux.

La chaîne maritime offre les mêmes particularités physiques, et la même végétation au nord comme au sud du nœud du Pasco ; on peut, dès lors, la partager dans sa hauteur, en régions correspondantes à celles qui ont été décrites, en observant, toutefois,

que les pics neigeux sont plus rares et moins élevés dans la portion septentrionale, que dans celle qui s'étend au sud du nœud du Pasco (1)

La chaîne centrale ou de Patas, moins haute, moins abrupte que la Cordillère maritime, se rapproche, par l'ensemble de ses caractères, des terres chaudes et tempérées ; les cimes, même d'après leur altitude moyenne, pourraient rentrer dans la catégorie de ces dernières, si les perturbations atmosphériques, auxquelles elles sont exposées par leur situation ne les réduisaient à la condition de *punas*, à une élévation où le climat devrait être moins rude et la végétation plus florissante Cette chaîne ne présente donc, en réalité, qu'une succession de régions moyennes, sans caractère bien tranché, comprises entre la limite inférieure des terres chaudes et celles des terres froides ou même de la *puna*.

Enfin la chaîne de Muna, la plus orientale de toutes, est encore moins élevée que celle de Patas ; garantie, d'ailleurs, des vents du large, par les deux branches intermédiaires, et environnée de terres chaudes qui lui envoient leurs émanations vivifiantes, elle est presque entièrement couverte de forêts Quant aux vallées immenses ou bassins du Tunguragua et du Huallaga, qui s'ouvrent entre ces trois embranchements de la Cordillère, elles offrent une succession non interrompue de climats, correspondant à ceux des régions, que nous

(2) Balby, *Abrégé de Géographie*, pag. 936.

avons fait connaître, depuis celui de la *puna brava*, où ces fleuves prennent leur source, jusqu'aux limites extrêmes des terres les plus chaudes, où ils confondent leurs eaux. L'influence de la zone torride se fait sentir à une assez grande hauteur dans ces bassins presque entièrement fermés, en sorte que les limites des divisions climatiques s'y élèvent un peu plus que sur les versants de la grande chaîne (1).

Le résultat de tout ce qui précède se réduit à quelques généralités, fondées sur un examen circonstancié les détails. Le Pérou et la Bolivie étant soumis, sur oute leur étendue, aux mêmes influences générales, l suffit de considérer l'altitude, le relief et les condiions physiques de chaque localité, pour en déduire es concordances, qui permettent de les classer par randes régions climatiques (2).

Or, comme ces régions correspondent à des moyennes d'altitudes constantes, on peut diviser le

---

(1) Raymondi, *Apuntes sobre la provincia littoral de Loreto*, assim; in *geografia del Peru* par Paz Soldan, Appendice.

(2) L'existence d'un peuple policé au milieu des âpres déserts ù nous trouvons les preuves irrécusables et grandioses de son éjour prolongé, est un fait historique d'une portée tout excepnnelle; fait d'autant plus étrange à tous les égards que, pour trouver avec des éléments semblables l'explication possible un pareil état de choses, il faudrait peut-être porter ses regards usque sur les immenses plateaux de ces chaînes de montagnes, ont les glaces éternelles de l'Hymalaya couvrent le vaste sourement. L. Angrand. *Lettre à M. Daly* sur les antiquités de Tiahuanaco pag. 2. Voir la *Revue d'architecture et des Travaux ublics*, tome 24e.

sol des deux contrées de la manière suivante, en partant du niveau de l'océan :

LA COSTA. La côte ou région maritime.	*La Costa bajo*, le littoral, comprenant les *Lomas*. *La Pampa* et la *Montana*, savanes et forêts.	0 à 600 mètres.	0 à 1,500 mètres (1)
LA MONTANA ou région intérieure.	*Los Valles*, comprenant le pied de la Cordillère. *Los Valles* ou *tierra caliente* (terres chaudes).	600 à 1,500 mètres.	

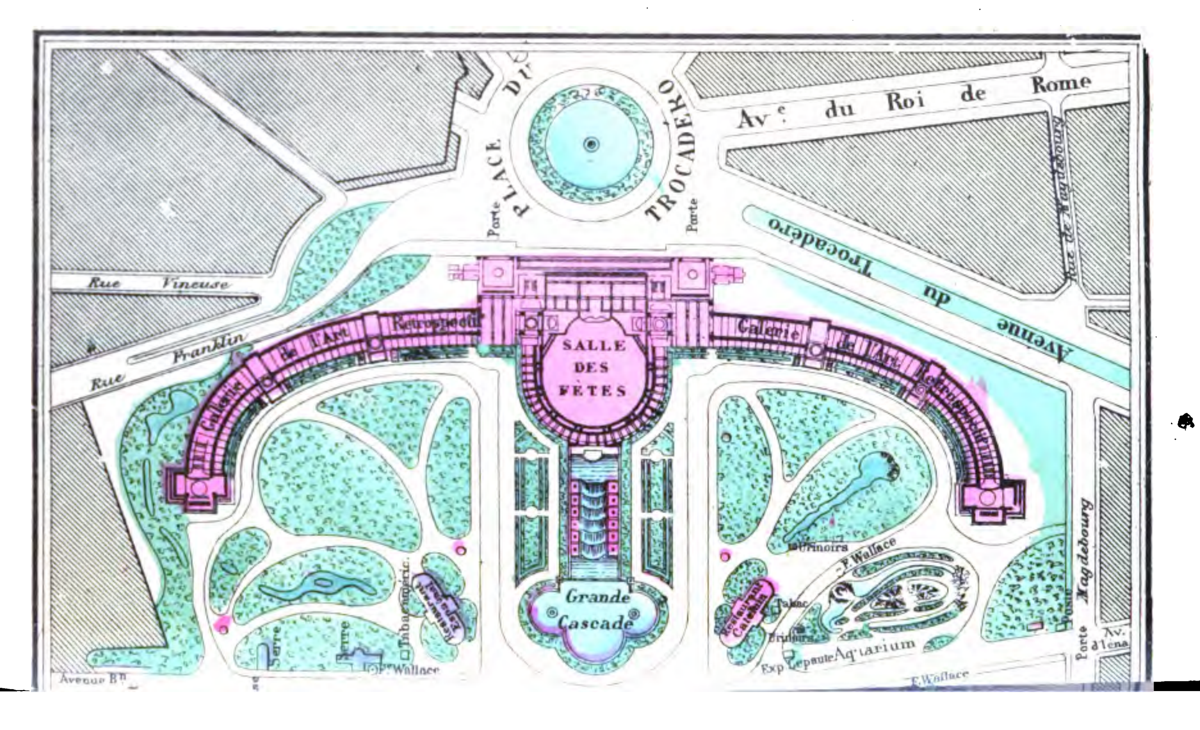
LAS QUEBRADAS et LAS CABECERAS. Les gorges ou région des terres tempérées.	1,500 à 2,500 mètres.
LA TERRA FRIA ou la région des terres froides.	2,500 à 3,500 mètres.
LA PUNA, région des terres glacées où cesse toute végétation arborescente.	3,500 à 5,000 mètres.
LOS NEVADOS, région des neiges perpétuelles.	5,000 mètres et au-dessus.

Quant à l'influence de cette topographie sur l'habitant de ces contrées, elle a été observée et décrite par le savant docteur Jourdanet, dans son travail sur « les Altitudes de l'Amérique tropicale comparées au niveau des mers, au point de vue de la constitution médicale; » dans son ouvrage sur « l'Air raréfié dans ses rapports avec l'homme sain et avec l'homme malade; » et dans son œuvre capitale : « Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme. » Rappelons en dernier lieu les admirables expériences dont le docteur Jourdanet a eu l'initiative et dont l'épanouissement complet est dû à la science de M. Paul Bert, expériences aujourd'hui trop généralement connues et du monde savant et du public lettré pour que nous ayons à insister sur leurs brillants résultats.

DEUXIÈME PARTIE

L'AMÉRIQUE CENTRALE ET MÉRIDIONALE A L'EXPOSITION DE 1878.

Cascade
Aquarium
Wallace



PLACE DU TROCADERO
Porte
Porte
Av.e du Roi de Rome
Rue de Magdebourg
Avenue du Trocadéro
Rue Vineuse
Rue Franklin
Galerie de l'Art
Galerie de l'Art
SALLE DES FÊTES
Grande Cascade
Serre
Serre
F. Wallace
Tabac améric.
Restaurant Espagnol
Restaurant Catalan
Tabac
Urinoirs
F. Wallace
Aquarium
F. Wallace
Poste
Magdebourg
Porte
Av. d'Iena
Avenue Bn

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Plan général de l'Exposition.

I

LE CHAMP DE MARS.

Le grand vestibule, les trophées. — L'entrée principale de l'Exposition fait face au pont d'Iéna. Le fronton qui la décore pèse environ 10,000 kilogrammes. Au centre deux femmes-génies, les aîles déployées, se tiennent par une main, et, portant de l'autre une gerbe et un flambeau, servent de supports à un écusson aux initiales de la République Française. Au sommet de l'écusson, on lit en relief, sur un fond d'épis, le mot *Pax* ; à la base se trouve le millésime.

Le vestibule d'honneur, qui tient toute la largeur de la façade, est splendide avec ses voussures en or mat qui rappellent les tons de Saint-Marc de Venise ; à droite, dans de hauts pavillons, rouge-foncé, découpés artistement et surmontés de petits dômes en cuivre

sourd, sont exposés les trésors que le prince de Galles a rapportés de son voyage des Indes. La statue équestre, avec de beaux bas-reliefs représentant la réception des princes indigènes, domine ces merveilles A gauche, une construction de style grec abrite les tapisseries des Gobelins ; des étagères, placées à l'avant et à l'arrière, font valoir les vases gigantesques et les pièces délicates de notre manufacture nationale de Sèvres. Au centre, avec ses quatre cadrans, une grande horloge s'élève, surmontée d'une sphère qui indique le mouvement de la terre et de la lune. Derrière cette horloge s'ouvre la galerie de la sculpture française et, après elle, toute la section des beaux-arts s'étendant jusqu'à l'École militaire ; les autres galeries sont réservées d'un côté, à la section française et, de l'autre, aux sections étrangères.

Les grands dômes couvrant les pavillons qui forment les quatre coins du Champ de Mars, sont des plus élégants ; surmontés d'armes et de banderoles de toutes couleurs et de tous pays, ils forment les extrémités des deux galeries des machines françaises et étrangères. Quatre trophées ornent ces angles, ce sont : la colossale statue équestre de Charlemagne, de Rochet, fondue par Thiébaud ; Rolland et Ogier tiennent les rênes du cheval. On a eu toutes les peines du monde pour hisser à 10 mètres de hauteur ce groupe en bronze pesant 25 000 kilogrammes.

A l'autre angle de la galerie des machines françaises, qui se trouve du côté de l'école militaire, s'élève un

immense trophée de tubes métalliques, surmonté d'une sphère de cuivre de trois mètres de diamètre.

Les deux autres dômes sont à l'Angleterre et aux Pays-Bas ; la première a échafaudé un kiosque énorme et très-compliqué, au sommet duquel on lit : *Canada*, et qui renferme à sa base des curiosités de l'Amérique anglaise ; les Pays-Bas ont formé, avec des spécimens vraiment admirables de la végétation de leurs colonies océaniennes, le quatrième trophée, orné des coupes les plus diverses d'arbres rares des îles de la Sonde.

La rue des façades et la galerie du travail manuel. — Une idée ingénieuse et absolument nouvelle, c'est celle d'une voie à ciel ouvert qui traverse tout le palais sur une largeur de plus de 700 mètres. Là, chaque nation a sa façade typique ; la France devait avoir, parallèlement, des constructions originales de Bretagne, d'Auvergne, du midi et du nord, mais on a dû renoncer à ce projet trop dispendieux.

L'Angleterre a cinq façades très-caractéristique, un pavillon en briques avec encadrement de pierres, style du dernier siècle, deux riants cottages et une belle construction réservée au prince de Galles.

Les États Unis nous montrent une maison de planteur comme les colons en construisent dans l'intérieur des terres ; la Suède et la Norwége font remarquer leurs fortes constructions en bois. Vient ensuite l'Italie dont la façade est une grande arcade flanquée d'autres plus petites, séparées par des colonnes de stuc, imi-

tant le marbre vert ; entre ces colonnes se trouvent des statues en marbre et des terres cuites. Le Japon est représenté par un petit temple Bouddhique ; au sommet de la façade chinoise, toute ornée de monstres, flotte un drapeau blanc sur lequel apparaît un dragon bleu, absolument fantastique.

La façade d'architecture mauresque de l'Espagne rappelle le péristyle de l'Alhambra de Grenade, qui est finement ciselé comme un bijou. Voici maintenant l'Autriche-Hongrie dont la galerie de neufs arcs est supportée par des colonnes accouplées ; aux ailes, deux pavillons ; la corniche qui couronne le bâtiment supporte des statues allégoriques : l'Art, les Sciences, le Commerce, etc.; cette façade ne mesure pas moins de 75 mètres.

La Russie nous offre une *isba*, vaste construction en bois, faite de rondins dégrossis, agrémentés d'élégantes découpures qui ne manquent pas d'originalité. Plus loin, la Suisse arrondit une coupole élégante et azurée, ornée des signes du zodiaque. La devise nationale se détache au sommet de l'entablement : « *Einer für Alle ! — Alle für Einen !* » (un pour tous ! — tous pour un !) Une horloge forme le milieu de l'édifice ; à l'heure, deux mannequins revêtus d'armures qui datent, dit-on, de la bataille de Granson, frappent à tour de rôle sur un timbre avec des marteaux. La façade de la Belgique peut être considérée comme l'œuvre capitale de la section étrangère ; les Chambres belges ayant voté un crédit de 500,000 francs pour

l'Exposition, on a bien fait les choses, en bâtissant un hôtel de style flamand de la fin du XVIe siècle, en briques et en pierres bleues de Soignies et d'Écaussines, avec des colonnes de ses beaux marbres noirs, bruns ou verts. La Grèce paraît bien petite à côté, mais elle intéresse avec sa maison blanche qu'elle intitule: « *La maison de Périclès* », et sa *loggia*, qui défend des ardeurs du jour. Viennent successivement le Danemark, puis les États de l'Amérique centrale et méridionale, qui donnent un modèle à la fois riche et simple de leurs constructions.

Ceux qui ne connaissent pas l'Amérique du Sud ont reproché à cet excellent spécimen d'architecture exotique d'être par trop une mosaïque de styles variés. On y trouvait depuis des éléments du style oriental, jusqu'au style de la Renaissance.

Mais voilà précisément un document excellent pour l'ethnographie américaine.

Cette maison, qui semble être transplantée dans la rue des Nations d'une rue de Lima, de Bogotà, de Carácas ou de toute autre ville de l'Amérique méridionale, qui représente bien complètement le type de l'habitation de la famille créole de race latine, fait remonter le spectateur à travers les âges vers l'origine de l'art qui l'a fait naître, et vers les arts qui y ont apporté successivement leurs éléments si divers.

L'art romain, l'art mauresque, le style espagnol du XVe et du XVIe siècles, le tout réuni dans cet ensemble qu'explique et que rend nécessaire le climat tropical,

— voilà bien la maison de l'Espagnol dans les colonies, restée la maison du citoyen indépendant des républiques américaines du Centre et du Sud.

Les façades des royaumes de Perse et de Siam, de la Tunisie et du Maroc forment, malgré l'architecture caractéristique de chacune d'elles, une seule façade curieuse et originale. Le grand duché de Luxembourg, la principauté de Monaco, la république du Val d'Andorre ont également une façade commune. Le Portugal a dessiné les poétiques arceaux du cloître des Hiéronymites de Belem et du couvent de Batalha ; deux merveilles que ces arceaux; ce ne sont que sculptures et ciselures dans la pierre blanche, où de grands saints se détachent admirablement. Les Pays-Bas terminent cette avenue imposante de l'architecture de tous les peuples par leur façade en pierres et en briques rouges, flanquée d'un joli beffroi.

On arrive ainsi à l'entrée qui fait face à l'école militaire. Ce côté, parallèle au vestibule d'honneur, sert de galerie au travail manuel ; là de jeunes ouvrières font des éventails, des colliers, des fleurs, et tous ces jolis bibelots parisiens qui ne vivent qu'un jour et sont si charmants Au milieu, la taillerie de diamants française, la première établie à Paris, laisse voir les intéressantes opérations par lesquelles passe la précieuse matière avant de devenir parure scintillante.

Ces travaux reposent du perpétuel mouvement des galeries des machines.

Le pavillon central de la ville de Paris. — Les galeries des beaux-arts sont séparées, au centre même du palais du Champ de Mars, par l'élégant pavillon de la ville de Paris. A proprement parler, ce n'est pas un type de l'architecture française mais plutôt un assemblage des styles composites, qui forment ce quo l'on veut bien appeler l'architecture du XIXe siècle. Il est très-orné de terres cuites, de faïences, de dorures soutenu par des colonnettes de fonte et recouvert d'une toiture transparente en verre dépoli

A l'entrée se dresse la magnifique statue de la ville de Paris sur la proue de son fier navire, qui a justifié dans les plus terribles tourmentes sa noble et belle devise : *Fluctuat nec mergitur.*

Cette œuvre, une des plus belles de M. Emile Soldi, grand prix de Rome, est destinée à orner la pointe de l'île de Saint-Louis, où, placée au centre même de la cité, *le Génie de Paris* élèvera son drapeau, qui, de tout temps, a été l'emblème du progrès dans les efforts qui honorent l'humanité.

Ce pavillon renferme tout ce qui a rapport au service municipal : écoles, égouts, pompes, travaux de la ville, plans en relief, entre autres celui du marché aux bestiaux de la Villette et celui de l'hôtel de ville restauré. Autour du pavillon sont plantés les produits les plus remarquables des magnifiques serres de la Ville, dont les spécimens sont sans cesse renouvelés. De chaque côté, un squarre, orné de statues, sépare les galeries des beaux-arts do ce pavillon central.

C'est sur ces parterres que s'ouvrent, par des portiques monumentaux, les deux entrées de la galerie des beaux-arts. Ils sont couverts d'émaux, de paysages et de figures allégoriques ; ils représentent : l'un, Apollon sur son quadrige ; l'autre, une réduction du Parthénon et du monument dit Lanterne de Diogène, offrant un type d'architecture grecque.

A gauche et à droite du Champ de Mars sont des cafés et des restaurants qui coupent l'exposition d'horticulture. Inutile de dire que l'affluence est grande de ces côtés où les Tziganes, font entendre leurs belles et entraînantes mélodies. A côté d'eux, on admire le tonneau de MM. Wilhaumser et Müller, de Strasbourg, mesurant 4 mètres à la tête, et 4 mètres 50 au plus fort diamètre ; il contient 600 hectolitres.

Le parc du Champ-de-Mars. — Une immense pelouse verte de 223 mètres de longueur, placée entre les deux palais, repose la vue et permet de contempler l'ensemble du palais du Trocadéro, qui éclate de toute la blancheur de ses colonnes et de ses statues.

Cette partie est très-animée, les allants et venants se reposent là de préférence dans les chaises-paniers très-confortables. Ce ne sont, de tous côtés, que massifs d'azalées et de rhododendrons ; deux petits lacs, bornés par des rochers et des cascades artificiels, mettent la fraîcheur au milieu de cette végétation. Sans entrer dans le détail des œdicules qui meublent ce parc très-vaste, s'étendant jusqu'au pont d'Iéna, citons, outre le

chalet des manufactures de l'État, où l'on assiste à la fabrication des cigarettes et des cigares de la régie, le pavillon de la grande usine métallurgique du Creuzot, où l'on peut étudier de près les machines les plus puissantes, telles que le fameux marteau-pilon; un peu plus loin, le ministère des travaux publics expose sa collection si complète de pierres et de marbres français de toutes espèces; le hangar de Terre-Noire, près duquel un escalier et un petit pont conduisent à l'Exposition agricole qui s'étale tout le long du quai d'Orsay.

La tête de la grande statue de Bartholdi, représentant l'Union américaine, est placée entre les palais du Champ de Mars et du Trocadéro.

II

LE TROCADÉRO.

Le pont d'Iéna, la ferme japonaise, le quartier tunisien. — Le pont d'Iéna est élargi au moyen de poutres métalliques placées en travers et appuyées sur des socles qui reposent sur l'ancien tablier; entre les deux tabliers courent trois énormes conduits qui amènent au Champ de Mars l'eau de la grande cascade du Trocadéro.

Sur la gauche, en montant la pente du Trocadéro, on voit le Japon agricole représenté par une maison

de ferme exactement semblable à celle qu'on rencontre dans l'intérieur des îles japonaises ; on y pénètre par une porte cochère très-travaillée, sur le sommet de laquelle se dresse, avec une véritable verve, un coq et une poule sculptés ; à droite et à gauche, des branches pleines d'épines sont travaillées avec art On se trouve alors dans un jardinet plein de plantes du pays ; l'habitation, basse et ouverte à tous vents, laisse voir des meubles pittoresques ; à côté, une fontaine où l'on peut boire, le poulailler, rempli de jolies poules blanches à crêtes rouges ; le parasol, à l'ombre duquel toute la famille peut se reposer ; les faïences d'usage quotidien, les bronzes, etc., etc. Le Japonais en costume du pays qui vous reçoit, parle très-bien le français. On fait le tour de la barrière en bambou, et l'on voit successivement : les Tunisiens avec leurs jolis bibelots ciselés, leurs parfums pénétrants et leurs musique monotone ; la maison aux armes du Lion et soleil, qui attend le Schah de Perse, mystérieuse avec ses vitraux de couleurs ; plus loin, un village norvégien-suédois, au centre duquel s'élève une tour en bois ayant à son sommet une horloge de Stockholm ; l'Egypte, aussi représentée par une maison typique à laquelle ont collaboré les Lesseps et Mariette Bey. Le Maroc a son café.

Partout, des oasis de verdure et de fleurs ornent ce paysage unique, dessiné par tous les peuples du monde.

L'habitation chinoise, les forêts, l'aquarium. — La Chine offre le spécimen très-curieux et absolument authentique d'une maison des environs de Pékin ; cette habitation est ornée de ciselures dorées, qui se détachent sur fond rouge. Dans la cour intérieure se trouve un kiosque très-découpé, qui offre un abri contre les chaleurs du jour. Un grand nombre de Chinois en costume national, avec leurs grandes robes en soie et leurs cheveux tressés en longues queues, vendent des porcelaines et des curiosités du Céleste Empire.

Voici, à droite, le pavillon de l'administration des Forêts, qui n'est qu'une dentelle de bois sculpté ; puis, la blanche façade du palais algérien, de forme rectangulaire, flanquée à ses angles de quatre tours couronnées de créneaux. La façade principale se fait surtout remarquer par une porte richement encadrée de faïences et émaillée d'arabesques. C'est la reproduction de celles de la célèbre mosquée de Sidi-Bou-Médin ; de chaque côté, sont deux petites tours aux dômes très-bas surmontés d'un croissant d'or, dans un des angles se dresse la haute tour carrée d'un minaret qui rappelle celui des ruines de la mosquée d'El-Man-Souka. Une frise polychrome décore la muraille blanchie à la chaux ; l'intérieur en est riche et gracieux comme celui de la plupart des constructions mauresques ; sa vaste cour est formée par quatre galeries à arcades, supportées par des colonnes torses, dont les parois à jour varient les effets de lumière et

d'ombre. Une fontaine jaillissante, encadrée des arbustes et des fleurs les plus caractéristiques du climat et de la flore de l'Algérie, provenant du Hamma d'Alger, forme le milieu de cette magnifique construction.

L'aquarium d'eau de mer est établi sur la berge du quai d'Orsay, et celui d'eau douce sur la pente du Trocadéro.

Le palais et la salle des fêtes. — Le palais du Trocadéro se compose d'une immense rotonde exhaussée de deux tours ; à son sommet se dresse une Renommée en bronze doré, œuvre de Mercié ; le palais se complète par deux ailes en demi-cercle. Tout l'extérieur du monument est à jour ; c'est un promenoir dont les colonnes de pierre blanche se détachent sur fond rouge. La grande rotonde à trois étages est ornée de trente statues allégoriques représentant : la Peinture, l'Agriculture, la Géographie, la Médecine, la Navigation, etc. ; six grands groupes en fonte de fer dorée symbolisent les cinq parties du monde. Ils sortent de mains de maîtres, tels que : MM. Falguière, Mathurin Moreau, Millet, Schoenewerck et Delaplanche. Entre ces figures jaillit une cascade qui tombe de près de quinze mètres de hauteur, et va s'affaiblissant sur des degrés de marbre du Jura ; de ci, de là, sort un jet écumant, et quatre types d'animaux des zones tempérées et des régions équinoxiales se dressent de chaque côté.

Dans la rotonde centrale se trouve la grande salle des fêtes, peut-être la plus grande qu'on ait construite dans les temps modernes. On a placé dans les deux tours du palais des ascenseurs menant le public au sommet de ces observatoires élevés; de ce point, on aperçoit à vol d'oiseau le panorama d'ensemble.

Le palais de l'Exposition de 1867 ne couvrait qu'une surface de 146,000 mètres carrés; celui de 1878 en occupe 200,000. En dehors du palais, en 1867, il y avait une surface de 7,000 mètres répartie entre tous les pavillons ; en 1878, en dehors du palais on a couvert 20,000 mètres dans le Champ de Mars seulement.

Le succès toujours croissant de l'exposition de 1878 ne tient pas seulement aux vastes dimensions de ses deux palais; mais aussi et surtout, au concours si éclairé qu'y ont apporté tous les peuples, et au nombre énorme des exposants qui s'élève à plus de cinquante-deux mille.

FAÇADE DES RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE DU CENTRE ET DU SUD.

Les républiques latines de l'hémisphère occidental se sont réunies en Syndicat et ont réalisé en cette occasion, pour six mois, le rêve de Simon Bolivar : car au Champ de Mars, en 1878, le nouveau monde est représenté par *les* Etats-Unis de l'Amérique du Nord et *des* Etats-Unis de l'Amérique du Centre et du Sud.

Chaque pays exposant a délégué un de ses commissaires à ce conseil central qui, tout en laissant à chaque État son initiative et la responsabilité de ses actes, réglait les efforts communs, distribuait le terrain que devait occuper l'Amériquo latine et plaidait avec autorité devant la commission supérieure de l'Exposition les vœux, les aspirations et les tendances d'une race, après avoir débattu à huis clos les désirs de chaque gouvernement.

Cette commission élut pour président M. Torrès-Caïcedo, ministre plénipotentiaire du Salvador, commandeur de la Légion-d'Honneur, membre correspondant de l'Institut de France.

Ce choix était excellent, car M. Torrès-Caïcedo, Colombien de naissance, qui a servi avec un égal dévouement plusieurs pays de l'Amérique latine est

le représentant le plus parfait de cette grande idée d'union et de concorde entre toutes les républiques hispano-américaines, idée si belle au point de vue de l'humanité, si logique au point de vue de l'histoire, si pleine de promesses pour l'avenir de ces régions au point de vue commercial et industriel.

Pendant vingt ans, M. Torrès-Caïcedo a propagé en Amérique les principes libéraux de la France et de l'Angleterre, il a fait connaître au-delà de l'Atlantique nos économistes, nos littérateurs, nos orateurs ; il a fait connaître en Europe les grands hommes de l'Amérique, sans se préoccuper de la république qui les a vu naître ; il est, en un mot, *américain du Sud* au milieu des Péruviens, des Boliviens, des Colombiens, des Argentins et des fils de toutes les autres fractions de cette immense région qu'il a su adopter pour patrie.

Le but que les Bolivar, les San Martin, les Sucre ont poursuivi au point de vue militaire, il l'a plaidé toujours au point de vue financier. Il a compris que l'indépendance économique est le gage de l'honneur et de la liberté des nations modernes. En confiant au diplomate, économiste et littérateur également apprécié en Europe et en Amérique la présidence du Syndicat, les représentants des pays hispano-américains ont montré qu'ils comprenaient le rôle le plus sympathique et le plus digne que leurs pays devaient assumer devant les nations réunies; ils avaient compris que le nom de M. Torrès-Caïcedo était le meilleur programme à proclamer.

La façade commune des Républiques de l'Amérique centrale et méridionale, œuvre de M. Vaudoyer, est une preuve de ce que nous disions dans notre introduction sur les traits analogues qui se retrouvent dans ces diverses régions.

Semblable à l'habitant, elle est d'origine espagnole, et, sous l'influence du milieu tropical, elle s'est transformée, elle est devenue créole comme lui.

L'entrée est plus large qu'elle ne l'est dans l'architecture espagnole, comme si elle voulait indiquer que l'hospitalité l'y est aussi.

Le mirador (cet observatoire) est plus bas, comme s'il devait dire au passant qu'on n'y place plus de garde pour épier et surveiller la route à grande distance. Le balcon est plus ouvert, peut-être pour établir un rempart moins rude à gravir aux Romeos hispano-américains.

Les fenêtres sont plus grandes comme pour laisser entrer plus d'air et de lumière dans ces intérieurs jadis assombris par la crainte perpétuelle du moyen-âge inquisitorial.

Cette façade indique la largeur de l'emplacement occupé par tous les Etats centre et sud-américains. Le terrain, depuis la rue, dite « des Nations » jusqu'à la galerie des produits alimentaires, a été divisé en dix lots dont chacun, occupé par un état donne par sa façade un ensemble de l'art et souvent du caractère du pays.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Commissaire général : M. Rufino Varela.

Secrétaire du commissaire général et de la Commission Centrale, M. Maximilien E. Flurer (1).

L'Exposition de la République argentine occupe, à elle seule, une vaste salle du palais du Champ-de-Mars. Elle est attenante à la rue des Nations, et a pour portique une magnifique construction composée des diffé-

---

BIBLIOGRAPHIE : *La République Argentine*, par Ricardo Napp, ouvrage écrit par ordre du comité central Argentin pour l'Exposition de Philadelphie. — Buenos Ayres 1876. — Nous en avons extrait des passages pour les détails techniques donnés principalement sur les bois et les minéraux.

(1) M. Flurer, de nationalité française, habite Buenos Ayres depuis un certain nombre d'années, ce qui l'a mis à même d'avoir une connaissance parfaite du pays, de ses produits et de son industrie. Le gouvernement Argentin l'a envoyé à Paris à l'occasion de l'Exposition. Nous avons rencontré chez M. Flurer, la plus grande obligeance pour nous donner les renseignements dont nous avions besoin.

rents modèles de l'architecture de l'Amérique du Sud. Cette façade n'est pas la reproduction d'un monument existant, mais elle rappelle le type de l'architecture qui s'est développée dans ces pays à la suite de la conquête des Espagnols. — Nous ne commencerons pas notre visite par la porte dont nous venons de parler, car l'ensemble de l'Exposition argentine est disposée de façon à former un ensemble sur le passage qui fait face au Pavillon de la Perse.

L'aspect de la galerie Argentine n'a rien de majestueux, c'est une série de portes et de grandes fenêtres en plein ceintre qui fait de ce qui ne devrait être qu'une cloison, une façade à jour, laissant pénétrer les regards dans la salle où nous allons conduire le lecteur.

Cette série de portiques séparés par des colonnes pour ainsi dire unies est ornée de reproductions de plaques de marbres assez fidèlement exécutées. — Ce qu'il y a de vraiment intéressant ce sont les inscriptions de statistiques peintes sur les panneaux de chaque colonne à l'extérieur et à l'intérieur de cette construction. A la partie supérieure, des cartouches portent les noms des principales villes de la république : Santa Fé, Entre Rios, San Juan, Santiago de l'Estero, Tucuman, Jujuy, Catamarca, Mendoza, Cordova, Buenos Ayres, Salta, Rioja, San Luiz, Corrientes.

Passons maintenant au contenu des panneaux que nous prendrons à partir de la gauche et qui renferment les inscriptions suivantes :

A l'extérieur, panneau n° 1.

Armée. — Armée de ligne, 15,000 hommes; garde nationale — Sujets au service militaire, 236,000 hommes ; Réserve, 68,000 hommes.

Marine — 25 navires, dont 2 cuirassés; 6 chaloupes blindées ; 6 corvettes à vapeur; personnel, 3,000 hommes ; une division de torpilles.

Panneau n° 2.

Chemins de fer en exploitation : 2,317 kilomètres, dont propriété de la nation 810 kilomètres et de Buenos Ayres, 348 kilom. Moyenne du rendement sur les lignes de Buenos Ayres 7 3/4 0/0.

Prix de construction de 150,000 fr. par kilomètre à 70,000 fr. lignes concédées mais non encore construites, 770 kilomètres.

Panneau n° 3.

Banques. — La Banque d'Etat de Buenos Ayres possède: capital, fr. 110,000,000; dépôts, fr. 200,000,000 ; le papier monnaie circulant s'élève à fr. 135,000,000.

Banque nationale, propriété privée : capital, fr. 40,000,000.

Banques particulières, capital, fr. 100,000,000; dépôts, fr. 15,000,000.

Panneau n° 4.

Emigration, de 1858 à 1876. Sont entrés à là République, 480,360 émigrants. On y compte, 150,000 Italiens, 60,000 Espagnols, 50,000 Français ; 15,000 Anglais, 7,000 Suisses, 5,000 Allemands, etc., etc.

Extension du territoire. — La République Argentine possède 4,195,500 kilomètres carrés; la terre se vend 15 francs l'hectare et aux émigrants à des conditions exceptionnelles.

Panneau n° 5.

Etablissements et sociétés scientifiques. — Bibliothèque de Buenos Ayres, 35,000 volumes ; bibliothèque nationale, bibliothèques populaires (plus de 200) ; bibliothèque de l'Université de Buenos Ayres; Musée de Buenos Ayres ; belle collection de fossiles; observatoire astronomique à Cordova ; société scientifique argentine; société zoologique argentine. Académie argentine.

Cinq facultés universitaires.

Droit, médecine ; sciences physico-naturelles; mathématiques ; humanités.

Panneau n° 6.

Principaux produits d'exportation exportés de 1867 à 1876 : Laines, 794,607,000 kilogrammes; Peaux de moutons ; 257,197,000 ; Cuirs de bœufs secs (pièces) 17,746,000 ; cuirs de bœufs salés (pièces) 7,085,000 ; viande salée, 312,462,000 kilogr. suifs et graisses, 390,716,000 kilogr. etc. etc.

Les panneaux à l'intérieur (en commençant encore à partir de la gauche) portent les mentions ci-dessous.

Panneau n° 1.

Education. — Ecoles primaires et secondaires 1890;

Elèves, 120,000 ; collèges, 32 ; Elèves, 4,900 ; universités 2, avec 72 professeurs et 1,540 élèves.

Ecoles des Beaux-Arts et Ecoles Industrielles : 14, avec 1,360 élèves.

En tout : Etablissements d'éducation, 2,031 ; Elèves, 12,7036.

Panneau n° 2, Commerce de 1870 à 1876 :

Commerce général 3,359,835,400 fr , dont Importation : 1,839,993,170 fr ; Exportation : 1,434,790,000 fr. d'après documents officiels.

Dans les chiffres, la France figure pour 670,701,450 francs.

La République Argentine occupe le premier rang de l'échelle de commerce de la France avec l'Amérique Centrale et Méridionale.

Panneau n° 3

Etats Argentins. La population estimée aujourd'hui à 2,400,000 habitants, se divisait ainsi, d'après le recensement de 1869 :

Provinces :	
Buenos-Ayres	495.107 hab
Santa Fé	89.117
Entre Rios	134.271
Corrientes	129.023
Cordoba	210.508
San Luis	53.294
Santiago del Estero	132.898
A reporter	1.244.218 hab.

Report..................	1.244.218 hab.
Mendoza	65.413
San Juan......................	60.319
Rioja..........................	48.746
Catamarca	79.962
Tucuman.....................	108.953
Salta..........................	88.933
Jujuy..........................	40.379
Total...........	1.736.923 hab.

Territoires. — Chaco, 45,291 habitants ; Miscones, 3,000 ; Pampa, 21,000 ; Patagonie, 24,000 ; Armée Absente 6,276.

La ville de Buenos-Ayres, capitale, possède actuellement plus de 200,000 habitants.

Panneau 4. Revenu national :

Principalement des douanes : 1867, 60,201,000 fr.; 1868, 62,480,000 fr.; 1869, 63,383,000 fr.; 1870, 74,169,000 fr.; 1871, 63,410,000 fr.; 1872, 90,861,000 fr.; 1873, 101,085,000 fr.; 1874, 82,634,000 fr.; 1875, 86,030,000 fr.; 1876, 67,915,000 fr.; 1877, 75,000,000 fr.

Dépenses en 1877 au-dessous de 80,000,000 francs.

Dette publique et nationale en 1877 montant à 62,301,807 piastres fortes. Intérêts et amortissements régulièrement payés 6,549,651 piastres fortes. —

Panneau n° 5. Télégraphie électrique.

Extension des lignes : 10,559 kilomètres, dont pro-

priété : de la nation, 4,483 kil.; de Buenos-Ayres, 3,000 kil.— La république est en communication télégraphique directe avec l'Europe et le Pacifique.

De chaque côté de l'entrée principale (en face l'Exposition Persane) sont de magnifiques plans en relief. On voit à gauche en entrant, celui de la Penitenciaria de Buenos-Ayres, qui occupe une surface, en forme de trapèze, d'environ 5 mètres carrés. Il comprend les bâtiments et les jardins de l'établissement, et on remarquera que les pelouses et carrés de jardin sont figurés par de la laine verte qui les fait parfaitement ressortir et est du meilleur effet. — Les modèles des constructions ne sont malheureusement pas arrivés en bon état, il y en a environ les deux tiers de brisés, mais on peut juger, d'après ce qu'il en reste du soin qui avait été apporté à leur exécution.

La *Penitenciara*, la grande Nouvelle Prison, est située dans le prolongement de la rue Santa Fé. L'idée première de cet établissement est due à M. Emilio Castro, alors gouverneur de la République Argentine. Les travaux furent commencés le 3 octobre 1872, et terminés sous l'administration du gouverneur Charles Casares. Le site choisi est très-sain et le terrain occupé par les bâtiments, dépendances et jardin, a une superficie d'environ 100,000 mètres carrés. C'est le plus vaste établissement de l'Amérique du Sud. En effet, il dépasse en dimensions, de plus du double, le Panoptique de Lima, et du triple le pénitencier du

Chili. — Les matériaux principaux employés pour sa construction sont la brique, le fer, le bois, le verre, l'ardoise, le sable, la chaux, le ciment de Portland. Toute la surface occupée est circonscrite par une ceinture de murailles épaisses ayant 6 mètres de haut, bordé extérieurement d'un fossé.

Le Pénitencier a la forme d'un demi-cercle dont s'éloignent cinq rayons à étages. Chaque étage contient un double rang de cellules. Dans l'axe de la construction s'élève une rotonde dont on a fait la chapelle. Il y a 704 cellules, plus les chambres de bain, une infirmerie, tenue avec le plus grand soin, un bâtiment spécial pour une machine à vapeur d'une force de 33 chevaux, aidant les maîtres cuisiniers et blanchisseurs dans leur lourde tâche. Les rayons sont séparés par de vastes cours où l'air circule librement et où sont établis des préaux qui servent de promenoirs aux détenus. Ces préaux sont circulaires, et divisés en secteurs destinés chacun à un homme. La surveillance s'exerce du haut d'une petite tour centrale occupée par un gardien.

Cette prison a été inaugurée le 28 mai 1877 ; elle a coûté environ 50 millions de piastres courantes. — Le premier directeur de cette maison a été M. Henri Gorman.

Un magnifique album relié est placé à côté de ce plan en relief; il renferme des vues photographiques et des plans de l'établissement par M. Christianor Junior Hijo.

Passons à la belle exposition de plusieurs plans en relief, dont le principal est celui d'une partie du bâtiment, « des eaux-courantes » que l'on pourrait appeler le Château d'eau de Buenos-Ayres. — Bibliographie : *Description des travaux d'assainissement de la ville de Buenos-Ayres.* (Imprimerie de la Penitenciaria, Buenos-Ayres. — 1 brochure in-8°).

Nous trouvons là l'énumération et la description des nombreux travaux de salubrité exécutés dans cette ville depuis l'épidémie de 1865. Jusque-là, en effet, malgré l'accroissement extraordinaire de la population, la capitale de la République Argentine n'avait rien fait pour son assainissement. Les maisons, construites d'après le système adopté dans tout le Sud de l'Espagne, avec leurs toits plats en terrasses horizontales lui permettaient de recueillir les abondantes eaux de pluie et de les conserver dans des citernes. Ce système ne présenta pas d'inconvénients jusqu'à ce que Buenos-Ayres se fût transformé en un centre industriel important et que l'exportation de tous les produits de la République s'effectuât par son port.— En 1865, le choléra, puis, en 1870, la fiévre jaune se sont abattus sur cette ville avec une fureur inouie et, depuis cette époque, le gouvernement fait tous ses efforts pour continuer les travaux de salubrité commencés et pour en entreprendre de nouveaux. On a compris qu'une des premières questions à résoudre était d'amener dans la ville des eaux potables et de les distribuer en quantité suffisante dans les différents quartiers.

Les travaux pour l'approvisionnement des eaux, commencés en 1869, se terminèrent heureusement. Ce sont les mêmes qui jusqu'à présent pourvoient aux besoins, mais ils durent être considérablement agrandis eu égard à l'accroissement de la population.

La commission chargée de la réalisation du projet accepta les services de l'ingénieur Anglais J. P. Bateman, de passage à Buenos-Ayres, et le chargea de la direction des travaux relatifs à l'approvisionnement d'eau potable et à l'assainissement de la ville.

Le 15 mars 1874, la première pierre de ces édifices d'utilité publique fut posée par le gouverneur de la République, M. Mariano Acosta, assisté du ministre de l'intérieur, M. le docteur Amancio Alcorta, du ministre des finances, M. Léopoldo Bassabilvaso et du président de la commission chargée des travaux, M. Vicente Casares.

Nous avons sous les yeux ce plan en relief du bâtiment qui comprend les réservoirs et les appareils de filtrage des eaux. Il est entouré d'échantillons des matériaux qui ont été employés pour les récipients et les conduits, et qui paraissent d'une très-bonne qualité (briques, blocs de ciment artificiel, de bétons, etc., etc.) Ce bâtiment est situé en face de Belgrano, à six kilomètres au nord de Buenos-Ayres, en amont du fleuve, à 1,000 mètres du rivage du Rio de la Plata, sur les bords du canal qui forme l'extrémité nord de la dépression connue sous le nom de « Los Pozos. » Cette distance de la ville s'explique par la raison qu'il

fallait tenir compte du futur agrandissement de la ville, et de la nécessité de conserver la prise d'eau libre de toute influence malsaine.

Il y avait nécessité de débarrasser l'eau d'une assez forte quantité d'ammoniaque albuminoïde dont elle est chargée. Cette substance disparaît complètement par la filtration, et l'eau reste potable et propre à tous les usages. L'eau est d'abord reçue dans trois bassins, où elle se débarrasse d'une partie de son limon par une ingénieuse disposition qui fait qu'elle ne passe d'un bassin dans un autre que par une ouverture qui permet seulement le passage à la couche supérieure dégagée alors d'une grande partie de son sédiment.

Le trajet de l'eau depuis la chambre d'entrée jusqu'à la chambre de sortie s'opère en 36 heures, les bassins contiennent environ 12,500,000 gallons ou 5,600 mètres cubes. Ils sont établis de façon à pouvoir travailler indépendamment les uns des autres, en sorte qu'on peut les nettoyer ou les réparer sans interrompre le service des eaux.

Les analyses faites sur l'eau à son entrée et à sa sortie ont prouvé que durant son trajet dans les bassins elle laissait les 4/5 des matières en suspension.

L'eau passe ensuite dans les filtres et dans un puits de sortie, d'où elle est distribuée à la ville. Le bâtiment des pompes foulantes est situé sur la route de Palermo.

Nous n'avons pas voulu parler du mode de puisement de l'eau dans le canal pour ne pas nous laisser

entraîner dans de trop longs détails, mais nous avons tenu à insister sur l'épuration qui montre combien l'administration de la ville de Buenos-Ayres est soucieuse du bien-être de ses administrés. Pour plus de renseignements nous renvoyons à la brochure ci-dessus mentionnée, qui est à la disposition du public dans la salle de l'exposition argentine au Champ-de-Mars.

Passons maintenant à la description de trois plans en relief, voisins de celui-ci, et qui représentent (deux d'entre eux) des projets différents de port artificiel pour la ville de Buenos-Ayres et le troisième le plan topographique de la ville même.

Le figuré du terrain est formé de couches superposées, dont l'épaisseur est égale à l'équidistance des courbes de niveau. Ces plans sont coloriés et les deux premiers montrent à première vue les travaux, dont l'exécution serait nécessaire pour établir un port artificiel à Buenos-Ayres, et ajouter ainsi à l'importance commerciale de cette grande ville.

Bois, et leurs applications diverses, etc. — Une vitrine contient de nombreux échantillons des espèces de bois que l'on rencontre sur le territoire de la République Argentine. Ces petites plaques, vernies pour la plupart, et dont le nombre s'élève à environ deux cents, donnent une idée très-juste de la qualité et de la variété de ces produits du sol argentin. Une certaine quantité sont d'une beauté remarquable, et

n y trouve des bois propres à tous les usages : construction, ébénisterie, tannage, teinture, etc.

Les bois des arbres fruitiers et forestiers d'Europe, acclimatés sur le territoire argentin, sont représentés dans cette collection. Les poiriers, pommiers, pêchers, pruniers, abricotiers, etc., qui y ont été importés par millions de pieds, ont pris le pas sur les fruitiers du pays qui sont peu nombreux et de qualité médiocre. Nous ne nous arrêterons pas aux échantillons présentant les mêmes caractères que ceux de leurs congénères d'Europe ; mais nous passerons successivement en revue les essences indigènes fournissant les bois les plus remarquables et les plus utiles, en parlant brièvement de leurs qualités et de leurs emplois.

Les forêts ne se rencontrent pas dans toutes les provinces de la République Argentine. Les parties qui en sont le plus garnies sont les versants des Andes et les régions se rapprochant des pays équinoxiaux, où l'on rencontre de véritables colosses végétaux. Le long du cours des fleuves, la végétation est exubérante sans que les arbres soient trop élevés, mais vu l'étendue du territoire, la végétation présente des caractères très-variés.

Les bois de chauffage de la région patagonienne sont représentés par le chanar, l'algarobbo, la mata de incienso ou molle, le piquillin, la mata negra, l'elcui, etc., qui fournissent un assez bon combustible. L'elcui est un buisson dont l'écorce renferme beaucoup de cire ; les indiens en brûlent les branches au dessus de

vases remplis d'eau, afin d'en recueillir la cire résineuse qui en découle et qu'ils mâchent ensuite.

La formation *del Monte* a fourni les plus nombreux des spécimens que nous avons sous les yeux. L'Algarrobo de cette région (de la famille des Mimosées, espèce de Prosopis) mérite la première place et la variété « blanco » (prosopis alba) est surtout recherchée. Les algarrobos sont des arbres de dimensions variées; tantôt ils se présentent comme des arbustes tandis que plus loin, ils atteignent une grande hauteur Ils servent dans la campagne à la construction des cabanes; cependant leur bois est utilisé pour le chauffage. On a l'habitude d'en laisser croître autour des exploitations agricoles à cause de l'ombre épaisse qu'ils projettent.

Leurs fruits sont enfermés dans des gousses dont la pulpe, tendre et sucrée, constitue un aliment excellent pour le bétail.

Les habitants mêmes les mâchent et en font une espèce de pain (patai) ou une liqueur rafraîchissante qui devient mousseuse après la fermentation.

L'ivirapita mini, petit urrapita, (poids spécifique 0 kil. 878) donne un bois rouge employé pour la construction des navires; il sert aussi dans le commerce à faire des solives de 6 à 10 mètres de long sur 10 à 12 pouces d'épaisseur.

Un arbuste qui rend de grands services est l'acacia cavenia ou nandubay. Ses fruits, très-riches en tannin, sont employés pour teindre en noir, tandis que l

ois, dur et pesant, est utilisé, dans les contrées où il est bondant, soit pour les usages domestiques, soit pour a menuiserie. L'acacia moniliformis présente à peu rès les mêmes avantages que le précédent.

Le lapacto (poids spécifique 1,012), arbre très-commun, a un bois verdâtre et très-serré, employé pour oute espèce de construction.

Le quebracho blanco (aspidosperma quebracho) est n arbuste ou un arbre de moyenne hauteur dont les euilles ovales, oblongues et épineuses ont l'aspect du uir. Son bois très-dur a été dans ces derniers temps mployé pour la gravure, et son écorce amère constue l'un des remèdes populaires contre la fièvre intermittente.

Le quebracho colorado (poids spécifique 1 k. 234) e rencontre en abondance dans presque toutes les forêts Il est très employé à cause de la dureté de son ois, qui sous ce rapport ne le cède à aucun autre. On 'en sert dans la construction des maisons et des naires; on le nomme aussi *chêne de fer*.

Le timbo (poids spécifique 0 k. 425), grand arbre ont le bois arrive sur le marché en solives quelquefois longues de 15 mètres sur une épaisseur d'un mètre. a flexibilité et sa légèreté le font préférer pour la onstruction des canots ; sa couleur ressemble à celle u cèdre; son odeur est désagréable.

Le tataré (poids spécifique 0 k. 650), peu abondant auf dans la province de Corrientes, fournit un trèseau bois pour les meubles de luxe.

Le guyacan (poids spécifique 1 k. 165), donne un fruit employé pour la teinture ; c'est un bois recherché par les tourneurs.

Le palo blanco (poids spécifique 1 k. 010), offre une grande résistance au frottement. Aussi on en fait usage pour la fabrication des poulies.

C'est un grand arbre dont le bois est de couleur jaune paille, et, quoique le tronc atteigne des dimensions assez considérables en hauteur et en grosseur, on ne peut en tirer de grandes solives, le tronc ayant la forme d'une colonne corenthienne et étant rayé très-profondément.

Le palo de rosa (poids spécifique 0 k. 700). Le nom de ce bois provient de sa couleur, qui est rose foncé. On en distingue deux espèces désignées dans le pays sous les qualificatifs de mâle et femelle (macho et hembra). Le bois du premier n'a pas de veine, il est plus dur et plus difficile à polir que le palo de rosa hembra possédant une couleur plus vive et entrecoupée de magnifiques veines de couleur sombre. Aussi ce dernier arbre fournit-il à la menuiserie un bois très-estimé.

L'acajou (Cabbà) dont les qualités sont trop connues pour que nous nous arrêtions.

Le guayaivi (poids spécifique 0 k. 661); cet arbre assez commun n'a pas de hauteur moyenne bien déterminée. Il devient, selon le sol, tantôt arbuste chétif, tantôt un bel arbre de 12 à 15 mètres. Son bois blanc à nœuds noirs sert à la fabrication des rames, des lances, etc.

L'urundey (poids spécifique 1 k. 092), cet arbre qui dans les provinces occupe le premier rang comme utilité atteint jusqu'à 20 m. de haut sur 2 de diamètre à ras du sol. Son écorce est employée pour le tannage des cuirs.

On compte trois espèces d'Urundey qui se distinguent par la couleur du bois.

1° Bois noir avec veines blanches ;

2° Bois noir avec points jaunes et blancs ;

3° Bois noir avec veines et points ;

Ce dernier est beaucoup plus rare.

L'urundey donne un bois très résineux qui le désigne naturellement pour la construction des navires, on l'emploie presque exclusivement aujourd'hui pour les solives de toiture, on peut, avec l'urundey, construire des essieux de charrettes, ce bois étant presque aussi résistant aux frottements que le palo blanco.

Le peterebi (poids spécifique 0 k. 810); on le trouve en abondance sur les bords du Haut-Parana ; il pousse droit et mince, et sa hauteur atteint souvent 20 mètres ; aussi l'emploie-t-on pour faire les mâts des navires ; mais il est encore préférable pour la fabrication des douves de tonneaux.

Le mora (poids spécifique 0 k. 925), grand arbre assez répandu, mais qui croît isolément. Son bois jaunâtre prend, après le polissage, une belle couleur d'acajou, ce qui le recommande à la menuiserie et à l'ébénisterie.

Le caranda (poids spécifique 1 k. 197), arbre assez

rare, et, paraît-il, de l'espèce prosapis; il n'atteint qu'une hauteur de 4 à 5 mètres; son bois ressemble beaucoup au jacaranda, et sa couleur, violet foncé, le fait rechercher par l'ébénisterie ; il sert en outre à fabriquer d'excellents manches d'outils.

Le palo santo (poids spécifique 1 k 161), son bois ressemble à celui du guayacan, quoique l'aspect de l'arbre soit tout différent. Le palo santo ne s'élève jamais en ligne droite, ce qui en empêche l'emploi dans les constructions. Il est par contre excellent pour les usages domestiques et on l'utilise dans la médecine populaire. Il est très-aromatique et son odeur rappelle celle de l'encens, ce qui, sans doute, lui a fait donner le nom de palo santo (arbre saint).

Le curupay (poids spécifique 0 k 987, arbre assez commun dont l'écorce est connue sous le nom d'écorce de tanneur et qu'on expédie en grande quantité à Buenos-Ayres et dans les villes industrieuses de l'Amérique du Sud. Son bois rouge à veines noires est recherché par les menuisiers.

L'ivirato (poids spécifique 0 k. 984), on le trouve en abondance dans le Haut-Parana ; il ressemble beaucoup au chêne de l'Europe centrale. Son écorce contient beaucoup de tannin, et on l'emploie aux mêmes usages que le chêne.

Les moyes ou molles occupent une place importante dans la végétation de ces contrées; une espèce, appelée molle à curtir (molle à tanner) porte des feuilles qui produisent une substance tannante ne colorant pas

le cuir. — Les autres variétés n'ont pas d'emploi industriel.

Le chanar, de la famille des papillonacées (gourliaca decorticans) produit un bois dur et fort estimé malgré son peu de longueur et sa forme tortueuse. Il ne devient un grand arbre que dans les régions sous-tropicales.

Les cendres de la Sualda divaricata et de l'atriplex pomparum (tous deux de la classe des spirotachys) sont employées à la fabrication du savon, et leur abondance pourrait donner lieu à une exploitation industrielle.

Le tipa (machærium fertile), est un arbre très-haut et de belle forme, son feuillage donne beaucoup d'ombre; dans les crevasses étroites des Monteros il atteint jusqu'à 150 pieds.

Le nogal (juglans nigra) et les ramos blanco et colorado (cupania uruguensis et vernalis) présentent à peu près la même forme et le même caractère.

Le cèdre (cedrela brasiliensis, varieto australis) ressemble aux précédents, on exporte déjà son bois facile à travailler et très-employé dans ces contrées; malheureusement il se développe peu, faute de soins.

Le mato (eugenia mato), l'arragan (eugenia uniflora), le palo borracho (chorisia insignis), le palo de San Antonio, le cascaron, le palo mortero, offrent à l'industrie un bois précieux, facile à travailler et jusqu'ici utilisé seulement sur place. Ces bois deviendront une source de richesse lorsque l'industrie se

développera par l'accroissement de la population, pourvu qu'au lieu de détruire les forêts on les entretienne convenablement.

Le chardon gigantesque dont nous voyons ici un fragment de tronc vient de la province de Tucuman; l'échantillon exposé privé de moelle intérieure présente l'aspect d'un cylindre creux de 0m30 de diamètre. Il est remarquable par sa légèreté, nous citerons enfin le palo amarillo, et le palo mataco dont les bois sont très-recherchés. Au-dessus de la vitrine dont nous venons de parler sont placés une série de vases guéridons en différents bois, tournés d'une forme très-gracieuse qui permettent mieux de juger de la couleur et de l'aspect des bois de la République Argentine une fois qu'ils ont été travaillés.

Il y a quelques années, tous les meubles s'importaient d'Europe ou de l'Amérique du nord : maintenant l'industrie nationale commence à s'établir et elle prend un développement rapide. On peut en juger par les vitrines placées au centre de la salle de cette exposition. Nous signalerons parmi d'autres meubles exposés, une magnifique bibliothèque surmontée d'un fronton en bois sculpté et ornée de colonnes cannelées. La partie supérieure est vitrée mais la partie inférieure est formée par des panneaux où sont sculptées des têtes de lion entourées de charmantes moulures. Elle est faite de plusieurs sortes de bois ; guayavi, curupay, tatayaba, urunday, dont les vives couleurs, entremêlées avec goût, forment un tout des plus

gracieux. À côté sont exposés un grand fauteuil aux moulures bien fouillées, et une table en forme de console ornée au-dessus de laquelle se trouve un cadre ovale également sculpté en yoyapita noirci. Ce meuble est très-remarquable, non-seulement par la supériorité de l'exécution,mais son bois noirci présente une ressemblance frappante avec l'ébène. Cette bibliothèque renferme, ainsi qu'un second meuble moins beau, les publications envoyées par l'administration de la bibliothèque publique de Buenos-Ayres

M. Beinto Devoto de Buenos Ayres, a envoyé quatre tables rondes faites de 10 sortes de bois, disposées en rayons de différentes couleurs. Ces bois sont : molle noire, molle violette, baton rose, tattane, noyer de Tucuman, Oranger, Baton Mora, Lapacho Virapita, etc.

Nous ne pouvons, faute d'espace, mentionner ici d'autres meubles et qui ne manqueront pas d'attirer le regard des visiteurs ; mais nous ne passerons pas sous silence, au point de vue de l'ébénisterie, les pianos de la manufacture H M. Tiepold de Buenos-Ayres et surtout les harmoniums de M. Léopold Kahn de Cordoba. Entre autres, nous remarquons un harmonium de cette manufacture à caisse, ornée et sculptée d'un superbe bois noir à 5 octaves, 5 jeux et demi, 20 registres, 2 claviers à 2 genouillères et à percussion.

M. Alberto Poggi a aussi envoyé des orgues remarquables pour églises et de très bons pianos.

Ces instruments ont le son pur, le mécanisme en est excellent, et on peut prévoir, dès aujourd'hui, un brillant avenir pour cette branche de l'industrie argentine. Les violons, guitares, etc. sont représentés à l'Exposition par des instruments d'une qualité supérieure, faits avec des bois du pays. Nous remarquons surtout deux violons de la facture de M Pascual Sarapo, de Buenos Ayres, l'un en bois de Palo de rosa, et l'autre en bois de Palo Amarillo. Ces instruments sont marqués aux prix de 1,000 fr. chacun. — M. Francisco Nûnes, a exposé une magnifique et excellente guitare.

Nous dirons, en terminant ce chapitre, quelques mots de deux escaliers tournants en bois exposés l'un en grandeur naturelle par M. Michel Desplats, résident français établi à Buenos-Ayres, l'autre, à la dimension de modèle en réduction, par Florentin Durand. — Le premier en baguettes de cèdre et peuplier est remarquable par la légèreté de sa forme, d'autant plus qu'il n'a pas d'axe à son centre. Le second est moins gracieux ; il présente peut-être moins de difficulté de construction et plus de solidité, eu égard à l'axe qui est destiné à le soutenir. Les deux escaliers sont très-dignes d'attention.

N'oublions pas de noter également une table-banc pour les écoles qui paraît réunir des avantages assez sérieux. Elle a été inventée par M. Van Gelderen, directeur de l'école normale de Buenos-Ayres et construite par M. Rechon et Robida. Cette table

ι été adoptée par le conseil supérieur d'éduca-
ion.

Graines et végétaux divers.— Une vitrine, placée sy-
nétriquement à celle qui contient les échantillons de
ɔois, est divisée en casiers renfermant chacun un spé-
imen des plantes, feuilles, racines, fleurs et branches
èches du pays qui ne peuvent être considérées comme
les arbres En face se trouve un gradin portant une
érie de flacons cachetés où sont déposées des belles
graines, des plantes utiles et d'ornement.

Nous allons citer les principales plantes dont nous voyons ici soit des échantillons, soit des graines. Ce sont : quelques unes des graminées et synanthérées de la région Patagonienne — L'Alfilerillo (espèce d'erodium) qui fournit un fourrage excellent pour les moutons. – Pasto duro et Pasto blando (c'est-à-dire herbe dure et herbe tendre), pâturage composé de différentes graminées représentées ici qui forment la base de l'élève du bétail, source principale de la richesse nationale.— Le Trébol qui pousse après chaque pluie et en toute saison

Le Cardo Asnal ou chardon bigarré dont les feuilles sont recherchées par les vaches et les brebis. — Cardo de Castillo, Yujos colorados, Zarra Parilla, Canamo cette dernière plante exposée par MM. Peluffo hermanos marchands de graines à Buenos-Ayres, Jonc (Arundo donax) qui croît dans d'assez grandes proportions. Nous mentionnerons spécialement les lins

qui sont d'une beauté et d'une souplesse remarquables.

Des ombellifères, papilionacées, emphorbiacées etc qui sont un paturage excellent pour engraisser le bétail. — La Flaveria Contrayerva qui sert à teindre en jaune. — Le Mata pulga (Schkuria abrotanoides) qu l'on emploie comme insecticide. — Le Xanthium spinosum, la Zinnia pauciflora, le Parthenium Hysterophorus sont des remèdes populaires. — La Uva de Campo (Salpichroa romboïdea), solanée, dont les fruit sont semblables au raisin et ont presque le mêm goût — Le Portulaca grandiflora, comestible. — Le Croton Tucumanensis, dont on se sert en médecine. — Le Paspalum notatum, fourrage excellent, qui croit en abondance et envahit tellement certains terrains qu'il étouffe les autres plantes. — Le Matico (Salvia Matico) plante médicinale très recherchée. — Le Pacarama (Enterolobium Timbawa) dont les fruits et l'écorce servent de savon, etc., etc.

Tabac. Avant peu, la production du tabac sera égale à celle de l'Amérique du Nord pour la quantité et pour la qualité. Le tabac de la république argentine n'est pas aussi parfumé que celui de la Havane et des pays équatoriaux ; mais il est d'une très bonne qualité. M. Guibout de la province de Tucuman a envoyé des feuilles de cette plante qui ont une odeur très délicate. Le tabac manufacturé dans l'usine de M. José Daumas (Tabaco de Virginia, de la Palma etc), les tabacs en

feuilles et en carottes de M. Manuel Rodriguez de Catamarca, attireront l'attention ; les plus beaux spéci[illegible]ens fournis par ce pays sont les cigares de l'usine de [illegible]. Juan de la Fuente ; comme couleur, comme arôme [illegible]comme travail, ces derniers produits méritent l'exa[illegible]n. Dans l'exposition des tabacs figurent des ciga[illegible]es d'Eucalyptus que la médecine commence a [illegible]loyer pour différentes maladies de poitrine, et [illegible] MM. J. Brisson et José Daumas ont fourni de [illegible]échantillons.

[illegible]*oton* est représenté par de superbes spécimens. Il vi[illegible]rès bien dans le Chaco et les provinces septentriona[illegible]a culture promet devoir être, dans un avenir r[illegible]hé, une source de richesse pour le pays. Des essais [illegible]s du côté du Chaco et du territoire des missions [illegible] donné pour résultat un coton que les courtiers d[illegible]erpool ont déclaré supérieur aux meilleures so[illegible]es Etats-Unis. — Les plus remarquables échan[illegible]ns de coton qui figurent ici sont ceux provenant d[illegible]ltures de M. Angelo Merado et Rufino Escobar (prov[illegible]de Catamarca), de M. J. Negrone (province de Co[illegible]tes) de la sous-commission, (provinces de Rioj[illegible] en a exposé deux espèces (dont l'un a la coule[illegible]e la laine de vigogne), et de la commission d'[illegible]ulture de Salta.

Le café n'es[illegible] très cultivé et les quelques spécimens envo[illegible]e paraissent que d'une qualité très ordinaire.

Vignes. La culture de la vigne est d'une grande importance encore, quoique jusqu'à présent la production du vin soit insignifiante ; cependant à Mendoza, Catamarca, la Rioja et San Juan on ne boit guère que du vin indigène. La fabrication en est encore imparfaite et il supporte difficilement le voyage. Il ne saurait être mis en doute que la culture de la vigne ne réussisse dans toutes les autres provinces de la République argentine. Quelques essais isolés ont été faits et ont donné des résultats satisfaisants. On doit s'attendre à d'excellents résultats dans les provinces d'Entre Rios et de Corrientes

Nous rappellerons enfin que les graines et surtout les céréales d'Europe viennent bien sur le territoire de la République argentine et que la culture du riz, du maïs, de la betterave etc. est assez productive pour que l'on en exporte les produits au-delà des mers. MM. Pelusso Hermanos ont un établissement horticole, qui a fourni à l'Exposition une collection de sacs de graines, de plantes potagères et fourragères très complète et très bien conservée. Le gradin, réservé aux produits de cette sorte, est garni d'une quantité de flacons remplis pour la plupart de graines européennes acclimatées et cultivéees dans la république argentine et dont la grosseur est souvent supérieure à celle des mêmes graines semées en Europe Les blés, haricots, fèves, etc. sont nombreux et d'espèces magnifiques et variées.

Laines, tissage, lingerie, teinture — La république argentine a envoyé une très-belle collection de laines à l'Exposition de 1878. L'élevage des moutons prend des proportions considérables et on en peut juger d'après les statistiques qui nous apprennent que la seule province de Buenos Ayres donne annuellement environ 80,000.000 kilos de laine. Seulement ces laines n'ont pas encore le prix qu'elles méritent et c'est par la faute des éleveurs qui ne se préoccupent pas assez de l'amélioration de la race ovine. La laine est l'une des principales productions de ces contrées. Une fois coupée, elle est classée dans les *barracas* où, au moyen d'une presse, on la met en ballots de 7 à 9 quintaux qui sont expédiés pour l'Europe Cette laine conserve son suint, car les lavoirs ne sont pas encore assez importants dans ce pays pour suffire aux demandes de l'intérieur. On remarque surtout les laines provenant de la province de Buenos Ayres et qui remplissent une immense vitrine placée au centre de la salle de l'Exposition argentine. Les échantillons proviennent des établissements de MM. Francisco Chas (el Rosario), Ricardo Newton (Chascomus), Aureliano Roig (El Porvenir), des estancias de Chivilcoq, Mercedes, à MM. Martin Larrocy, Manuel Gomez Ruiz, et Nicolas Louve, Pergamace (laines fines appartenant à M. Reinaldo Otero); de Balcara à M. Ricardo Sadler. M. Nicolas Loue a garni une vitrine spéciale des laines de ses troupeaux, provenant d'Altamira et d'Espartillar. Ce sont des laines d'agneau de 2 mois 1/2 à 5

mois en suint et lavées, d'une finesse et d'une blancheur extraordinaires Nous avons aussi admiré les mèches exposées par M. Miguel Fimel, MM. Gibson Hermanos établissement de los Ingles, province de Buenos Ayres . M. Antonio Counor, Saturnino Uzué (de la province d'Entre Rios), la commission d'agriculture (province de Tucuman), Alejo Guzman (Prov. de Cordoba) l'Estancia de Usno (prov. de San Juan) etc. — Une balle de laine comprimée, enveloppée dans de l'étoffe et serrée par des rubans de cuivre montre la manière dont on arrange ce produit pour le transporter jusqu'en Europe. Cette balle provient de la propriété de M. Roberto Cano à San José (Rojas).

Tissage. Cette industrie n'est pas encore très développée, on exporte la laine qui est si abondante plutôt qu'on ne la travaille sur place. Jusqu'à ces dernières années, on ne fabriquait que quelques étoffes servant à la confection des *ponchos* et des *Cheripas.*

Le coton ne se file encore guère, mais s'il faut s'en rapporter aux tentatives d'établissements de filatures faites depuis ces dernières années, on verra bientôt les centaines de lieues carrées propres à la culture du coton devenir des centres de production et de fabrication de la plus haute importance.

L'élevage des vers à soie est presque entièrement fait par des résidants Italiens. MM. Mazucchi à Dolores et Marcos Barbier à Chivilcoq ont exposé de beaux écheveaux provenant de leurs établissements.

Le lin devient très beau sous ces latitudes et nous pouvons déjà voir dans une vitrine quelques produits de lingerie fabriqués, tels que chemises, serviettes, etc. provenant des ateliers du pénitencier de Buenos Ayres, des maisons José Madalmay, Pedro Besso y Alejandro Gadda, Jensana y Bermudez.

Les envois de ces négociants ne seraient pas déplacés sous la marque de nos bonnes maisons de Paris, surtout pour les articles de luxe, ornés de broderies et de dentelles.

Jusqu'ici la fabrication des dentelles a été élémentaire : les ouvrières ont employé à la confection des nombreuses variétés des travaux de ce genre (encajes, bordados, mojas, etc.) qu'une simple aiguille plus ou moins forte. L'emploi de quelques machines produira les meilleurs résultats sous le rapport de la perfection, du travail et de l'économie.

Les broderies et dentelles qui sont exposées, quoique faites à la main sont très-belles et les dessins en sont riches et variés. Elles n'ont pas la régularité des travaux faits à la machine ; mais leur caractère spécial et leur originalité sont pour elles un mérite.

La province de Corrientes a envoyé des panos dont les *fabricants* sont MM. Eduardo Camano et C. Mansilla, et une splendide couverture exposée par M. Frederico Roibon. — De chaque côté d'une vitrine on voit deux ceintures en fil de lin très fin à deux couleurs, brun et jaune, exposées par Domingo Pabon (de Rioja). Nous citerons également une mantille (Pedro de San Germes

expéditeur) et un mouchoir brodé sur les bords, au centre duquel se trouvent parfaitement exécutées les armoiries de la république argentine.

Nous citerions beaucoup d'autres broderies, mais l'énumération en serait trop longue, nous nous contenterons de faire remarquer en dernier lieu un essuie-mains en fil du pays, brodé et tissé à l'aiguille, par Mlle Léopoldine Senôrans et dont on ne demande pas moins de 1,500 francs

Les tissus indigènes qui frappent le plus l'attention non par leur beauté mais par leur étrangeté, sont des couvertures en laine, tissées au métier, et ornées de fleurs en relief. C'est un travail fait par les paysans ; il est encore un peu grossier, mais est-il possible de mieux faire avec le métier élémentaire qui sert à les confectionner et que l'on nous a mis sous les yeux?

Teinture. La laine et la soie sont teintes principalement au moyen de matières végétales qui donnent des couleurs très-résistantes. Pour les bois de teinture nous renvoyons à notre paragraphe qui parle des bois en général. Comme plantes entières ou emploie l'Indigo, le Safran, la Manzanilla, le Palala, le Balda, le Tajo, le Tala, etc. — Comme fleurs : la Clavelina (Zinnia) la Mauve. — Comme feuilles et fruits : La Molle à teindre, l'Espinillo Travo. — Comme racines et écorces : l'Alvàrillo, le Raispunzo, le Cerro ou Socondo, le Pata, la Sacha Uva, le Cebil, le Saule (var Humboldtiana) etc. etc. — La teinture des cuirs

est remarquable. En abordant leur examen, nous parlerons de la teinture en même temps que de la matière en elle-même.

Cuirs. On a lieu de s'étonner de la quantité de cuirs manufacturés que l'on rencontre dans l'Exposition de la République Argentine. Du maroquin le plus fin au cuir le plus fort, on trouve tous les spécimens que peuvent offrir les industries du tannage et corroyage arrivées à leur période de perfectionnement. C'est là, certainement une des industries qui offre le plus d'avenir pour ce pays et on peut déjà prévoir pour ceux qui s'y livreront des bénéfices considérables.

L'industrie du tannage des cuirs a commencé depuis peu d'années et suit un progrès rapide.— Autrefois, des agents envoyés par les abattoirs allaient visiter les *estancias* pour acheter du bétail gras.

Les animaux une fois abattus, on étendait les cuirs à l'air pour les sécher, puis on les transportait dans des dépôts spéciaux où on les préparait pour l'exportation en les humectant d'une solution arsenicale pour les préserver des vers ; maintenant on travaille une grande partie des cuirs sur place et on a obtenu les meilleurs résultats. De 1867 à 1876, les cuirs exportés se chiffrent par :

Peaux de moutons...........	257,197,000
Cuirs de bœufs (secs).......	17,746,000
Id. (salés)........	7,085,000

M. Pedro Curutchet, de Buenos-Ayres a garni presque tout un grand panneau des cuirs manufacturés de ses usines. Nous citerons comme provenant de sa maison des peaux de vachette noire, de loup, de vigogne, de mouton lincoln, de cheval mégissé, de mouton avec laine (tannée à l'alun), du magnifique maroquin noir tanné au molle, du cuir de bœuf tanné à l'alun, du veau tanné à la sciure de quebracho, de la vachette noire quadrillée tannée avec la même matière, du veau ciré, tanné à l'écorce, du croupon quadrillé à empeignes, du croupon à quartier tanné à l'écorce, du chevreau glacé, des peaux de grand fourmilier, de jaguar, de tatou, de veaux morts-nés avec le poil, des peaux d'agneaux avec laines remarquables ; enfin de très-beaux maroquins de différentes couleurs.

L'Exposition de M. Battini tanneur, privilégié par le gouvernement, n'est pas moins intéressante surtout par les cuirs fins pour attelages de luxe et les cuirs blancs pour garniture des selles.

La Commission d'agriculture de Salta a envoyé notamment des peaux d'animaux rares, chinchilla et celle de la province de San Luis des peaux tannées de cygne, qui sont si légères, si douces et si précieuses

M. Bletscher, qui possède un des plus importants établissements de la République Argentine, a exposé notamment des cuirs graissés (pour capote de voiture d'une souplesse extraordinaire, des peaux de génisse lissée, des veaux cirés, des semelles très-résistantes pour tuyaux de pompes, des chèvres graissées noires,

des veaux mats, des veaux mortués, cirés, d'autres maroquinés pour relieurs, de la semelle blanche pour quartiers de selles, des peaux d'énormes serpents, des cuirs, imitation dite Hongroise, pour ceinturons ; enfin une immense rosace formée de maroquins (chèvre chagrinée) violets, bleus, cramoisis et verts destinés à la couverture des meubles.

Nous reconnaissons dans les produits des tanneries de M. Jean Videla une véritable spécialité de peaux de moutons tannées en 80 jours.

M. Robin a exposé aussi une série de cuirs tannés fort remarquables. Quelques-uns sont même supérieurs à ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent.

Pour ne pas entrer dans des longueurs, nous sommes forcés de ne pas nous étendre davantage sur les envois d'autres fabriques ; mais nous aurions mauvaise grâce à ne pas dire en terminant que tous les cuirs exposés, ceux du moins dont l'usage est répandu, sont de la meilleure qualité et d'une souplesse qui les rendent propres à tous les emplois.

Applications industrielles du cuir : Sellerie. — Chaussure. — Articles de voyage.

Sans compter l'excellence de la matière première, la sellerie Argentine l'emporte déjà sur celle de beaucoup de pays par son exécution élégante et soignée.

En première ligne nous plaçons la sellerie Alexandre Astoul de Buenos-Ayres qui a exposé une selle, façon mexicaine, de toute beauté. L'arçon en est garni

en cuir cru, et le siége est en peau de porc. Elle porte des ornements en argent et sur sa carone en cuir verni noir sont gauffrés les écussons des 14 provinces de la République Argentine. Cette selle est tout ce qu'il y a de plus riche. Puis on voit dans la même vitrine une selle de femme. Elle est matelassée en cuir lisse, ornée de piqûres bleues formant des dessins; puis de superbes harnais de carosse à la mode Sud-Américaine, des cravaches, fouets en lanière tressée blanche, etc., etc , composent une exposition remarquable.

M. Antonio Gottuzo a fabriqué plusieurs selles de différents modèles, des selles anglaises simples ou avec guillochures de forme très-gracieuse; des brides et harnais aussi remarquables que les spécimens précédents M. Robin a une grande vitrine qui renferme une série de selles et de harnais supérieurement confectionnés depuis les harnais de luxe jusqu'aux harnais de travail, une courroie inextensible pour machines, etc., etc.

A titre de curiosité nous mentionnerons des ornements de selle en plumes d'autruches, envoyés par la Commission d'agriculture de la province de San Luis.

Les chaussures présentent presque le même aspect que celles qui sont fabriquées en Europe. Elles sont bien travaillées et les plus remarquables proviennent des ateliers de MM. Vincente Dalmases et Lorenzo Suasso. Comme articles de voyage nous citerons ceux de M. A Gottuzzo.

Comestibles: Les comestibles tiennent une place assez importante dans l'Exposition Argentine. Plusieurs gradins sont couverts de bouteilles, d'autres de boîtes de fruits et de fécules alimentaires. Parmi ces produits nous citerons : le Vino Vermouth de Luis Costa à Rosario l'Hespéridina de Bagley, le Cognac Imitation à base d'Aguardiente de Buenos-Ayres, la fameuse Aguardiente de Buenos-Ayres, des liqueurs de crême des Antilles comprenant des crêmes de Cacao, de Café, de Thé, etc., l'Alcool de Riz, de B. Lamès et C[ie] à Buenos-Ayres, le Vino Argentino de Uva pasa, le Fernet Braïda de la distillerie Francisco Braïda ayant des propriétés vermifuges, fébrifuges et anti-cholériques, le Vino Mandarino de Achenbach ayant un goût et des propriétés analogues à celui du vin d'orange des régions équatoriales, le Vermouth et le Bitter de Braïda, le Birra de Chiavenna, composé par M. Antonio Lagomarsino à Buenos-Ayres la Cerveceria Italiana, Du Porter, provenant des mêmes usines, le Bock Bier de la Cerveceria Allemana de Cordoba (brasserie A. Neubauer), la liquor popular, la liqueur chartreuse des îles du Parana, le bitter et l'eau-de-vie de Durazno exposé par M. Hanot, les différentes bières de Bieckert, plusieurs sortes de vins de M. Desouche à Cordoba, le vino rojo de la Plata de l'hôtel de Paris à Mendoza, les vins Lacryma San Juan, blanco Andono, ambar argentino de la Société vinicole, enfin le Moscatel de Melsheimer.

On remarque aussi des boîtes d'extrait de viande

Liébig, substance dont la consommation actuelle est considérable mais qui tend à diminuer depuis les résultats obtenus par l'importation de la viande fraîche en Europe par le Frigorifique et le Paraguay. C'est là une nouvelle source de richesse dans un pays ou l'on tuait presque toujours le bétail pour en avoir le cuir. — Les Gallotas de Bagley et C[ie] des fromages de la charcuterie, d'Alexandre Daul à Buenos-Ayres, des boites de graisse de mouton, de porcs, de bœuf, des imitations de pâtes d'Italie dont quelques-unes sont teintes en jaune par du safran, des confitures de fruits indigènes, des pâtes pour potage provenant du mamoè, des dragées témoignent du développement progressif et rapide de l'industrie et du bien-être dans les villes principales de la Plata.

La pharmacie qui trouve, sur ce terrain, des médicaments précieux a présenté ici une quantité de ses produits : ses extraits de quinquina, ses digestifs, apéritifs etc., etc.

L'extracto fluido de Calaguala et d'Eucalyptus du D[r] Demarchi méritent une mention. Il en est de même de l'élixir digestif de Pepsine de Carlos Serravalle, de l'Agua de Ysis, de l'Agua de las Indias de la Tocador.

Minéraux et fossiles. Nous avons sous les yeux un certain nombre d'échantillons des minéraux du territoire argentin : Pierre à chaux cristalline (marbre) que l'on trouve en abondance dans les Sierras de

Cordoba, de la Huorta et de Pié de Palo, Le marbre de Cordoba, caractérisé par ses couleurs blanche, rouge pâle ou vorte, et par une structure uniforme qui le rend propre à la fabrication d'ornements d'architecture, a donné naissance à une industrie très-florissante.

Sa pureté extraordinaire permet d'en fabriquer un excellent ciment. — Conglomérat de granit et de pegmatite qui, par la prédominance du Quartz, se transforment souvent en quartzites ou roches de Quartz. Ces masses sont d'une grande importance scientifique pour constater la présence du columbite, du wolfran, du béril, de l'apatite, du grenat, etc. en telle quantité que leur exploitation nous semble possible. Ces feldspaths et Quartz deviendront une matière première précieuse, aussitôt que l'industrie céramique s'établira dans le pays.

Des minerais d'or provenant des filons aurifères qui consistent en Quartz ou en roche cornée dans lequel on trouve l'or à l'état pur ou mélangé avec des pyrites de fer ou avec du fer brun.— On rencontre ces filons dans la province de San Luis, aux environs de Tomalasta.

Il y a des placers dans la Sierra de Famatina (Rioja) dans la vallée de Chalchaqui (Salta), et dans la région de la Puna.

Minerais d'argent — Le district le plus riche en argent est celui du Cerro negro près de Chilecito (Rioja); on rencontre au milieu du schiste un grand

nombre de veines contenant, outre du spath brun des pyrites et de la blende de zing, surtout de l'argent natif et plusieurs précieux minerais d'argent (chlorure et sulfure d'argent) en très-grande abondance L'exploitation de ces mines est malheureusement trop divisée ; on peut dire que chaque habitant de Chilecito possède sa minita (petite mine). Une société, avec le capital assez fort et un personnel instruit, tirerait de l'exploitation de ces mines les plus grands profits.

Dans presque toutes les montagnes, l'élément principal des nombreuses veines que l'on y rencontre, est la galène argentifère, mais il n'y a encore presque ni industrie ni moyen de communication. Aujourd'hui encore, on s'occupe exclusivement de l'extraction de l'argent, les difficultés d'un long transport à dos de mulet faisant négliger celle du plomb qui, malgré son abondance, est sans valeur dans les mines éloignées. Les principaux districts où l'on trouve des veines de galène argentifère, sont ceux du Qaramillo d'Uspallata (Mendoza) dans la Sierra de Tontal, de Castano dans la Sierra de la Huerta (San Juan) et surtout le district de Ojo de Agua dans la Sierra de Cordoba

Minerais de nickel, — ils sont en grande quantité à Jagüé (Rioja) où on l'exploite depuis 20 ans.

Minerais de cuivre. On trouve du cuivre natif, du cuivre sulfuré, ou cuivre bigarré, du cuivre gris, de l'énargite, et des pyrites de cuivre en grande abondance, et dont la valeur est considérablement augmentée par un appoint d'or et d'argent

Le district le plus important est celui de la Sierra de las Capillitas (Catamarca) qui renferme de grandes mines, dont l'exploitation est bien dirigée, puis viennent les mines de la partie sud de la Sierra de Cordoba et de Calchaqui. — Minerais de fer. — Du fer titanique, minerais excessivement riche donnant du fer de très-bonne qualité dont on voit à l'exposition deux blocs énormes, etc., etc.

Fossiles. — Sous le portail principal qui donne sur la rue des Nations, on a exposé plusieurs magnifiques collections de fossiles, provenant du sol de la République Argentine.

La forme paléontologique du territoire de La Plata est excessivement riche en fossiles de tous les âges. Ce pays, en effet, est formé de terrains de cinq époques différentes, des plus anciennes aux plus récentes; terrains cambrien et silurien, rhétique, lias, tertiaire alluvial.— On y trouve : trilobites, orthoceras, lituites, maclures, orthis spirifères, rynchouelles, térébratules, ammonites, bélemnites, trigoniens, astartes, ostrées, gryphées, pecten, arca, venus, des ossements de requins et de myliobates, des débris de toxodon, de palœotherium et d'anoplotherium, de mastadontes, de mégathérium, etc., etc. N'oublions pas de mentionner que c'est de la formation pampéenne que viennent les magnifiques squelettes à peu près complets des immenses mammifères de l'époque quaternaire qui sont les pièces les plus précieuses des musées de l'Europe et de l'Amérique.

La collection Ameghino est la plus remarquable par le choix et la quantité des objets qui la composent. On doit admirer d'abord un squelette complet de mylodon gracilis (lostodon myloïdes) qui rivaliserait, s'il était monté, avec celui du mégathérium qui vient du même pays et fait l'ornement des galeries de paléontologie du Museum de Paris. Cet établissement n'aurait-il pas intérêt à s'en rendre acquéreur pour augmenter ses collections de cette pièce unique, et d'autant plus précieuse qu'elle conserve la forme d'une espèce des plus curieuses, disparue aujourd'hui. Nous citerons comme appartenant au même savant un squelette de cervus pampæus, des débris de scolidotherium leptosephatum, une queue de schistopleurum, une d'hoplophorus, une carapace cervicale de panaktus giganteus, un fémur du mastodonte humboldti, une défense du même animal, (2^m05 de long, sur 0^m5 de circonférence).

M. Ameghino a placé dans une vitrine une série d'objets de l'époque néolithique. Ce sont des outils et ustensiles des hommes de cette époque (les anciens Querandis) tels que silex taillés de toutes les formes, couteaux, hachettes, masses, aiguilles, etc., débris de poteries, anses d'objets en terre cuite. Le collectionneur a reçu pour cette collection un prix à la société scientifique de Buenos-Ayres.

M. Lequizamon a exposé, entre autres choses, un couteau en bois de la même époque et six crânes.

Nous arrivons ensuite à la collection Larroque qui

remplit une vitrine : sa pièce principale est un squelette de mastodonte assez complet ; puis à la collection J. Brachot recueillie dans les environs de Mercedes

Elle renferme des dents de toxodon flatenis, un maxillaire inférieur de macranchenia potachaunica ; une dent de machairodus neogœus, un crâne de jeune mylodon, les principaux ossements d'un squelette de lestodon amateus, un fragment d'une carapace de glyptodon. — Nous appelons l'attention sur un grand nombre d'ossements d'un mastodon andæus et un crâne de panochtus tuberculatus.

On voit qu'il y a déjà sur les bords de la Plata des amateurs passionnés des richesses paléontologiques que renferme ce territoire, et nous n'avons qu'à leur adresser des remerciements pour nous avoir permis d'étudier *de visu* une série d'êtres que nous n'aurions connu peut-être de longtemps que par des descriptions.

Imprimerie. — L'imprimerie a fait depuis 1867 de grands progrès dans ces contrées. Buenos-Ayres produit nombre d'ouvrages imprimés avec soin et avec de très-beaux caractères typographiques.

Les caractères que l'on était obligé, il y a peu d'années encore, de faire venir de l'étranger, commencent à se fabriquer maintenant dans le pays même, et nous avons sous les yeux des types provenant d'une fonderie nationale, appartenant à M. Angelo Estrada.

Certes, nous n'y trouvons pas la perfection que l'on rencontre dans nos produits similaires d'Europe, mais n'y a-t-il pas un commencement à tout? Toutefois il faut constater la très-bonne exécution des spécimens envoyés ici. Au centre de la vitrine, se trouve un livre renfermant les épreuves obtenues avec les caractères ci-dessus. La même maison a exposé des plaques de cuivre gravées que nous signalons à nos lecteurs.

Les publications, mises par le service de l'exposition argentine à la disposition des visiteurs, montrent déjà une certaine valeur des ouvrages obtenus par les efforts de cette industrie naissante. On en est encore mieux convaincu par l'inspection des volumes envoyés par l'administration de la bibliothèque publique de Buenos-Ayres. — Dès le 5 mars 1877, le ministre de « Gobierno », sur l'ordre du gouverneur, écrivit aux administrateurs de cet établissement pour les charger d'organiser une collection complète des « ouvrages argentins », afin de les faire concourir à l'exposition universelle de Paris. La collection devait comprendre : toutes les publications officielles du gouvernement de la province, les mémoires de toutes les répartitions de l'administration, les journaux des sessions des deux chambres et de la convention, les revues scientifiques, historiques et littéraires, les codes avec les réformes projetées. Cette lettre recommandait de rédiger un catalogue raisonné de tous ces ouvrages qui est actuellement distribué, et a pour titre :

« La biblioteca publica de Buenos-Ayres en la exposicion universal de Paris, 1878. — Catalogo sistematico y alfabetico de la colleccion de obras argentinas que se envia con su correspondiente informe. — Enero, 15 de 1878. — Buenos-Ayres imprenta de la penitenciara etc. 1878. » Ce catalogue est l'œuvre de MM. Nicolas Massa et Ernesto Quesada, administrateurs de la bibliothèque publique de Buenos-Ayres. — Nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer, afin que l'on puisse juger de sa confection intelligente et du soin qui a été apporté à sa rédaction. La partie méthodique mérite surtout un examen attentif. La bibliothèque qui figure à l'exposition comprend 227 ouvrages formant 660 volumes presque tous revêtus de belles reliures portant sur les plats les armes dorées de la province de Buenos-Ayres, entourées de différentes inscriptions.

Cette réunion de productions de l'esprit montre, d'après la nature des travaux exposés et la manière dont sont traités les sujets, quelles sont les tendances des Argentins, et ce n'est pas là la partie la moins importante ni la moins intéressante de leur exposition.

Cartes, plans, photographies. — Les côtés des vitrines et une partie des surfaces murales extérieures de la salle réservée à l'exposition argentine, sont tapissées de cartes, plans et photographies dont nous allons passer rapidement en revue les principaux ; car s'il fallait les examiner un à un, nous serions entraî-

nés trop loin. - 1° Cartes et plans ; carte graphique des propriétés rurales de la province de Buenos-Ayres par Antonio Malaver, superbe travail qui fait voir les accroissements successifs de l'agriculture dans la principale province des bords de la Plata par les emplacements déjà occupés. — Carte de la République Argentine, avec le Chili et le Paraguay par C. de Chapeaurouge et Chalier, 1876. — Nouvelle ligne de frontières sur la Pampa, avec la désignation de tous les points occupés et défendus par des ouvrages de fortification; Plano del Campamento de la division en la Laguna del Monte, août 1877. Il y a plusieurs plans de la frontière du côté de la Pampa, réunis en atlas que le public peut consulter — Plan général del Pueblo y Arrabal de Belgrano, par Rafael Hernandez. — Quatre plans du grand théâtre de l'opéra à Buenos-Ayres, exposés par l'architecte M. E. Landois. — Plusieurs plans de l' « Instituto Sanitario » par M. Manuel Raffo, architecte. — Plans de la banque de la province par M. E. Hunt, architecte. — Plans de la banque hypothécaire, du même, etc.

2° Photographies. Série de très-belles photographies d'environ 0m30 de large, sur 0m20 de long envoyées par le gouvernement, et représentant des vues des principaux établissements de la république (plusieurs vues par établissement). Nous avons surtout admiré des photographies de la banque de la province, de la gare du chemin de fer de l'ouest, de la Place de la Victoire, douze vues de l'école d'agriculture de Santa Catalina

(province de Buenos-Ayres), des vues de la « Casa de Correos », « Casa de expositos. » de l'Asilo de Huerfanos », de la chapelle de sainte Félicité, de l'église métropolitaine, de l'estancia de Espartillar, du bâtiment des eaux, etc., etc.

A titre particulier M. B. Loudet, de Buenos-Ayres, a exposé un certain nombre de portraits émaillés, auxquels nos amateurs feront certainement bon accueil.

Plomberie. Ferblanterie. — M. Louis Gimenez de Buenos-Ayres a exposé différents produits de ses manufactures. Dans les conditions inférieures où se trouve l'industrie Argentine sous le rapport de la main-d'œuvre, on doit reconnaître ce qu'il a fallu d'efforts pour arriver à présenter des objets tels que ceux qui figurent ici. — Nous citerons surtout une table de toilette en imitation de bois, qui est vraiment d'un prix de revient exceptionnellement bas, et un meuble spécial auquel M Gimenez a donné le nom « d'encyclopédique argentin » pouvant servir à une douzaine d'usages différents. — MM. Fabricio Zucotti et Zenon-Zenone fabriquent des lettres découpées, destinées à différents usages, et des plaques pour initiales à graver sur papier à lettres qui ont le trait fin et gracieux.

Enfin nous terminerons cette nomenclature en énumérant une certaine quantité d'objets tels que les lettres en reliefs, les ouvrages en cheveux de MM. Fre-

dericio Azua et Ruiz y Roca, les appareils et ustensiles en fil de fer et de cuivre de M. Rafael Ferrari, et la chapellerie qui se recommande par la bonne qualité des feutres employés, dont on trouve les éléments dans le pays.

En somme, notre visite à l'exposition de la République Argentine, nous permet d'arriver à cette conclusion : que la supériorité en nombre et en qualité des produits bruts et manufacturés, promet à cette nation un développement rapide et une richesse assurée (1).

---

(1) Nous remercions vivement notre ami M. Passier, rédacteur au Ministère de l'Instruction publique, de l'aimable concours qu'il a bien voulu nous prêter dans nos études sur l'*Exposition* des Républiques Argentine et Vénézuelienne.

LE PÉROU.

Président de la Commission, M. J. M. de Goyeneche, ministre du Pérou ; secrétaire, M. Gonvers Leubel.

La façade Péruvienne donne sur la galerie dite des cinq mètres ou du mobilier, et sur la galerie dite de trois mètres ; elle est absolument archéologique et se compose des éléments suivants :

Trois portiques des antiques palais de *Huanuco viejo*, situés sur les hauts plateaux de la chaîne orientale des Andes, à 30 lieues au nord du Cerro de Pasco.

Ces portiques, espèces de pylones, de même que les grands piliers de maçonnerie qui se trouvent aux coins de la façade, sont bâtis en grands blocs de grès, à face quadrangulaire. L'assise supérieure des jambages des portiques porte en bas-relief le *Puma* ou Lion (sans crinière) de la Cordillère.

Les linteaux, de même que la frise supérieure de la

façade, sont décorés de bas reliefs de Tiahuanaco (où ils se trouvent sur le linteau d'une porte monolithe)

Entre les jambages des portiques et les piliers qui s'élèvent aux coins, il y a des champs en appareil cyclopéen Dans ces champs de maçonnerie polygonale, deux niches, semblables à celles qui existent au Colcampata, antique Palais du Cuzco, se trouvent surmontées du grand Dieu Soleil de la porte de Tiahuanaco, dont le porphyre est incrusté dans les laves grises ou noirâtres des champs de remplissage

Les niches dans les murs des anciennes constructions Péruviennes avaient probablement un double but.

D'abord, elles servaient d'armoires à défaut d'autres meubles. Les Péruviens, grands céramistes, mettaient là leurs belles terres cuites à l'abri des accidents. Ils y déposaient leurs armes, ils y suspendaient leurs vêtements Aussi, avons-nous trouvé dans bon nombre de ces niches, des porte-manteaux en pierre.

Souvent ces niches devaient servir de guérite aux gardes, et il est probable que ces derniers s'acquittaient de leur tâche tantôt accroupis, tantôt debout, ce qui semble indiqué par les diverses dimensions des niches.

Dans la façade de l'Exposition Péruvienne, l'architecte avait destiné ces niches à deux guerriers antiques qui, vêtus de costumes authentiques antérieurs à la conquête, auraient complété et rendu vivant l'ensemble à la fois véridique et pittoresque de cette façade.

Aussi ces guerriers y furent-ils placés et gardèrent-

ls le palais des Autochtones, du 30 avril au 15 mai 1878. Ce jour, à six heures du matin, ils quittèrent eurs postes d'honneur et se rendirent dans la salle rançaise des missions scientifiques.

Ce changement d'emploi a une raison ethnographique et, comme ce phénomène s'est produit au milieu de nous, il est d'autant plus curieux.

Les nombreux membres de la colonie Péruvienne à Paris, se révoltèrent à l'aspect des deux guerriers, et réclamèrent auprès de l'honorable ministre du Pérou, M. J. M. de Goyeneche.

Ils déclarèrent que l'Europe put soupçonner le Pérou d'être habité par des gens pittoresques comme ces gardiens, pendant qu'il était notoire que toute la bonne société s'y faisait habiller par Alfred, Godchau et la belle Jardinière.

Aucune raison ne prévalut; ni l'avis scientifique de l'auteur de la façade, ni le raisonnement artistique de l'architecte, ni l'opinion favorable des autres membres de la Commission.

M. de Goyeneche dut céder devant l'ardeur et l'insistance du patriotisme Sud-américain, et on transforma définitivement les guérites en placards.

L'intérieur de la salle est décoré avec des éléments de même provenance antique.

Ainsi les murs sont tendus d'une étoffe imitant une pièce très-belle trouvée à Chancay.

La corniche est décorée d'une fresque représentant des animaux fantastiques par leur allure, mais rap-

pelant par leur silhouette le Huanaco, animal habitant les hautes régions des Andes.

La rosace du velum est le dessin agrandi du « Dieu Soleil » d'un antique temple ou château de Cabana dans le département d'Ancachs.

Dans les deux coins opposés à l'entrée principale, se dressent deux idoles gigantesques en granit gris, et le mur de gauche est orné de quatre grandes toiles représentant des édifices anciens : une galerie dans un temple de Pachacamac, le grand sanctuaire de la côte du Pérou d'avant la conquête ; la forteresse de Paramonga également de la *costa bajo* ; la forteresse de Huamachuco, et le temple de Villcas-Huaman, situé dans l'Entre-Cordillère.

En face de l'entrée, la statue d'un enfant indien donne le type des autochthones. Œuvre de M. Emile Soldi, sculpteur, ce plâtre offre une véritable garantie d'exactitude, car c'est le portrait d'un enfant né sur les hauts plateaux de Vilque, et qui a été ramené à Paris par l'auteur de ces lignes. C'est ce dernier qui, d'une mission scientifique dans l'Amérique méridionale, a rapporté tous les éléments décoratifs de l'exposition du Pérou qu'il vient de décrire.

Membre de la commission du Pérou, M. Wiener a fourni ces éléments à l'architecte, M. Vaudoyer, qui qui a fait preuve d'un bien remarquable talent en réunissant, en un ensemble complexe et imposant, des données si peu conformes à nos conceptions architecturales modernes, imprégnées de souvenirs classiques

Passons à l'Exposition même du Pérou, et disons ɔut d'abord au visiteur : Ne jugez point ce pays par e que vous voyez dans cette salle.

Organiser une exposition, c'est l'œuvre d'hommes e talent, de tact et d'expérience. C'est une question 'argent employé avec entendement.

Lorsqu'une exposition donne une idée juste d'un rand pays, c'est que les organisateurs ont eu toutes s qualités énumérées plus haut, c'est qu'ils ont dis-ɔsé de tous les moyens nécessaires ; lorsque le con-aire a lieu, il faut s'en prendre à tout le monde, mais n'est pas le pays qu'il faut condamner.

Dans la classe 9 (imprimerie et librairie), nous voyons ıe très peu d'ouvrages, présentant une idée absolu-ent insuffisante de l'immense mouvement de la nsée dont le Pérou donne le spectacle.

Nous citerons à tout hasard parmi les ouvrages posés : *Le Droit diplomatique en ses applications aux publiques de l'Amérique*, par Albertini.

Les poésies de Vicente Camacho et de Llona.

Les publications de Martinet sur l'agriculture au rou.

El Pérou (2 vol.) de Raimondi, et une centaine utres ouvrages, exposés par l'éditeur Gil de Lima. is d'abord cette exposition aurait pu comprendre isieurs milliers de volumes, et puis nous n'y voyons me pas une bibliographie suffisante du Pérou me. — Nous constatons avec regret l'absence des llections de journaux et de toute publication pério-

dique qui, cependant, auraient fait constater une activité intellectuelle des plus considérables. En effet, la presse du Pérou est bien développée. On ne saurait nier qu'elle ne se rende parfois coupable d'excès de langage dans ses polémiques; mais cette vivacité, qui est dans le caractère même de la race, ne saurait nous faire oublier la valeur littéraire des hommes qui rédigent des journaux comme la *Opinion nacional*, le *Nacional*, la *Patria*, la *Sociedad* et plusieurs autres feuilles quotidiennes et hebdomadaires excellentes.

Les objets exposés de la classe 27, appareils de chauffage et d'éclairage, ne nous paraissent pas réellement importants. Ceux de la classe 28 sont appelés à un grand et légitime succès.

L'exposition de M. Bannaire (Coca du Pérou), préparée en dentifrice, est très-importante.

La classe 29 (mobilier) contient également des objets de tout intérêt et souvent de toute beauté.

Ce serait une étude curieuse à faire que l'histoire du mobilier péruvien. Pour en retrouver les traces les plus anciennes, il faudrait remonter aux sièges antiques de *Villcas-Huaman*, de *Concacha*, de *Rodadero*, de *Copacabana* et d'autres centres archéologiques. — Ces sièges sont sculptés dans la roche vive; plus tard on apprit à les détacher, plus tard encore on sut leur donner des formes plus élégantes.

On trouvera de très-nombreux spécimens de ce mobilier antique dans les albums de voyage de M. Wiener.

L'original d'un siège en pierre, supporté par un singe accroupi, a été exposé par M. Givierge (collection Colloville).

De la pierre, les anciens passaient au bois. Il n'existe de ces travaux que de très-rares spécimens. M. Wiener a trouvé dans un tombeau du *Sacsaihuaman* au *Cuzco* un fort beau siège en bois de fer, supporté par deux lions de la Cordillère.

Pendant la vice-royauté, l'ébénisterie était très-développée dans cette colonie. Ce sont d'admirables travaux de marqueterie, parfois du véritable cloisonné.

Les meubles du XVIe et du XVIIe siècle, incrustés de nacre, d'écaille et d'argent, exposés par la Commission et par M. Albertini, sont d'un travail remarquable.

Les travaux de marqueterie faits au Pénitencier de Lima, sont également curieux, car ils contiennent un grand nombre des bois précieux du Pérou

Les curiosités indigènes de la côte du Pérou, exposés par MM. Colville, Herrera et Cie, représentés par M. Givierge, donnent une idée suffisante de l'art des anciens céramistes de cette région.

Une intéressante vitrine d'orfèvrerie de Ayacacho de M. Dreyfuss.)

Nous y admirons une collection très-curieuse d'objets en filigrane d'argent et d'or, portant un caractère spécial de naïveté primitive, à côté d'une perfection technique notable

Les tissus de coton comme ceux de laine de vigogne, ne sont pas suffisamment représentés, quoi qu'il y ait

quelques très-beaux spécimens do « *ponchos* » en vigogne et en alpaga.

Nous avons cherché en vain les produits des deux grandes fabriques de drap du Pérou, de *Urcon* et de *Lucre,* dont les produits auraient pu lutter avec ceux des meilleures fabriques de l'Europe.

Cependant MM. Delgado. Elvas et Lauz, à Lima; La Torre, Juni et Staford, à Aréquipa, ont exposés d'intéressants spécimens de laines et de coton

M. Sescau a, dans la classe 36, exposé de très-belles broderies, des reliquaires admirables.

Citons la vitrine de M. Luis Sada, contenant les objets en paille de Paita et Sihuas.

Cette industrie est plutôt connue en Europe,comme originaire de Panamá, où, en réalité, on ne fait jamais un chapeau de paille, par la simple raison qu'on n'y fait absolument rien, le climat paralysant toute activité.

Dans la classe 39, c'est encore M. Sescau qui nous montre de fort beaux spécimens dans le goût indigène.

Le département d'Ayacucho a exposé dans cette même classe, une table à ouvrage en filigrane d argent

M. Albertini a également augmenté de plusieurs objets, cette jolie collection.

La classe 43 (Produits de l'exportation des mines) est une des plus importantes pour le Pérou — Elle est admirablement représentée par l'immense envoi de M. Antonio Raimondi.

M. Martinet, commissaire et délégué du Pérou au congrès international agricole, a classé la merveilleuse collection minéralogique de M Raimondi, qui était arrivée à Paris dans un état déplorable Nous n'analyserons point cette collection qui est tout un musée minéralogique. Nous renvoyons le spécialiste au catalogue raisonné de M. Raimondi, appuyé de plus de cinq cents analyses.

C'est à l'exposition même qu'on peut se procurer ce volume qui complète le travail herculéen mené à bonne fin par ce savant (1).

Rappelons que M Raimondi a voyagé pendant dix-neuf ans au Pérou, qu'il en a étudié les richesses naturelles plus complètement que personne, et qu'il a commencé une gigantesque publication en vingt volumes « El Péru » dont trois volumes sont déjà publiés.

M. Raimondi est né en Italie, et pourtant, par de hautes qualités morales et intellectuelles, par son érudition incontestée et un sens pratique, admirable, il est devenu, pour ainsi dire, l'arbitre du Pérou des travailleurs. La société l'admire, le peuple l'aime, les Chambres le soutiennent dans son œuvre, et les gouvernements recherchent son avis et suivent ses conseils.

Il n'y a dans aucun autre pays de l'Amérique méridionale, une situation semblable à la sienne. Il

(1) Traduction de ce volume par M. Martinet, docteur ès-sciences, etc.

assiste calme et presque triomphant, malgré l'extrême simplicité de sa personne et l'aménité de ses manières, à sa propre apothéose. Dans ces régions, les grandeurs proviennent généralement de la fortune politique. La sienne provient du travail intelligent et désintéressé. Il n'est d'aucun parti, et tous les partis l'honorent, parce qu'ils sentent que cet homme appartient à la république universelle de savants, et que dans la science réside la véritable majesté souveraine du genre humain.

A côté de l'exposition de M. Ramondi, citons les échantillons de nitrate de soude par MM. Dorca Ayulo et Cie.

Les échantillons d'iode et de salpêtre de MM. Folsch et Martin d'Iquique et les échantillons de minerais de cuivre de M. Narducci de Ica.

Dans les classes 44 et 46, nous pouvons nous rendre compte de la multiplicité des produits agricoles non alimentaires.

Les bois, les substances tinctoriales, la cascarilla et les tabacs font comprendre la richesse généreuse du sol.

Nous voyons non sans surprise des cocons de vers à soie de Tacna et des environs de Lima.

Quant aux produits agricoles, l'exposition ne nous en donne aucune idée.

Cependant nous avons lieu d'espérer qu'en Europe on en connaîtra l'importance, grâce à l'active collaboration de M. Martinet au congrès international d'agricul-

ture de 1878.— Ce savant a passé six ans au Pérou, où il a fait d'immenses efforts pour lutter contre les vieux errements et pour y implanter un enseignement agricole selon les idées modernes.

Nous conseillons aux spécialistes la lecture de l'admirable rapport que M. Martinet a présenté au congrès et dont un extrait (plus de cent pages) vient d'être publié.

Au temps de l'Empire incasique, l'agriculture péruvienne était florissante, mais elle disparut presque complètement sous la domination espagnole qui se complaisait à rendre contre elle des édits directement restrictifs. La métropole défendait aux tribus soumises la culture de tous produits qu'elle pouvait leur fournir, en échange de la faible part qui leur revenait du produit des mines d'or et d'argent

Au commencement de notre siècle, après que le Pérou eut conquis son indépendance, la fièvre pour les travaux des mines diminua un peu, et l'on songea sérieusement à demander au sol les riches produits agricoles qu'il peut fournir. Aujourd'hui, l'agriculture péruvienne, quoique passible encore de grandes améliorations, est dans un état véritablement prospère qui appelle l'attention de nos industriels et de nos capitalistes : le Pérou pourrait parfaitement obtenir l'amélioration de sa situation financière actuelle et assurer son avenir économique, non par l'exploitation de ses mines dont les richesses proverbiales l'ont rendu célèbre, mais bien par l'exploitation

du sol, par l'agriculture. Malheureusement, dans ce pays, l'industrie agricole exerce son activité au milieu de circonstances si particulières qu'il ne lui a pas été possible, jusqu'à ce jour, de prendre tout le développement dont elle est susceptible.

Le Pérou, comme on sait, est traversé dans toute sa longueur du nord au sud par la Cordillère des Andes qui y forme deux chaînes presque parallèles, l'une orientale et l'autre occidentale.

De là sa division naturelle en trois zônes bien distinctes, tant par leur disposition topographique que par leur climat, et en conséquence par leur faune et leur flore Ces produits y sont extraordinairement variés et rappellent tantôt ceux des régions Alpines, tantôt ceux des chaudes contrées équatoriales, comme nous l'avons dit dans notre étude sur la topographie des Andes.

Jusqu'à ce jour, le manque de voies de communications n'a permis de donner un grand développement à l'agriculture que sur la côte, entre la mer et les derniers contreforts de la Cordillère. Les produits de cette région, en effet, peuvent s'exporter facilement, tandis que ceux de la *Sierra*, ou région élevée comprise entre les deux Cordillères, ne servent qu'à la consommation locale. La Sierra qui jouit d'un climat tempéré fournit abondamment le blé et toutes autres céréales, mais ces produits ne peuvent pas même servir à l'approvisionnement des habitants de la côte, qui achètent généralement leurs farines dans la république du Chili. Au delà des Cordillères, dans la Montana, ou

région transandine, au milieu des forêts vierges qui fournissent un bel exemple de la luxuriante végétation des régions tropicales, l'agriculture prend un développement qui dépassera peut-être celui qu'elle a pris sur la côte. Le climat chaud et humide de ces fertiles régions, permet en effet la culture des produits qui, comme le café, le tabac, le cacao, la coca, la vanille, etc , supportent parfaitement les frais élevés de transport à la côte et laissent encore des bénéfices considérables. Aussi, depuis quelques années, s'occupe-t-on activement de coloniser cette belle région où il existe déjà de vastes exploitations. Les résultats financiers de ces entreprises semblent autoriser, dès aujourd'hui, les plus légitimes espérances.

Les circonstances particulières dans lesquelles se trouve l'agriculture de la côte sont, avons-nous dit, un obstacle à son développement. En effet, il ne pleut jamais dans cette région, et la culture ne peut s'y effectuer que par le moyen des irrigations, d'où il résulte que la portion du sol cultivable est limitée par la quantité des eaux dont on dispose pour l'irriguer. Le développement extraordinaire que, depuis quelques années, on a donné à l'industrie sucrière sur la côte du Pérou, a contribué puissamment à la hausse de la valeur foncière et de la valeur locative du sol. On peut affirmer que la valeur du sol a souvent doublé et même triplé depuis les vingt dernières années Les grandes et belles usines dont on a orné la côte du Pacifique en vue de la fabrication du sucre et la

transformation des exploitations, qui étaient généralement cotonnières, en exploitations sucrières, ont demandé de grands capitaux et le taux de l'intérêt s'est sensiblement élevé à mesure que le capital devenait plus rare. Enfin, la libération soudaine des esclaves, en 1854, a déterminé une hausse considérable des salaires, de sorte que, depuis une période d'environ 25 ans, l'agriculture de la côte du Pérou a vu se produire simultanément l'enchérissement de tous les éléments de la production : de la terre, du capital et du travail. Son développement a dû se ressentir de ces transformations économiques et sociales.

Avec des capitaux pour effectuer des barrages, des détournements de rivières, des travaux d'irrigations en un mot, on arriverait à décupler la surface du terrain cultivé sur la côte et, comme il serait facile, dans de telles conditions, de déterminer un important mouvement d'émigration dans cette région on arriverait à décupler la production.

Nous venons de dire que c'est surtout l'industrie sucrière qui prend un développement chaque jour plus considérable sur la côte du Pérou. Il y a une quinzaine d'années, on y cultivait le coton sur une vaste échelle et on obtenait de bons résultats grâce à la hausse momentanée qu'éprouva l'article à cause de la guerre nord-américaine; mais aujourd'hui on retire des bénéfices beaucoup plus considérables de la canne à sucre qui est devenue la plante de prédilection des agriculteurs péruviens Il est juste de dire qu'il n'existe peut

être pas dans le monde entier un pays qui se prête mieux à la culture de l'intéressante graminée saccharifère que la côte péruvienne. Ce qui fait surtout de cette région un lieu de prédilection de la canne à sucre, c'est que là elle n'a pas à redouter les conséquences quelquefois terribles de certaines circonstances atmosphériques qui, dans d'autres pays réduisent presque à néant les récoltes sur lesquelles on avait fondé les plus belles et les plus légitimes espérances. Là, pas d'ouragans destructeurs, pas de pluies intempestives... une véritable culture en serre tempérée, où la chaîne des Andes fait l'office d'abri contre les vents de l'est, tandis que le Pacifique peut être considéré comme un immense régulateur de la chaleur. Aussi les rendements de la canne à sucre au Pérou, sont plus considérables que nulle part ailleurs, ce qui explique l'importance que l'on donne à la culture de cette plante. Il existe sur la côte du Pérou des *haciendas* au capital de quinze à vingt millions de francs qui peuvent produire de 20 à 30 tonnes de sucre par jour.

En attendant que le Pèrou puisse augmenter la superficie des terrains qu'il cultive par des travaux l'aménagement des eaux, il n'a, pour augmenter sa production, qu'à améliorer son travail. Il n'est pas toujours nécessaire, pour produire une quantité double, de cultiver une surface deux fois plus grande. Les remarquables progrès de l'agronomie moderne ont permis d'augmenter considérablement la production, sans augmenter la surface cultivée. Malheureusement

jusqu'à ce jour, l'agriculture péruvienne a vécu dans une trop complète indépendance quant aux relations qu'elle doit avoir avec la science. Elle pratique encore souvent les anciennes méthodes, les procédés vieillis ou reconnus insuffisants au lieu d'entrer résolûment dans la voie du progrès et de profiter des découvertes de la science et des conquêtes de la pratique expérimentale.

Depuis quelques années, néanmoins, la question agricole dans ses relations avec la science a été mise à l'ordre du jour au Pérou, nous l'avons dit dès le début. Une active propagande agricole a été initiée par M. Henri Martinet, en vue d'amener les agriculteurs péruviens à s'associer, et à protéger leur industrie ; afin de faire comprendre au gouvernement la nécessité absolue d'établir au Pérou l'enseignement agricole et les systèmes d'expérimentation et de recherches scientifiques qui ont donné de si brillants résultats partout où ils ont été mis en pratique. L'enseignement agricole à tous les degrés et sous toutes les formes, telle est, ce nous semble la nouvelle donnée que les Péruviens ont à faire entrer dans l'équation qui doit résoudre le problème du progrès financier, problème, soit dit en passant, auquel se rattachent toutes les autres questions qui intéressent au plus haut point le bien-être matériel et l'avenir économique du pays tout entier.

Malheureusement la tâche que s'est imposé M. Henri Martinet dans sa « Revista de agricultura » est bien

difficile et d'autant plus ingrate que le terrain qu'il s'efforce de fertiliser n'est point préparé du tout. Au Pérou on s'évertue à faire des politiques, des diplomates, l'Administration a été jusqu'à créer, à grand frais, une Faculté de sciences politiques dans l'Université. Bien que dans les dernières années cette faculté se soit trouvée, au Pérou, en face des plus importantes questions d'économie politique aussi bien que de droit maritime, de droit international privé et public, elle n'a pu conjurer les catastrophes qui ont affligé ce pays. Des écoles d'application, des écoles de mines et des écoles d'agriculture eussent donné des travailleurs vaillants et intelligents qui auraient pu guérir le Pérou, car sa maladie est de celles qui ne résistemt point à un budget équilibré et à un état normal des finances. Le Pérou a moins besoin de politiques et de diplomates que de mineurs compétents et d'agriculteurs intelligents, capables d'exploiter les immenses richesses dont il est doté par la nature. On l'a dit depuis longtemps, l'enseignement agricole est celui que les gouvernements doivent répandre de préférence, car c'est celui dont la richesse nationale et le bien-être moral et matériel du pays dépendent directement; en même temps, la liberté, la tranquillité et la paix publique ont le moins à redouter, et de cet enseignement et des hommes qu'il aura formé.

Nous avons vainement cherché des cartes, des plans ou des reliefs des chemins de fer et des môles que possède ce pays.

Ne fussent quelques belles photographies du chemin de fer de la Oroya exposées par M. Cudlipp, secrétaire de l'Iugénieur en chef, M. Malinowsky, il n'y aurait même pas la moindre allusion à ces travaux énormes dans la salle du Pérou. Et pourtant, ce sont des travaux dont un pays peut s'enorgueillir : Ainsi, le mole d'Arsena qui, sous l'habile direction du commandant du vaisseau français, de Champeaux, a transformé le port du Callao dans le meilleur abri de la côte du Pacific n'a pas coûté moins de quarante-cinq millions de francs.

Le chemin de fer de la Oroya, sur lequel les trains s'élèvent à une hauteur de près de 16,000 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, a coûté plus de 175 millions. Le chemin de fer de Mollendo à Puno n'a pas coûté moins ; il passe la Cordillère, à 15,200 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer.

Voilà des travaux dont nous aurions été heureux de voir des specimens dans cette exposition. Voilà ce qui aurait fait comprendre l'immense effort fait par le Pérou pour donner à ses richesses des débouchés sur la côte, où l'Europe viendrait les chercher.

Voilà ce qu'il aurait fallu montrer aux juges du concours international de Paris.

Cette série de cartes, accompagnées d'une statistique sérieuse, eut été le commentaire éloquent d'une exposition de produits bruts.

Les vitrines de guano, exposées par MM. Dreyfuss et l'exposition de MM. Gibbs de Lima et Londres, ont un intérêt plus restreint.

Cependant ces deux maisons ont une exposition fort belle ;

La première a fait un choix de toutes les variétés de cet engrais par excellence ;

La seconde nous montre des laines superbes, du borax, du salpêtre, des sucres, des eaux-de-vie, etc.

Quel avantage le Pérou aurait-il retiré d'une exposition qui aurait clairement dit au négociant Européen :

Voici mon pays. Voici mes produits et voici mes moyens de transport.

Sans ces derniers, mon activité était paralysée. — Ces chemins de fer m'élèvent au rang, non-seulement de pays qui travaille avec ardeur, mais au rang de pays qui travaille avec fruit.

Finissons ce rapide aperçu par une vitrine qui contient la consolation du genre humain.

Les liqueurs du Pérou sont excellentes.

Les vins de Moquegua, de Ica, de Locumba sont de qualité supérieure.

Ce sont des vins de table blancs et rouges et de forts bons vins de dessert.

Nous regrettons de ne pas voir figurer des crus de la vallée de Chicama.

M. Luis Albrecht y produit d'excellents vins dans sa hacienda de Jaguey; ces vins joignent le feu du Xérès à la douceur de nos bons Lunel.

Les eaux-de-vie du Pérou, depuis le Pisco jusqu'à l'Italia et le Moscatel, sont des liqueurs exquises ;

elles sont faites du raisin musquat et sont infiniment préférable au rhum et à la tafia (canazo) que, dans l'intérieur du pays, on extrait de la canne à sucre. MM. Barcas, Boza, Cabello Davila La Torre et jusqu'à S E. le Président de la République figurent dans cette classe comme exposants.

M. Goyeneche, comme président de la commission péruvienne s'est efforcé, avec le plus sincère patriotisme, de soutenir tous les efforts afin d'obtenir un résultat satisfaisant malgré mille obstacles créés par l'immence distance qui sépare le Pérou de l'Europe. Il a été vigoureusement soutenu dans cette tâche par le vice-président du syndicat sud-américain, M Albertini, par M. Martinet, commissaire (qui s'est chargé de la partie scientifique), et M. Gonvers-Leubel, secrétaire de la commission, publiscite des plus distingués, connu dans toute l'Amérique latine sous le pseudonyme NEMO.

RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY.

M. Diaz, président de la commission de l'Uruguay.

M. Ackermann, consul général honoraire, commissaire général, premier vice-président du Syndicat de l'Amérique centrale et méridionale.

M. Marquez, ancien Ministre des Finances de l'Uruguay, vice-président de la commission de cette république.

La république orientale de l'Uruguay, située entre les 30° 5' et 35° 5 de latitude australe et les 56° 15'' et 60° 45'' de longitude ouest du méridien de Paris comprend une superficie d'environ 250,000 kilomètres carrés ; c'est-à-dire environ les deux cinquièmes de la France.

La longueur de la ligne de frontières est d'environ 315 lieues, dont 80 suivent le cours de l'Uruguay depuis sa rencontre avec le Rio Cuareim, par 30° 4' 20'' latitude australe, jusqu'à sa réunion aux eaux de la Plata, par 34° 28' 25'' ; 75 lieues s'étendent sur le Rio

de la Plata, depuis son confluent avec le Rio Uruguay jusqu'au cap de Santa-Maria, par 34° 40' lat. aust. et 56° 26' 15" long. occ.; 27 sur l'Océan, du cap Santa-Maria jusqu'à l'embouchure du Rio Chuy, par 33° 43' 10" lat. et 55° 45' 27" long.; et enfin 133 sur la frontière brésilienne.

Par conséquent, la position géographique de ce territoire est une des plus favorables qui puissent se rencontrer, la majeure partie de ses frontières étant formée par la mer et par des cours d'eau abordables aux vaisseaux marchands du plus fort tonnage.

De plus, ce territoire présente, sur les bords du large estuaire de la Plata, d'excellentes stations maritimes telles que Montévidéo, le meilleur port du bassin de la Plata, rendez-vous des escadres étrangères dans ces parages, et Maldonado, dont la rade située à l'embouchure du même fleuve est en état d'abriter une grande flotte de guerre, et qui pourrait, à ce titre, le cas échéant, offrir une grande importance militaire.

Le Rio Uruguay est navigable pour les navires de long cours, jusqu'aux cataractes de Salto Chico, 70 lieues au-dessus de son embouchure, et 15 lieues environ au-dessus de Paysandù.

La configuration superficielle de la république de l'Uruguay offre une heureuse variété dans ses reliefs; ce n'est plus la monotonie fatiguante des plaines et des pampas des provinces voisines appartenant à la République Argentine. Le sol de l'Uruguay forme un plateau en terrasses, légèrement ondulé, sans que les

égalités dépassent une moyenne assez faible ; il est aversé dans diverses directions par des chaînes de ontagnes peu élevées, étroites et rocheuses, qui se stinguent par leurs crêtes à formes tranchantes et ui, pour cette raison, sont appelées *Cuchillas*, c'est-à-re *couperets*.

La chaîne principale, la *Cuchilla grande*, partage out le territoire en deux bassins, celui du versant occidental et celui du versant oriental ; le premier le ces bassins est près de quatre fois plus étendu que le second. La *Cuchilla grande*, qui forme le véri-able prolongement austral du système de la *Sierra Geral* du Brésil, ne s'élève guère sur le territoire de Uruguay, à plus de 2,000 pieds au-dessus du niveau le la mer. Elle est remarquable par la multitude de rivières qui y prennent leur source. Des cours d'eau ssez nombreux descendent aussi des autres mon-agnes, de sorte qu'en général le sol de la république st dans les conditions d'irrigation les plus favorables la culture.

Le climat est agréable et tempéré dans la Répu-lique de l'Uruguay, et sa salubrité ne laisse rien à ésirer. La température moyenne de Montévidéo, dans partie sud, par 34° 54' 30" de lat. et 58° 29' 45" de ng. O. est de 16° 8 cent, d'après la détermi-tion du commandant Mouchez, détermination basée r dix années d'observations, de 1843 à 1852. C'est climat marin ; l'écart entre les diverses saisons, i suivent, d'ailleurs, un ordre tout opposé à celui

qui règne en Europe, n'est pas considérable, puisque la moyenne est de 18° 8 pour le printemps, de 21° 8 pour l'été, de 14° 6 pour l'automne, et de 11° 8 pour l'hiver.

L'hiver est tellement doux dans ces latitudes, qu'en réalité l'année s'y divise seulement en deux saisons, la saison chaude qui comprend les sept mois d'octobre à juin, et la saison fraîche qui dure de juin à septembre. C'est dans cette dernière que se produisent les gelées, qui, le plus souvent, n'ont lieu que par rayonnement. Le mois le plus froid, celui de juillet, répond, pour la température et les phénomènes météorologiques, au mois d'avril sous le climat de Paris, et c'est seulement dans quelques nuits très-claires et très-calmes des mois de juillet et d'août, que le thermomètre descend à zéro. La neige est inconnue dans cette ville.

L'aspect du ciel est généralement pur. A Montévidéo, depuis quelques années, on compte en moyenne 244 jours sereins, 85 jours nuageux et 36 jours de pluie.

Les conditions exceptionnelles que nous venons de signaler expliquent la remarquable fertilité d'un sol vierge encore, si favorable à l'agriculture et en particulier à la culture des céréales. Les plaines offrent un sol sablo-argileux, qui appartient à la formation pampéenne décrite par d'Orbigny, et qui est d'une fécondité naturelle extrême.

Obéissant à une loi qui semble régir la formation de toutes les sociétés, l'Etat oriental tend, depuis l

dernière exposition de 1867, à devenir agriculteur, de pasteur qu'il a été si longtemps.

Il s'est formé diverses colonies agricoles qui sont en pleine prospérité : ce courant général vers l'agriculture, est énergiquement soutenu par le gouvernement.

Nous avons constaté avec une grande satisfaction les efforts couronnés de succès des agriculteurs de l'Uruguay dont on peut voir, à l'exposition, des spécimens qui méritent une attention particulière. Les céréales de tous les pays du nord comme du sud, sont représentées par des échantillons qui ne le cèdent en rien aux productions similaires de l'Europe. On y a acclimaté sans difficulté les plantes oléagineuses et textiles qu'on y trouve à côté des plantes tinctoriales, médicinales, des écorces employées pour la tannerie, etc.

Si on ajoute la collection à peu près complète des fruits d'Europe, envoyée par MM. P Margat et fils, tant à l'état frais que conservés dans l'alcool ; si l'on joint à la culture de tous les arbres fruitiers, celle de tous les légumes d'Europe qui y réussissent admirablement ; enfin, si l'on s'arrête aux produits du mûrier, de l'olivier, de la vigne, on demeurera convaincu qu'il y a peu de pays qui offrent à la colonisation agricole les avantages qu'elle rencontre dans la république de l'Uruguay.

Pour donner une idée de l'état d'avancement de l'agriculture, qui se sert déjà des instruments agri-

coles, il suffit de connaître la production du blé en 1877 : elle a été de plus d'un million d'hectolitres.

L'élevage du bétail a été pendant longtemps la seule ressource du pays. Au 31 décembre 1877, le dénombrement donnait, en chiffres ronds, les quantités suivantes :

Bœufs et vaches........	7,000,000	de têtes.
Moutons...............	13,000,000	—
Chevaux............. .	900,000	—
Mulets, chèvres, porcs ..	50,000	—

Représentant une valeur d'environ 400 millions de francs.

Le commerce général avec l'Europe se chiffre par :

Importation	fr. 90,000,000
Exportation	fr. 85,000,000
Donnant un mouvement général de........	fr. 175,600,000

L'exportation se compose spécialement de cuirs, laines, crins, suifs, cornes, plumes d'autruches, viandes sèches et conservées. Depuis dix ans, les éleveurs de moutons ont considérablement amélioré leurs laines au moyen de croisements.

L'exposition présente de nombreux spécimens qui permettent de constater les progrès réalisés. Nous avons remarqué la collection extrêmement bien classée de MM. Roux et Lerena dont les connais-

sances pratiques sont attestées par le choix qu'ils ont su faire des principales laines du pays, et l'heureuse idée de les grouper de façon à faciliter l'étude comparative de celles des principaux établissements, avec indication du nom des propriétaires dont ils sont chargés de faire connaître et de placer les produits.

MM. Roux et Lerena, négociants, fort experts en laines, peaux de moutons et cuirs, qui remplissent depuis de longues années des ordres d'achat de ces produits pour compte de maisons d'Europe, ont accompagné leur envoi d'un travail spécial sur les laines de l'Uruguay, contenant une foule de renseignements précieux.

M. François Rascle, expose des suifs, des crins, et des plumes d'autruche, sur lesquels, dans un mémoire, il donne des renseignements très-intéressants.

Nous devons féliciter la république de l'Uruguay des efforts qu'elle ne cesse de faire pour résoudre le problème de l'alimentation des populations peu fortunées par de la viande à bon marché.

Nous trouvons à l'exposition de nombreux spécimens de viandes conservées par de nouveaux procédés. Si l'on n'a pas encore résolu d'une manière pratique le problème de la viande conservée à l'état frais, les essais faits par le procédé de M. Tellier et par celui de M. Carré, permettent d'espérer un résultat absolument satisfaisant.

Quant aux viandes cuites, conservées en boîtes par le procédé Appert (modifié), l'exposition présente des spécimens qui ne laissent rien à désirer. L'important établissement de MM. Lucas Herrera y Obco fournit des quantités considérables de viandes conservées pour l'armée et la marine de France. Les produits si variées que cette estancia tire par des procédés industriels de l'abattage du bétail, figurent à l'exposition de la Trinidad.

Les cuirs, cornes, suifs, huiles de pieds de bœuf, savons, os, cendres, colles, albumine; l'animal est bien complètement mis à profit.

Nous avons vu des viandes fraîches en bocaux ayant le plus bel aspect. Nous ne saurions passer sous silence la société Liebig, qui expose son *extractum carnis*, qui pour ce produit, a mérité une médaille d'or en 1867, qui a rendu et rend encore de signalés services, et offre ce précieux avantage de présenter une substance très-chargée de principes nutritifs sous un petit volume. Les autres produits de l'établissement de Gray Bentos n'ont qu'une importance secondaire, comparativement à *l'extractum carnis*.

Mines. La république de l'Uruguay a été largement dotée par la nature de richesses minéralogiques.

On y trouve en abondance des mines de plomb argentifère, de cuivre, d'antimoine, d'argent et d'or; ces dernières se présentent surtout dans les départements limitrophes du Brésil; on y rencontre des

quartz aurifères qui donnent des pépites d'un volume remarquable. Les cours d'eau qui descendent de la Cuchilla grande charrient tous de l'or en poudre, et donnent lieu à des lavages très-rémunérateurs. Jusqu'ici le manque de bras et les avantages offerts par l'élève du bétail, à cornes ou à laine, ont fait négliger l'exploitation des mines qui constituent la richesse de l'avenir. Le pays offre de puissantes couches de calcaire à divers états de combinaison, (sulfates et carbonates) Parmi ces derniers il existe une grande variété de très-beaux marbres, tels que le marbre blanc statuaire et les marbres de couleurs, entre autres le jaune antique, qui commence à devenir rare en Europe. Les agates sont très-belles et très-abondantes; on en exporte des quantités considérables.

Voici comment s'exprime, à ce sujet, le docteur Martin de Moussy dans son ouvrage sur la confédération Argentine :

Cette région de l'Uruguay offre, au point de vue minéralogique, un phénomène singulier, c'est l'abondance des quartz cristallisés qui présentent de si beaux cristaux d'améthystes, des agates, des cornalines, des calcedoines de si brillant aspect. Ces magnifiques cristallisations se trouvent ordinairement au milieu des terrains détritiques qui composent les berges de quelques ruisseaux et ravins; on les extrait en creusant un peu le sol. D'autres cristallisations, en boules d'aspect noirâtre offrent, lorsqu'on les brise de superbes géodes disposées en couches concentriques.

C'est aussi dans ces mêmes endroits que se trouvent des troncs d'arbres complétement silicifiés, bien qu'ils conservent un aspect complétement naturel. Quant au lit de l'Uruguay, il renferme peu de sable dans cette partie mais des cailloux roulés très-petits et qui se composent principalement de formations quartzeuses cristallines très abondantes : cristal de roche usé et arrondi sur ses bords, mais transparent ; cornalines d'un rouge éclatant, agates irrisées, etc. On peut faire dans ces galets des collections très remarquables aux points de vue de la couleur et du brillant.

A ces richesses minéralogiques, dont fait mention le docteur Martin de Moussy, il faut joindre les découvertes faites ultérieurement de mines de fer, de plomb, de cuivre, d'antimoine, de manganèse, d'argent, de quartz aurifère du département de Tacuarembo, enfin de gisement de charbon de terre dans les départements limitrophes du Brésil, sans compter les calcaires de toute nature que contient le sol privilégié de la République, qui offre à l'émigration, à la spéculation, à l'emploi fructueux des capitaux, une perspective des plus favorables, et une incontestable réussite. Pour faire connaître et permettre d'apprécier ces ressources exceptionnelles, la République de l'Uruguay a exposé de magnifiques collections géologiques et minéralogiques qui présentent un grand intérêt non-seulement pour la science, mais encore au point de vue commercial et spéculatif.

L'attention est particulièrement attirée par une ex-

position de marbres qui n'ont pas de similaires en Europe et qui sont d'un grand effet. Messieurs Volny Labaure, qui possèdent à 30 lieues de Montevideo et à 5 lieues d'un port sur le Rio de la Plata, des carrières qui ont une superficie de 600 hectares, ont envoyé deux colonnes, une colonette, une plaque et une collection d'échantillons divers qui nous semblent remarquablement beaux. La colonne est surmontée d'un buste qui représente le Président de la République, le colonel Latorre. Le buste sculpté par un artiste du pays nous a paru très-réussi, et le marbre d'un beau grain

Outre des marbres très variés en nuances, M. Volny Labaure et Cie ont rencontré dans leurs carrières un calcaire d'une composition spéciale qui, selon l'analyse faite à l'école des mines de Paris, pourrait produire, par simple calcination, de la chaux hydraulique, de qualité égale aux meilleures compositions dites ciment romain.

Si de nouvelles expériences venaient confirmer les essais déjà faits, la République se trouverait dotée d'une industrie nouvelle d'un grand intérêt, la consommation du ciment romain, dans La Plata et au Brésil représentant environ 10 millions de kilog. par an.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les articles divers que nous trouvons exposés. Produits d'une industrie naissante, ils révèlent non-seulement la voie nouvelle dans laquelle on entre, mais encore la remarquable aptitude de la nation orientale à s'assi-

miler les progrès faits en Europe et en Amérique. Par les spécimens qu'elle nous offré, la République de l'Uruguay est assurée de voir la prospérité augmenter à mesure que ses ressources naturelles étant mieux connues, l'émigration ira chercher et trouver chez elle le bien-être et exploitera avec succès des richesses qui, aujourd'hui, faute de bras, ne profitent guère à personne.

Disons un mot des ouvrages de M. Fidel-Vicente Lopez, ancien recteur de l'université de Montevideo.

Quelque différentes que puissent être ses vues et ses théories scientifiques des théories généralement reçues, il n'est plus douteux aujourd'hui que l'auteur « des races aryennes au Pérou » est un érudit de première force, un logicien remarquable et un écrivain plein de verve.

Il y a dans son œuvre, en dehors d'une multitude de renseignements des plus curieux, plusieurs pages vraiment admirables. Cet homme a eu des idées de génie, de ces idées qui indiquent le véritable historien, l'archéologue d'intuition, l'ethnographe de vocation. Il va, selon nous, peut-être trop loin dans ses déductions, mais n'a-t il pas cela de commun avec tous ceux qui émettent une idée première originale et qui se trouvent ainsi conduits sur un terrain inconnu sur lequel ils ont à marcher sans trouver de jalons sur leur route ?

La République de l'Uruguay figure dans 8 groupes et 32 classes à savoir :

1er Groupe. — Classe 1, Tableau ; 2 Calligraphie ; 3 Sculpture ; 5 Lithographie.

2e groupe. — Classe 7, Livres imprimés ; 12 Photographies ; 14 Instruments ; 16 Cartes géographiques.

3e groupe. – Classe 18, Bois sculptés ; 19 Cristallerie ; 20 Céramique ; 24 Orfèvrerie.

4e groupe. — Classe 33, Chapellerie ; 34 Soie ; 37 Vêtements ; 38 Chaussures ; 40 Armes ; 41 Objets en bois du pays.

5e groupe. — Classe 43, Minéralogie-Géologie, Objets divers ; 45 Crins, Plumes d'Autruche, Pelleterie ; 46 Tabac et Cigares, Laines, Substances tinctoriales et Médicinales, Olégianeuses, Fourrages secs, Cire, 47 Bougies stéarines, Colle forte, Savon, Allumettes chimiques ; 49 Cuirs et Peaux.

6e groupe. — Classe 51, Machines agricoles, Semoir à maïs ; 52 Engrais ; 63 Harnachements

7e groupe — Classe 69, Céréales diverses, Farines, Pâtes alimentaires ; 70 Biscuits, Fromages, Huiles, Graisses et suifs, Olives ; 72 Viandes conservées, Poissons conservés ; 73 Légumes secs, Fruits verts ; 74 Fruits à l'eau-de-vie.

8e Groupe. — Classe 74, Vinaigre de miel ; 75 Alcool de Vin-grain, Prunes-Poires, Liqueurs, Vins, Bière.

9e groupe. — Classe 86, collection de Fougères arborescentes.

En terminant, rendons grâce au bienveillant concours que M. Ackermann a bien voulu nous prêter dans notre tâche ardue.

Mieux que personne il pouvait le faire, car mieux que personne il connaît ces régions qu'il a habitées pendant près de trente ans ; ami des Humboldt, des Bonplan, des Lopez et des autres Américanistes marquants de notre époque ; ses vues pratiques se trouvent soutenues par une synthèse scientifique qu'il lui a été facile de faire, connaissant de première main les différentes théories des savants les plus sérieux. Aussi avait-il apporté à l'installation de ces collections sa vieille expérience et sa verve juvénile qui lui ont permis de mener à bonne fin ce travail délicat et difficile.

RÉPUBLIQUE D'HAITI

Cette exposition, la plus restreinte de l'Amérique centrale et méridionale présente au visiteur un aspect charmant, grâce à l'arrangement plein de goût que les commissaires ont su lui donner

Le gouvernement, représenté par son consul à Paris, M. C. Noël et par M. H. Laforestrie, commissaire-délégué, est presque le seul exposant ; c'est lui, en effet qui soumet aux connaisseurs les produits bruts et ouvrés de cette République qui figurent dans les groupes III, IV, V, VI, VIII et IX représentés par les classes 20, 41, 43, 44, 46, 47, 49, 63, 69, 71, 73, 74, 75, 84 et 89. Ce rapide aperçu prouvera au lecteur que, dans un espace restreint, ce pays a su réunir une grande variété de ses produits.

Ainsi dans le troisième groupe (classe 20) le gouvernement expose des terres cuites de Mirobalais, de Cayes de l'Anse-à-Veau, du Port-de-Paix, etc., qui, avec un grand cachet d'originalité, sont d'une facture excellente.

Dans le groupe IV (tissus, vêtements et accessoires classe 41) le même exposant nous montre une série d'objets de voyage et de campement, notamment des hamacs de Mirebalais, de Saint-Marc et de diverses provenances. Aujourd'hui où, surtout dans l'Europe méridionale, le hamac est devenu un meuble très-ordinaire, il est intéressant de voir ces superbes spécimens, venant des pays mêmes d'où est venue s'introduire chez nous cette forme spéciale du lit suspendu.

Le groupe V, (industries extractives. — Produits bruts et ouvrés) est représenté par cinq classes.

Une des plus importantes, la classe 43, (produits de l'exploitation des mines et de la métallurgie), nous fait connaître : 1° la Minéralogie et géologie de l'arrondissement de Nippes ; 2° le charbon de terre de l'arrondissement des Cayes ; 3° la collection de roches des Cayes, et une série considérable de bois et de coquillages pétrifiés ; 4° une collection minéralogique des environs du Grand-Goave, de Jacmel, de Dalmarie, de Mirebalais, de Hinche, de Las Cahobas, des environs de Port-au-Prince, du Gros-Morne, de Bombardapolis et de Plaisance ; 5° des minerais de fer, chose assez rare dans l'Amérique latine où l'on se contente généralement de l'exploitation des mines d'or, d'argent et parfois de cuivre.

M. Nau (E.), de Port-au-Prince expose dans cette même classe une fort jolie collection de minéralogie à laquelle nous ferons le reproche de nous montrer des spécimens de toute beauté sans indications suffi-

santes de provenance et sans analyse, même sommaire.

La classe 44, (produits des exploitations et des industries forestières), contient des billes d'acajou provenant des coupes de Tiburon, appartenant à M. Bienaimé Rivière, de Port-au-Prince ; deux billes d'acajou des hauteurs de l'Artibonite; du campêche du Cap Haïtien, de Saint-Marc ou de l'Artibonite et d'Aquin ; des spécimens de différents bois de fer, de gayac, d'ébène, de cèdre, de pin, d'acajou, de manceniller, de latanier, de bois-rouge, de bois *de mulet*, de *fer-blanc*, de *fer de lance*, de *tend à cailloux*, de comma, de brésillet, d'ortie, de goyavier, de bois de *marbre*, de costière, de chêne naturel, de quinquina, de pinée jaune, de chêne à glands et de bois de *dentelle*. Cette simple énumération prouve que Haïti, comme les autres pays de l'Amérique du Sud, est extrêmement riche en ces matières d'exportation si appréciées par les industries européennes.

Dans la classe 46, (produits agricoles non alimentaires), nous voyons des cotons du Cap Haïtien, des Gonaïves, de Saint Marc, du Port au-Prince et du Grand-Goave ; une balle de coton *de Siam* et du coton blanc ; des spécimens de fibres *de Pite*. On a ajouté à cette exposition des graines de coton, ce qui a été omis dans presque toutes les autres exhibitions cotonnières ; de la cire d'abeilles ; du tabac de Las Cahobas et du ceron (tabac à fumer) de fort bonne qualité qui ne

nous permet pas de douter que nous nous trouvons dans le voisinage de la Havane.

La classe 47, (produits chimiques et pharmaceutiques) est richement représentée. Des eaux minérales sulfureuses, du safran, des bougies, de la rhubarbe ; de l'huile de palma christi (éclairage) ; du roucou, du curcuma (teinture), du vetyver ; des gousses de casse médicinale ; du piment *des oiseaux* ou *piment enragé des Antilles* ; des écorces de quinquina, d'oranges, de pin, de gommier blanc et rouge, forment un ensemble important. Tous ces produits pourront devenir des sources de richesse pour des commerçants qui en feront des articles d'exportation en gros.

Dans la classe 49 (cuirs et peaux), nous ne voyons, à côté de quelques peaux de bœuf, que des matières premières, employées dans la préparation des peaux et cuirs : surtout de l'écorce de manglier qui est d'un emploi excellent pour le tannage.

Le groupe VI, (outillage et procédés des industries mécaniques) disparaît presque, car ce n'est que dans la classe 63, (Bourrelerie et sellerie) que nous apercevons quelques bâts, des sangles de Pite et des cordes fabriquées avec le textile spécimens, plutôt curieux au point de vue ethnographique qu'au point de vue industriel ou commercial.

Le groupe VII, produits alimentaires,) est représenté d'une façon bien plus complète. Citons dans la classe 69 (céréales, produits farineux avec leurs dérivés), des produits provenant des propriétés de M. A.

Williams, à Saint Louis du Nord ; l'amidon, l'arrow-root ; le riz d'Haïti ; la farine de manioc, le maïs, les bananes, les patates ; le maïs en épis et en grains, blanc et jaune ; les galettes de manioc et le miel sont de très-bonne qualité.

Parmi les corps gras alimentaires, laitages et œufs (classe 71) on nous montre des graines de Marengo (huile comestible, huile de Hooly) ; plusieurs variétés de sésame, avec leur graine ; parmi les légumes et fruits, (classe 73) des racines de malanga ; des noix de la pomme d'acajou, de la graine de mango (fruit très-répandu et très estimé à Haïti) ; des fruits de l'arbre à pain ; de noix de cocos de diverses espèces, des pistaches (fruit de l'arbre véritable) ; du bois canelle, des calebasses, de la pamplemousse (de la famille des orangers) ; des patates douces, variées, des ignames variés ; des haricots congo, blancs, jaunes et noirs ;

Parmi les condiments et stimulants ; sucre et produits de la confiserie (classe 74), la canne à sucre tient le premier rang. Il se trouve dans cette même classe de la gelée de goyaves ; des confitures du mammès (abricot de Saint-Domingue) ; des confitures d'oranges, d'ananas, de cocos, de tamarin ; des sirops de M Antoni Cherry ; du sucre de la plaine du Port au-Prince, du sucre des Cayes et du gingembre.

L'exposition des cafés est également très-importante : du département de l'Ouest (arrondissement de Port-au-Prince), ce sont Leogane, Jacmel, Mirebalais et Las Cahabas qui fournissent d'excellents grains ; le

département du Sud (arrondissement des Cayes), est représenté par ces spécimens provenant de la Grande-Anse, d'Aquin, de Nippes, de Tiburon ou Jérimie et des coteaux anglais ; le département de l'Artibonite (arrondissement des Gonaïves) par les produits de Saint-Marc et de Dessaline ; le département du Nord (arrondissement du cap Haïtien) par ceux du Trou et de la Grande-Rivière du Nord ; le département du Nord-Ouest (arrondissement du Port de la Paix) nous envoie des produits du môle Saint-Nicolas ; la récolte de M. A. Williams à Saint-Louis du Nord nous montre ses caracolis des hauteurs de Léogane et les caracolis du Grand-Goave, récoltés par M. L. Denis ; les cafés en coque de l'habitation Hubert (Mirebalais) et divers cafés (jaune et vert).

Les Cacaos du cap Haïtien, de Jérémie et de Dalmarie de la récolte de M. A. Williams à Saint Louis du Nord, sont également dignes d'attention.

Parmi les boissons fermentées (classe 75), il n'y a guère de bonnes que les liqueurs de M. A. Cherry, le rhum de MM. A. François et Cie, à Port au-Prince, et le tafia de *l'habitation* Canal frères.

Le groupe VIII (agriculture et pisciculture), se trouve représenté par la classe 84 (poissons, crustacés, mollusques); cette exposition se compose d'une carapace de Caret (écaille très-estimée dans le commerce) ; de coquillages et de différents spécimens des poissons ordinaires des rivières de cette île.

Dans le groupe IX (horticulture), la classe 89 (fleurs

et plants d'essences forestières) seule se trouve bien représentée. La collection de graines exposée est très-intéressante, les graines de flamboyant de la famille du Mimasa (un des plus beaux arbres des tropiques); les graines de morenga (variété d'acacia) ; les graines de mangot ; les pois d'Amérique et des graines diverses de plantes d'ornement ; des graines de palma-christi ; de lataniers variés ; etc. forment un ensemble tout fait pour intéresser les horticulteurs paysagistes qui savent, avec un art si consommé, enrichir nos serres et peu à peu nos jardins des plus beaux spécimens de la flore des régions exotiques.

REPUBLIQUE DE GUATEMALA.

La façade de la salle guatémaltèque est une des plus originales et des plus typiques de cette partie du Champ de Mars. Les lignes de ce palais sont du style espagnol pendant que l'ornementation et la couleur rappellent l'art des autochthones.

M. Vaudoyer, l'architecte de cette section, avec son don prodigieux d'assimilation, toujours guidé par un goût parfait a su, dans cette façade, réunir assez d'éléments originaux et charmants pour attirer la curiosité du passant saus toutefois obtenir ce résultat par des procédés que repousse l'art véritable.

M. Medina, ministre du Guatemala, assisté de M Boucard, a organisé l'exposition des objets envoyés par le gouvernement de cette République, par la société économique, par divers exposants et notamment par M. Boucard même. Nous pourrions citer 87 espèces de bois divers, d'admirables spécimens de caoutchouc et des spécimens de la fibre textile du Maguey (Agave Americana qui sert à la confection de

cordes de hamacs etc. Passons ici la plume pour la description de l'emploi de cette plante comme pour celui des autres fibres textiles, à M. Boucard auteur de la « notice sur le Guatemala à l'exposition de 1878. »

« De cette plante, dit-il, on extrait le pulque, boisson favorite des indigènes, surtout au Mexique.

« Lorsqu'elle est vieille, elle enivre comme le vin; fraîche, cette boisson est sucrée et très-agréable à boire; mais un moment après l'avoir bue, on ressent certains picotements très-désagréables sur les lèvres.

« On la boit généralement après quelques jours de fermentation ; cette boisson est alors blanche, comme du lait; on la dit très-salutaire et dépurative pour le sang ; mais sa saveur est insupportable pour ceux qui n'y sont pas habitués.

« Du jus de maguey, on fait aussi une eau-de-vie qui a la propriété d'activer la digestion.

« Parmi les autres fibres textiles exposées, je puis encore citer celles de l'escobilla, une espèce de mauve qui est très-abondante sur la côte du Pacifique et qui pourrait être employée avantageusement pour la fabrication du papier ; les fibres du junco (*Carludovica palmata)* avec lesquelles on fabrique les chapeaux connus sous le nom de chapeaux de Panama, les fibres du capulin (*Tilia argentea*) et les fibres de la pita (*Fourcroya gigantea)*. Les fibres de cette dernière plante sont longues, soyeuses et d'une grande solidité.

On en fait des cordes fines et des hamacs de luxe d'une grande valeur. Coloriées, ces fibres remplacent le fil et la soie.

Nous voyons là une série très complète de spécimens de ces écorces guatemaltèques si précieuses au point de vue pharmaceutique. Puis des résines, de la gomme, du copal, du caoutchouc. Des spécimens précieux de vanille, des bois de campêche servant à la teinture, ce bois contenant une quantité considérable de matière tinctoriale rouge.

D'autres matières tinctoriales abondent dans ces contrées : c'est la cochenille, l'indigo, le roucan, etc.

La salsepareille, et le jalap d'une application si répandue en Europe sont extrêmement communs sur les versants est de la Cordillère.

Nous trouvons dans une autre vitrine une fort belle exposition de produits agricoles.

Le riz y joue le premier rôle car il vient presque sans culture dans les régions basses de ce pays.

Le blé, l'orge, diverses espèces de haricots, de pois et de café qui se trouvent là, prouvent la prodigieuse variété des produits de ce sol fécond.

Quant à l'excellence de ces matières premières, elle est incontestée.

La commission du Guatemala a installé dans la galerie des produits alimentaires une grande annexe où l'on voit la préparation du café à partir du moment où on le cueille du caféier jusqu'au moment où on le verse dans une tasse pour le faire goûter au public.

Ajoutons aux produits déjà cités des spécimens de cacao, de tabac, de piment, de coton, d'achiote d'anil, plusieurs variétés de maïs, ces dernières accompagnées du *métate* (pierre sur laquelle on broie le maïs).

Les femmes indigènes s'acquittent de cette besogne, dit M. Boucard, après avoir laissé tremper le maïs pendant une nuit dans de l'eau contenant un peu de chaux.

« Elles le font bouillir et ensuite elles en font une pâte en le broyant sur cette pierre avec le pilon.

« De cette pâte, elles font une galette plus ou moins épaisse, en forme de crêpe, et elles la font cuire de chaque côté sur un plat de terre.

« En quelques minutes, elle est à point et bonne à manger.

« On lui donne alors le nom de *tortilla*. Quand on veut la conserver longtemps, on la laisse sur le feu jusqu'à ce qu'elle ait acquis une grande dureté.

« Dans ce cas, elle change de nom. Au lieu de *tortilla*, elle est appelée *totopostl*. Dans cet état, elle se conserve pendant plusieurs mois si on la tient à l'abri de l'humidité.

« Quelquefois, outre le sel, on ajoute au maïs de la noix de palmier, de la pomme de terre, de la banane ou de la yucca. Cette galette, ainsi préparée, possède un goût très agréable.

« Pendant des siècles, riches et pauvres ont vécu de tortillas. Elles tenaient lieu de pain. Depuis quel-

ques années, on fait du pain, et beaucoup de familles aisées ont abandonné l'usage de la tortilla ; mais les indigènes en font toujours leur principale nourriture. »

Le Guatemala expose, parmi les produits de l'industrie agricole des farines de blé, de maïs, de banano — l'amidon de la fameuse racine de l'Amérique Equinoxiale, la yucca, l'amidon de riz et celui de pommes de terre.

Il expose du sucre — l'eau-de-vie de la canne à sucre, soit du rhum.

Nous voyons ensuite des huiles de ricin et celles qu'on extrait des noix de palmiers.

Les produits minéraux sont représentés par une collection de marbres et de pierres diverses employés par les architectes américains ; des minerais de fer, de soufre, de cuivre, de plomb et d'argent, du sable aurifère et de l'or natif provenant des placers de la Libertad non loin de la frontière du Honduras. — Mentionnons, en passant, un certain nombre de fort belles pétrifications trouvées dans les mines de ce pays.

Les manufactures nationales sont représentées par les produits de la chapellerie par des tissus, des hamacs des cigares et des cigarettes et, chose curieuse au point de vue ethnographique, par des costumes complets des indigènes. Citons encore une série de statuettes d'indigènes qui montrent la façon de porter ces vêtements.

Le Guatemala est le seul pays qui ait songé a ex-

poser une collection complète de monnaies depuis l'époque de la conquête jusqu'à nos jours.

M. Boucard expose quelques petits objets en pierre et en terre cuite appartenant au passé de ce pays.

Ces objets ne dénotent pas des dispositions artistiques très-élevées, mais ils sont d'autant plus importants pour la science, que l'Amérique centrale n'est guère connue au point de vue archéologique.

Terminons cette nomenclature en rappelant une belle collection de photographies. Les monuments du Guatemala, les *haciendas* de café et de canne à sucre, les hommes marquants du pays, des types d'indigènes, nous voyons tout reproduit sur d'excellentes planches qui sont un fidèle commentaire de l'état actuel de la civilisation et nous dirions presque du caractère des habitants.

L'activité intellectuelle se manifeste par une série d'ouvrages, une excellente carte du Guatemala et diverses publications musicales Renvoyons le visiteur, pour la collection de M Boucard, naturaliste qui a fait d'importants voyages scientifiques au Guatemala, à son catalogue spécial distribué gratuitement dans cette section.

RÉPUBLIQUE DE SAN SALVADOR.

M. Torres-Caicedo, ministre du Salvador, correspondant de l'Institut de France, etc., etc., commissaire général;

M. Laferrière, commissaire;

M. Ribon, attaché.

Si l'on considère la faible étendue de ce pays, on s'étonnera de la place qu'il occupe à l'exposition au milieu des sections américaines du centre et du sud.

Une salle assez spacieuse lui a été réservée, et elle est occupée par des collections des produits de toutes sortes que l'on rencontre sous le beau ciel du Salvador. Un mot d'abord sur la disposition générale, puis nous arriverons à la méthode et au soin apportés au classement de chaque chose.

Les colones du vieux style des églises espagnoles du XVIe siècle, notamment de celle de Comayagua, de la Merced de Lima, et de los Dolores de Sucre, soutiennent une frise dont les ornements sont les facsimiles d'objets archéologiques de l'art autochthone *Maya*, etc.

La donnée historique de la façade Bolivienne se retrouve dans celle du Salvador : le mélange de l'art espagnol et de l'art indigène.

Cependant M. Wiener a conservé à la façade Bolivienne son aspect baroque et original, pendant que l'organisateur de l'exposition Salvadorienne a su faire rentrer ces éléments archaïques et archéologiques dans un ensemble moderne fort élégant, dû à l'habile architecte de cette section, M. Vaudoyer.

Des tables font le tour de la pièce ; elles sont surmontées à moitié largeur de grandes vitrines où sont conservés les objets les plus délicats. Chaque sorte de produit a été classé par ordre de nature ; toutefois, les collections particulières, dont il y a plusieurs très-importantes dans cette section, forment un tout à part.

Il a fallu toute l'activité intelligente de M. le Commissaire général pour tirer un aussi bon parti des ressources mises à sa disposition

Quelques considérations générales seront utiles au lecteur avant d'entreprendre une visite en détail. Dans l'exposition de San Salvador, sauf les échantillons d'orfévrerie, de poterie, de tissage et de sellerie, il n'y a guère de produits manufacturés, mais en revanche, grande quantité et excellente qualité des produits naturels.

La richesse du sol semble enlever à l'habitant de ce splendide pays l'idée de se créer des ressources par l'industrie. Toutes les plantes qui fournissent à l'Europe un immense contingent de précieuses denrées

alimentaires croissent sans efforts de la part de l'agriculteur, dans cette terre enchantée. On dirait que la seule fatigue qui lui soit imposée, est celle de la récolte, heureuse fatigue du moins. Cependant en toute chose il faut voir l'idée première, et nous ne saurions mieux exposer la façon dont Salvador a compris son rôle qu'en empruntant au catalogue spécial de l'Exposition ces lignes qui s'y rapportent :

« Le Salvador, en acceptant l'honorable invitation du « gouvernement français, n'a eu en vue d'autre objet « que l'idée de faire connaître de plus en plus les « produits naturels, si beaux et si variés de son sol, « afin de consolider son crédit, en montrant à l'Eu- « rope les mines intarissables de sa richesse. Si l'on « a envoyé à Paris quelques spécimens de ses indus- « tries naissantes, c'est parce que celles-ci représentent « au Salvador, et même dans les républiques voisines, « une certaine consommation, et donnent lieu à des « transactions commerciales d'une certaine impor- « tance ; nous devons également avouer qu'il nous « paraît naturel, quelque petits que nous soyons, « d'aspirer au progrès, de repousser la routine de « l'ancien système, et de faire voir aux Européens que « nous avons jeté au loin le carquois, et que nous ne « nous vêtissons plus de plumes.

« Aussi avons-nous compris que l'objet des expo- « sitions, ces grandes luttes du génie humain, qui « consolident la paix, le travail et le progrès indéfini, « n'est pas uniquement d'établir la concurrence, mais

« bien de stimuler les industriels à modifier à per-
« fectionner et à vulgariser les procédés meilleurs ;
« de cette manière, les expositions forment la synthèse
« du progrès humain ; elles sont la vaste collection, le
« livre de l'avenir, ouvert devant les hommes pour
« les rendre plus moraux et plus heureux.

« C'est sous ces impressions que le gouvernement
« du Salvador, présidé aujourd'hui par le docteur don
« Raphael Zaldivar, a concouru à la grande Exposition
« de Paris, non avec l'espérance de triompher dans
« cette glorieuse lutte des peuples civilisés, mais seu-
« lement avec l'idée de faire connaitre d'un côté les
« produits naturels du Salvador et de l'autre les pro-
« fondes sympathies que ce pays ressent pour la
« première nation de la race latine. »

Nous allons passer successivement en revue les principaux produits exposés d'après l'ordre du catalogue de l'exposition.

IIe GROUPE.

Arts libéraux.

Une collection de photographies exposées par MM. Imeri Hermanos, dans laquelle nous signalerons une série qui montrent les progrès de l'art photographique au Salvador. Le soleil et la transparence de l'atmosphère viennent en aide à l'artiste et lui permettent de produire des clichés excellents.

IIᵉ GROUPE.

Exposant : Le gouvernement

Articles d'orfèvrerie en or montés avec de l'écaille, d'un goût original, d'un dessin à la fois bizarre et gracieux. Style moitié *vieil espagnol*, moitié moderne, qui aurait du succès en Europe auprès de ceux qui se font les apôtres des modes du lendemain.

IVᵉ GROUPE.

Exposant : Le gouvernement.

Tissus soie et coton. Echarpes et rebozos admirables, très-bien tissés, aux couleurs éclatantes Châles de toutes nuances, de teinture du pays. Ces produits s'exportent dans toutes les républiques de l'Amérique centrale.

Il y a des dentelles très-fines, aux dessins gracieux; d'autres d'une grande solidité (se rapprochant des travaux de guipure) qui dénotent beaucoup de goût et une certaine fécondité d'imagination.

Les Salvadoriens excellent dans les ouvrages en coquillages : ils font des broches, des boucles d'oreilles, des colliers, etc., et exposent de fort jolis spécimens de ces travaux.

Nous remarquons, entre autres, un chapeau (façon Panama), tressé de paille d'une blancheur et d'une finesse extraordinaires, auquel on ne peut faire qu'un seul reproche, celui de son prix élevé. Mais faut-il

compter avec un objet fabriqué dans une matière première aussi rare et d'une qualité si supérieure?

Ve GROUPE.

1° *Minerais.* (1).

C'est dans cette classe que nous rencontrons les produits les plus précieux.

Sur les tables sont placés une grande quantité de minerais très-riches, où dominent les minerais d'argent à l'état de sulfure. Des sociétés françaises se sont établies au Salvador pour l'exploitation de ses trésors. Nous signalerons surtout les sulfures d'argent de la « Société française de Tabanco » et les nombreux échantillons de la « Compagnie Française » où l'on remarque, outre des sulfures, de l'argent natif de Guaspinol, des amalgames de mercure et d'argent de l'argent brut produit de l'amalgame distillé et des lingots de plusieurs kilogrammes. La Cie Française accompagne son exposition de photographies représentant ses établissements industriels et ses mines en exploitation ; elle soumet également au visiteur des volumes renfermant les statuts de la Société, ainsi que des rapports des opérations des années dernières.

De riches industriels ont exposé aussi des minerais provenant de leurs propriétés : MM. Miguel Macay (sulfure d'argent), Silvano Muller (sulfure d'argent et

(1) Voir le supplément du Catalogue, p. 25 et suiv.

d'or, de San-Francisco), le général J. M. Aguado (id.), Pédro-Luna y Valle (plombs argentifères), Avila y Lozano (minerais d'or et d'argent), Joaquin Guzman y Avila (minerais d'argent, *de platine* et de *fer hématite*, cuivre argentifère), etc., etc.

2° *Bois.*

Le gouvernement de ce pays expose les nombreux spécimens de bois que nous rencontrons ici. Dans nulle autre exposition nous n'en avons vu une collection aussi bien disposée, aussi complète et aussi riche en espèces précieuses et magnifiques.

Les bois sont représentés par des sections de tronc perpendiculaires à l'axe d'une hauteur moyenne de 0 m. 20. On a enlevé à chaque pièce un secteur d'environ égal au quart de la masse, afin que le visiteur puisse voir ce que fournit le bois lorsqu'il est coupé dans le sens des fibres. Tous les échantillons sont rabotés, lissés et vernis.

Il serait trop long d'énumérer seulement les espèces de bois exposées ; il y en a plus d'une centaine. La plupart de ces bois, soit par la beauté et la variété de leurs couleurs, soit par leur grande solidité sont les matériaux précieux pour l'industrie, principalement pour l'ébénisterie et les constructions. Nous admirons surtout le Copinol (Hymœnea Courbaril), dont M. le gouverneur, H. Belloso, a envoyé ici un spécimen ; c'est un bois très dur, très-dense et aux belles cou-

leurs rougeâtres; le grenadier des côtes; l'Acajou; le cèdre qui répand une odeur délicieuse; le Quebracho; le Palo de Rosa, le Palo Santo, qui croît dans l'Amérique du Sud jusqu'aux régions centrales de la République Argentine; le Salamo propre aux constructions navales; le Casba et le Campêche aux couleurs rouge et brune. L'usage du Campêche est trop connu pour que nous croyons devoir insister sur l'importance de ce produit.

Mentionnons ici, comme produit végétal, le Balsamo Negro provenant d'un arbre qui croît en abondance au Salvador. C'est suivant les uns, le Myrospermum o sonsonate, et suivant d'autres le Myroxylon Peireirac Cette substance tend à devenir une source de richesse pour le pays: on en exporte déjà dans le monde entier, où il est avantageusement connu par ses précieuses qualités et son importance dans les laboratoires de chimie industrielle. —Nous renvoyons pour les détails de fabrication et les applications du Balsamo Negro à la savante notice qui se trouve à la page 33 du catalogue de l'Exposition salvadorienne.

M. le Docteur Guzman a exposé pour son propre compte une belle collection de matières textiles et tinctoriales de l'indigo de différentes sortes, du campêche, de la cochenille, du coton tissé, de la soie obtenue dans le pays en 1863, de la laine végétale, qui nous paraît à tous points de vue très-supérieure.

L'Indigo (Indigofera tinctoria) est cultivé avec succès dans cette région. C'est sans contredit le produit

agricole le plus important d'exportation du Salvador. Il croît dans tout le pays, mais le rendement et la qualité diffèrent suivant la nature des terrains. (Voir pour les détails sur la préparation, la production, l'exploitation et les prix, la notice publiée comme supplément au catalogue de l'Exposition du Salvador, pp. 23 et 39).

Nous avons dit plus haut que d'après son arrangement spécial, cette salle se divise en une série d'expositions particulières se reliant et se complétant entre elles tout en formant chacune un ensemble.

Ainsi, la collection de M. Torres Caïcedo comprend dans la classe 8 (Education et enseignement) : une collection de divers ouvrages sur l'Amérique latine, collection d'autant plus intéressante, que ce sont des spécimens d'une des bibliothèques sud-américaines les plus importantes qui existent à Paris. Elle a été formée pendant plus de vingt ans par M. Torrès Caïcedo.

Mais ce qui est bien plus important encore que ces spécimens de bibliographie, que cette exposition rétrospective, c'est l'œuvre même de ce diplomate, œuvre qui depuis longtemps déjà a valu à leur auteur la dignité de correspondant de l'Institut de France.

M. Torrès-Caïcedo a débuté, comme la plupart des hommes à imagination vive et jeune, par un volume de vers. Le titre de cet ouvrage : « Religion, Patrie, Amour, » indique cependant tout d'abord que le lyrisme

ne vient chez lui qu'en troisième ligne. — Il est philosophe en premier lieu, puis il est patriote, c'est à-dire, homme politique, diplomate et économiste.

Voilà ce que nous dit le titre de cette première publication, et la vie entière de son auteur n'est que le développement de cette donnée fondamentale.

« Les principes de 1789 en Amérique, » « Les études sur le Gouvernement anglais », ses « Essais biographiques, » le nombre énorme d'articles sur les questions du jour et enfin son œuvre capitale : « Mes Idées et mes Principes » forment un ensemble complet ; c'est le journal d'un homme d'Etat qui, pendant vingt ans, a dit sa façon de penser sur tous les évènements importants.

Le nombre d'idées remuées par cette intelligence pénétrante est vraiment extraordinaire.

Ainsi ses études sur le gouvernement anglais sont l'histoire des évolutions intellectuelles, morales, religieuses, politiques, sociales et économiques d'une grande nation.

Dans son introduction, il développe deux idées : le Christianisme, cause de l'unité religieuse ; l'opinion publique, condition de ce qu'il appelle l'unité intellectuelle.

Aucune manifestation de la pensée ou de l'imagination ne lui paraît étrangère au développement de la civilisation ; pour lui, tout se tient, tout se commande. Voilà pourquoi nous trouverons dans cet ouvrage une histoire littéraire de l'Angleterre depuis

Ben Johnson jusqu'à Thakeray et Bulver-Litton, et une étude des Beaux-Arts jusqu'à Reynolds.

Il trouve dans la pensée du poète, dans la toile du peintre, le commentaire d'un état social, ou un conseil, un mot d'ordre, peut-être le germe d'un état de choses nouveau.

L'auteur traite avec une égale compétence les questions les plus dissemblables : le paupérisme, les questions financières, l'organisation des banques, la liberté de la presse, l'autonomie de pays annexés, etc.

Cette supériorité, ce vaste horizon, ces connaissances minutieuses dans les matières les plus diverses; cette facilité de comprendre et ce don de clareté convaincante se manifeste dans l'ouvrage cité plus haut « Mes Idées et mes Principes. »

M. Torrès-Caïcedo y débute par une discussion sur l'autorité et la liberté. Il développe, devant ses compatriotes, tellement avides de liberté, que souvent ils sont portés à méconnaître l'autorité, les moyens d'action qui permettent la conciliation de ces principes et il prouve que, par cette conciliation seule, l'une et l'autre deviennent fécondes.

Il discute ensuite la liberté de la presse et la licence de la presse, et fait aussitôt comprendre l'application pratique des développements théoriques sur les droits individuels et les droits collectifs.

Puis il examine, toujours à ce même point de vue de l'homme d'Etat libéral, les droits de pétition, de réunion et d'association.

Il passe ensuite à la question de la liberté individuelle et du droit de résistance, étude d'autant plus curieuse qu'elle est traitée par un sud-américain, soit par un homme dont les compatriotes ont un peu conservé les mœurs du moyen-âge et prennent aussi facilement l'arquebuse que la plume ou la parole.

La fraternité et l'égalité viennent ensuite comme un véritable hymne républicain terminer l'étude si grave du chapitre précédent : mais aussitôt un admirable article sur l'instruction primaire obligatoire, l'instruction supérieure, prouve que M. Torrès-Caïcedo ne veut pas se payer de paroles, et que tout principe gouvernemental doit être accompagné des meilleurs moyens d'exécution pratique.

La propriété littéraire, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le droit maritime et ses progrès commencent une série de travaux qui traitent les questions qui, depuis un siècle, agitent la société.

Citons parmi ces études quelques belles pages sur les « Caractères des races prépondérantes » et sur « les nationalités » ; — un développement curieux des principes d'une grande personnalité de l'Amérique du Sud, le colombien Don Florentino Gonzales, oligarche après avoir été très démocrate ;

Puis, trois pamphlets des plus remarquables sur « l'origine et les progrès du droit des gens, » sur « le droit romain en Orient et en Occident depuis Justinien jusqu'à nos jours, » sur « la diffamation des morts »

Là, M. Torrès Caïcedo quitte le terrain politique à proprement parler et s'engage dans des questions économiques et financières.

Il traite de l'impôt d'abord et passe en revue les principales formes sous lesquelles l'impôt a été perçu. Il examine la justice des procédés et des principes, et en fait comme toujours une application théorique à son pays. — Il discute ensuite la « liberté dans la fixation des intérêts légaux du capital prêté », question bien grave dans l'Amérique du Sud, où d'un côté le capital mobilier est rare, où d'un autre la liberté absolue dans la fixation des intérêts entraîne les plus graves abus.

Ici, l'auteur quitte le terrain financier et s'engage dans des problèmes historiques sur l'Amérique latine : Il traite successivement les questions les plus brûlantes : l'Espagne et ses anciennes colonies, (Cuba) ; « des principes de confédération et de fédération » ; « la fédération dans l'Amérique anglo-saxonne et dans l'Amérique latine » ; puis une plaidoirie admirable en faveur de sa patrie, si souvent accusée du manque de stabilité dans le gouvernement, sous le titre, « Convulsions de l'Amérique latine, naturelles dans l'enfance des peuples ».

Citons rapidement une série de chapitres historiques très-interessants sur « la ligue latino - américaine pendant la guerre de l'Indépendance ; » et sur la possibilité de revenir aujourd'hui à ces projets d'union. En véritable connaisseur des hommes, il se place sur le terrain de l'intérêt commun en prouvant que l'unité

commerciale, douanière, monétaire, etc. donnerait à l'Amérique latine l'unité et la force sans attaquer en rien l'autonomie des gouvernements.

Il reprend ensuite le projet de Burke, l'idée Bolivienne sur l'union de l'Amérique du Sud et du Nord, et en montre les impossibilités pratiques ; puis il discute la réunion du Congrès de Panama en 1826 ; les tentatives de 1831 et 1840 pour réunir un congrès américain ; le nouveau congrès américain de Lima en décembre 1847 ; les tentatives faites en 1857 pour la formation d'une ligue latino-américaine et le traité continental entre le Chili, le Pérou et l'Equateur ; les projets de fusion des cinq Républiques de l'Amérique du Centre en un seul Etat.

Là, se place un chapitre d'une grande importance sur un homme dont le nom est plus connu que ne le sont ses idées. Ce chapitre est intitulé : « sur la doctrine véritable de Monroë. » Il s'agit de la non-intervention de l'Europe en Amérique. L'auteur remonte dans l'histoire et prouve que c'est Canning qui, le premier, a mis en avant cette idée.

A cette étude se rattache le traité Clayton-Bulver, empêchant la colonisation de l'Amérique latine par l'Angleterre et l'Amérique du Nord.

Dans le chapitre suivant, l'auteur ne nous apparaît plus seulement comme pamphlétaire, philosophe, mais comme homme d'Etat : « le congrès de 1864 et les bases d'une ligue latino-américaine proposées par Torrès-Caïcedo », forment un compte rendu

plein de renseignements curieux et de développements convaincants.

Notons que dans tous les travaux que nous venons d'examiner, l'auteur renvoie son lecteur à la France, dont il est le plus ardent admirateur. N'est-il pas curieux de voir ce même homme écrire des « considérations sur *l'injustifiable* intervention française au Mexique » ? N'est-ce pas là une preuve d'impartialité, de courage et de prévoyance remarquable, lorsqu'en 1862 M. Torrès écrit : *la guerre contre le Mexique n'est ni juste ni utile, elle sera ruineuse à tous points de vue pour la France*?

L'auteur a eu une véritable inspiration en développant avec une logique serrée sa théorie sur « la légalité et la légitimité, » en prouvant que la légitimité est dans la légalité et que, par conséquent, quels que soient les antécédents historiques d'un pays, son maître légitime est celui qui le dirige en vertu de sa constitution. Il place ainsi les présidents de la République du Mexique en face des « projets monarchiques » auxquels il consacre quelques pages éloquentes, en terminant ce beau travail par un aperçu sur « les progrès du Mexique malgré les guerres civiles ».

Les études précédentes forment deux volumes : le troisième contient : « la question du droit d'asile ; « la force et le droit », sorte de préface à une étude remarquable sur Cavour comparé au prince de Bismark, dont la publication a été retardée jusqu'à ce jour ;

des études d'histoire contemporaine telles que « le conflit anglo brésilien » ; « la question hispano-péruvienne » ; « les Républiques latino américaines en présence de la question hispano péruvienne » ; « le conflit hispano-Chilien » ; « la grande question de l'Amérique anglo-saxonne », étude historique sur l'origine et le développement des Etats du Nord et du Sud.

Puis une série de questions se rattachant au grand fait historique qui s'accomplissait dans le nord : « l'Angleterre, les Etats Unis et le nouveau droit maritime » ; « la question des Corsaires » et la question de l'Alabama ; « le gouvernement de Washington et les gouvernements *de facto* ».

Peut-on et doit-on, se demande l'auteur, traiter avec un gouvernement de facto qui soutient une guerre, au moyen d'armées régulières. « El *Trent* y et San *Jacinto* » ; sont encore un sujet bien curieux et bien intéressant. Il s'agit du droit reconnu d'intercepter, en cas de guerre, une dépêche et du droit contesté d'emprisonner un homme lorsqu'il n'est porteur d'aucune dépêche.

L'auteur examine avec beaucoup d'autorité les précédents diplomatiques et nous montre que sur le domaine de l'histoire diplomatique il est chez lui.

L'affaire bizarre du « Nicaragua et les flibustiers officiels et extra-officiels », cette invasion à main armée du Yankee Walcker, sa guerre et sa défaite terminent les études sud-américaines

Suivent quelques études sur des questions Européennes « la Savoie et Nice » l'auteur prouve que ces provinces doivent logiquement, au point de vue de l'histoire et de par la loi internationale moderne appartenir à la France.

Ensuite il fait aux Allemands, vivant au Vénézuela, une leçon d'histoire dans son écrit : « le Danemarck et les Allemands à Caracas ». Il prouve que le duché ayant été vendu il est la propriété indiscutable du Danemarck.

Dans la question du grand duché du Luxembourg, il invoque également le principe moderne des volontés populaires nettement exprimées et part de ce point de vue pour prouver que la cessation de cette région à la France est absolument justifiée.

Le même volume contient une série d'articles charmants : « les bagatelles littéraires ».

Depuis « le Cours familier de littérature de Lamartine » jusqu'à « la Commune de Paris », les sujets les plus divers y sont traités avec une légèreté de style toute française, une légèreté de style qui voile à peine la vigueur de la pensée et la verve incisive du *mot* qui apparaît de temps en temps.

Les Essais biographiques ont une valeur d'autant plus grande qu'en Europe on connaît à peine les hommes marquants de l'autre hémisphère.

En dehors de géants comme Washington, Bolivar, Grant, San Martin, Garcilaso et Prescott on ne se doute

guère du nombre et de la valeur des hommes du nouveau monde.

Les deux volumes, contenant une quarantaine de biographies, sont donc l'honneur de la section de l'Amérique latine, elles sont le Panthéon des gloires nationales et nous croyons devoir, après l'énumération des richesses naturelles du sol, après la statistique commerciale et sociale, élever ces états à leur véritable hauteur en faisant connaître les esprits distingués, les hommes d'Etats, les économistes, en un mot les grandes personnalités contemporaines qu'elles possèdent.

Voici les noms de ces hommes :

Salvador Sanfuentes, Chilien, poète et traducteur de *Britannicus*, s'est occupé de questions touchant l'instruction et est devenu Ministre dans sa patrie.

Jose Maria Hérédia, poète de la Havane, auteur d'une pièce de vers très-populaire dans toute l'Amérique, sur le Niagara.

Andrès Bello une des intelligences les plus vastes et des plus heureusement douées, né au Vénézuela, appelé au Chili, jouissant jeune encore d'une grande célébrité, auteur d'une *Grammaire espagnole*, d'un *Traité du droit des gens*, d'une traduction de l'*Arioste* ; homme d'état, économiste des plus marquants et des plus écoutés ; a travaillé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

José Joaquin de Almedo, ami de Bolivar auteur du

fameux *Canto de Junin*, est le Rouget-de-l'Isle de l'Amérique.

S^{ra} D^{a} Silveria Espinosa de Rendon, poète de la Colombie.

José Eusebio Caro, Colombien, dans sa jeunesse poète nerveux; plus tard, économiste, philosophe, combattant le système utilitariste.

Antonio José de Iricari, de l'Amérique centrale, polémiste qui a rédigé plus de 40 journaux, auteur de nombreux travaux de philologie.

Abigail Lozano, poète lyrique du Vénézuela.

Bartolomé Mitre, né dans la république Argentine, dont il était tout d'abord le poète et l'historien et dont il a fini par être le Président.

R. P. Fr. Manuel de Navarreto, poète du Mexique pendant l'époque de la colonisation Espagnole.

José Fernandez Madrid, Colombien, Président de Cundinamarca, poète et père du grand publiciste du même nom.

Rafaël Maria Baralt, Vénézuelien s'est rendu dans sa jeunesse en Espagne, où il a obtenu le grand prix dans un concours ayant pour objet une ode à Colomb. Il est auteur d'un curieux *Dictionnaire* des Gallicismes et des italianismes dans la langue Espagnole.

J. V. Lastarria, publiciste du Chili, défenseur des principes libéraux, devenu député et, dans la suite, Ministre.

José Antonio Calcano, Vénézuelien, très-bon poète lyrique.

Estéban Echeverria, Argentin. poète, auteur des *Confessions du siècle*.

José Heriberto Garcia de Quevedo, Vénézuelien, Ministre d'Espagne au Japon, frappé mortellement d'une balle égarée, à Paris pendant la Commune.

Guillermo Prieto, Mexicain, poète.

Florencio Balcarce, poète argentin.

Claudio Mamerto Cuenco, poète argentin.

Julio Arboleda, Colombien, une des intelligences les plus vives, des volontés les plus énergiques des activités les plus infatigables qui aient jamais été incarnées dans un homme. a publié des écrits en français, en espagnol, en italien, en anglais; poète et orateur, économiste, mathématicien, diplomate, guerrier à ses heures, Arboleda attaque Garcia Moreno, le dictateur redouté de la République de l'Equateur. et le fait prisonnier, lui et son armée; lui pardonne lui rend la liberté et le pouvoir, et tombe victime d'un vulgaire assassin, avant d'avoir atteint sa quarante-deuxième année. C'était, de son temps, l'homme à la fois le plus admiré et le plus détesté de l'Amérique.

José Marmol, argentin, a passé une partie de sa vie au Brésil, — poète distingué. La dictature de Rosas à Buenos-Ayres lui a fourni l'idée première d'un excellent roman, *Amalia*, qui, dans toute l'Amérique, a eu un succès extraordinaire.

José Antonio Maitin, Vénézuelien, poète sentimental.

Francisco Manuel Sanchez de Tagle, poète Mexicain.

Guillermo Matta, Chilien, poète et homme d'Etat.

José Maria Esteves (Mexique), poète et homme d'Etat, Ministre de l'Empereur Maximilien.

Juan Carlos Gomez (Uruguay), publiciste, député et poète.

Gabriel de la Concepcion Valdez, nègre de la Havane, connu sous le nom de *Placido*; sa poésie de *la prière à Dieu et à sa mère*, faite dans le cachot, après sa condamnation à mort à la suite d'une révolution, est un chef-d'œuvre.

J. Rodriguez Galvan, Mexicain poète et romancier

Guillermo Blest Gana, Chilien, homme d'Etat.

Eusebio Lillo, Chilien, poète.

Hilario Ascasubi argentin, poète très-original qui a laissé des poésies en style *gaucho* absolument uniques et très remarquables en leur genre.

Miguel Luis Amunategui, (Chilien), Ministre de l'instruction publique, a eu pour collaborateur dévoué, pendant toute sa vie, son frère âgé de quelques années de moins que lui.

Joaquin Vallejos, Chilien, auteur de mœurs, connu sous le pseudonyme Jotaveche, un petit La Bruyère dont les portraits sont populaires dans la société hispano-américaine.

Hermogenes Irisarri, né au Chili, poète, fils de l'homme remarquable que nous avons cité plus haut.

Manuel Nicolas Corpancho, Péruvien, poète.

Joaquin Pesado, poète Mexicain.

Manuel Maria Madiedo, né en Colombie, poète, philosophe et polémiste.

En feuilletant les œuvres de M. Torrès-Caïcedo, on y verra des préfaces, des lettres et des appréciations générales sur notre auteur par Cantu, Lamartine, Bouchery, Jules Janin, Villemain, Méry, Victor Hugo, Emilio Castelar et vingt autres.

Après le jugement de ces hommes et l'arrêt de l'Institut, nous n'avons guère à insister sur ses titres comme homme politique, comme libéral modéré, comme progressiste convaincu, comme diplomate consommé.

Si nous nous sommes arrêté à ses œuvres, c'est que, à elles seules, elles forment une exposition glorieuse pour l'Amérique.

La personnalité complexe de leur auteur, dans sa qualité de philosophe, fait connaître l'Europe en Amérique, l'Europe considérée comme présentant des modèles de codes politiques et sociaux ; dans sa qualité d'historien et de littérateur, il nous fait connaître le passé de son pays et ses forces vives ; dans sa qualité de diplomate, il nous fait connaître et apprécier la situation présente de ces régions, et, comme homme d'Etat, il s'efforce de conduire ces jeunes Etats vers un avenir assuré.

M. Torres nous montre, dans son exposition, une collection archéologique d'autant plus importante que le passé de ces régions n'a guère été étudié. Ce sont

des morceaux d'idoles, une idole complète de Murisca, une collection de vases divers, de vases peints d'une forme cylindrique, de vases élevés sur 4 pieds, d'autres vases ronds à anses représentant une tête de sanglier, d'autres représentant une tête de grenouille, une pierre à broyer le riz et une lampe ancienne.

Dans le 3e groupe, mobilier et accessoires classe 24, nous voyons des *Petates* de Nuanizalco ; dans la classe 25 des chapelets indiens et une fort belle série de colliers ; dans la classe 29, des guacales ou calebasses unies, sculptées ou gravées; ces travaux, qui se font dans toute l'Amérique méridionale, ne s'exécutennt nulle part mieux qu'au Salvador.

Le 4e groupe, tissus, vêtements (classe 30), est représenté par des châles de soie aux couleurs nationales, des essuie-mains en coton avec bordure en dentelles de coton, et de fort beaux chapeaux de paille.

Dans la classe 42, M Torres Caïcedo nous montre des figurines en storax fort importantes pour l'ethnographie américaine.

Rien de plus naïf et, partant, de plus vrai que les types, le teint, les vêtements et la figuration des travaux des Indiens. Chacun de ces objets est un document important et, comme ensemble, ils constituent une sorte de synthèse des us et coutumes de toute cette région.

Des flacons contenant des échantillons de cochenille, de laine végétale, de minerais d'argent, de baume, de cacoa de la côte, etc.

Citons en dernier lieu une admirable collection de papillons.

Passons rapidement sur les expositions peu importantes de MM. Osa, Carillo et Navas, Merino et du docteur Angalo.

Citons avec mention spéciale la vitrine où MM. Pector et Ducaut ont exposé environ 500 flacons d'indigo de San-Miguel, Sans Vicente, San Chalatenango et Suchitato, et les spécimens de leurs récoltes de café.

Les figurines en cire exposées par M. Montanari sont admirablement jolies et ont un grand intérêt pour l'étude des us et coutumes de ces pays. M. Villacorta expose un bon portrait, peinture à l'huile.

M. Laferrière met sous nos yeux un ensemble complexe qui, à lui seul, forme une exposition assez complète dans la salle du Salvador.

Dans le 1er groupe (éducation et enseignement, classe 8), on nous met sous les yeux une série d'ouvrages qui font connaître ces régions. Citons :

De Paris à Guatémala, notes de voyage au Centre-Amérique, par J. Laferrière ;

Études sur l'indigo, par le docteur Platt.

Études diverses sur le Centre-Amérique.

Puis une vue orographique de la chaîne du volcan du Salvador de l'*Union* (Baie de Fonseca) à San-Salvador (Lithographie), et des vues à vol d'oiseau de San Salvador et de ses environs; des vues de Monte-Christo, des palais de San Salvador, des Mines de Corrozal et un portrait de M. le docteur D. Ra-

phaël Zaldivar, Président de la République du Salvador.

Dans la classe 1?, l'exposant nous montre une série de monnaies ayant cours dans ce pays

Dans le 3e groupe (mobilier et accessoires, classe 9). M. Laferrière expose des terres cuites (*Cantaros*) ou Vases servant à rafraîchir l'eau et les boissons.

Dans la classe 21, divers petates ou Nattes de salons et de lits fabriqués dans le village de San-Juan Nuanizalco ; un grand hamac et un plumeau fait de plumes de *coqs de combat*.

La classe 25, contient sept briquets (Esclabones, des mecheros en argent, un briquet fort beau en acier gravé, deux bagues en bois de Coyol, trois chapelets indiens, diverses opales travaillées, une opale brute, un collier indien (ancien) en perles taillées à facettes, deux *ex-voto* d'Esquipulas (en argent.

Dans la classe 29, nous voyons des Guacales ou Calebasses travaillées, puis plusieurs jolis modèles, au 10e, de corbeilles et de paniers fantaisie, enfin six chapeaux de paille. L'exposant a recueilli dans la vitrine suivante des spécimens intéressants de laves et d'argiles, ainsi que plusieurs pétrifications Ce sont les seules que nous ayons rencontrées dans ces galeries, en dehors de la belle collection Argentine

Dans la classe 44 : dix échantillons de bois d'ébénisterie, de teinture et de construction ; des spécimens d'indigo d'une qualité exceptionnelle, du baume du Pérou, des semences de l'arbre à baume ; des flacons

contenant des échantillons de caoutchouc, de cochenille et d'ambrette.

Dans les classe 45 et 46, nous trouvons : une collection de 800 oiseaux du Salvador dont 100 avec les nids et les œufs ; une merveilleuse collection de 6,000 papillons environ ; des Mammifères, des Reptiles, des insectes ; des coquillages provenant de fouilles faites à la cime du volcan de San-Vicente à 7000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; une belle collection de cryptogames et de lichens du même volcan ; des éponges végétales du même volcan ; des filaments tirés du Maguey. — (Travaillés, ils donnent les lazos — alforgas, — gruperas, — cabeceras, pitas, etc, soit tout ce que nous pourrions faire de chanvre ou de laines) ; des spécimens de la racine de Colpachi, dont on extrait une liqueur fébrifuge excellente ; diverses plantes employées dans l'industrie et plusieurs boîtes de tabacs, de cigares et de cigarettes.

Le 4e groupe (tissus vêtements. Classes 38 et suivantes), est très bien représenté. De fort belles écharpes de coton, de soie, de soie et coton, appelées Rebozos, nous donnent une idée du goût des tisserands salvadoriens. Un costume populaire de femme indienne et un costume d'homme, plus loin une massue en bois de fer, arcs et flèches, javelots (armes anciennes). Plus loin encore, nous voyons cinquante fruits en cire représentant les fruits les plus connus du pays. Là M. Laferrière nous montre les travaux en coquillage qu'on produit dans la province de

Sansonnate ; l'un représente un paysage, l'autre une corne d'abondance.

Le 5e groupe (industrie, extractions, produits bruits et ouvrés Classe 43), contient divers échantillons des mines de la République ; notamment des échantillons des mines de MM Gonzalès et Corrozal.

Dans les classes 62 et 63, M. Laferrière expose un modèle très typique de charrette employée au transport des marchandises ; une selle complète en cuir rouge, avec de montures en argent ; divers objets de harnachement en « pita », et les étriers en bois dont on se sert dans la majeure partie de l'Amérique du Sud. Il est bon de rappeler ici que les étriers dont on se servait et dont on se sert encore en quelques endroits de l'Amérique méridionale, pesaient souvent plus de dix kilogrammes Ces étriers, très-ouvrés, tantôt en fer forgé tantôt en bois de fer plaqué de cuivre sont de véritables travaux d'art

Le 7e groupe des produits alimentaires, (classe 74), contient un flacon de cacao, quatre flacons de café, un flacon de Moscovado, six flacons de liqueurs diverses, un flacon contenant du chocolat de Santa-Ana, un flacon avec d'excellents spécimens de vanille.

Dans le 9e groupe (horticulture) ; nous voyons une série de flacons contenant des graines et des amandes, et vingt-cinq plants d'orchidées, ces merveilleux parasites qui vivent d'air et de soleil.

Tel est donc l'ensemble de cette charmante exposition, justifiant à tous égards les espérances d'un

rapide développement de la richesse nationale dans ce pays, qui a su jusqu'à ce jour n'être débiteur de personne et qui pourrait bien, sous peu, devenir créancier de bien des industriels obligés de venir demander au Salvador ses produits naturels.

RÉPUBLIQUE DE BOLIVIE.

Commissaires, M. Artola, consul de Bolivie et M. Charles Wiener.

Le gouvernement Bolivien, qui avait d'abord répondu à l'appel que lui avait adressé le gouvernement Français, s'est contenté de la nomination des commissaires qui devaient le représenter, puis il s'est complètement désintéressé de la question. M. Artola et ses frères ont vaillamment accepté cette position aussi délicate que difficile, que le brusque changement dans la façon de voir de leur gouvernement avait créée à ses représentants.

Ils n'avaient à espérer du gouvernement ni des ressources pécuniaires, ni, ce qui était plus grave encore, des envois d'objets pour l'exposition.

Ils ont prié M. Wiener de construire la façade ; c'est eux qui se sont occupés du reste.

La rapide analyse de cette exposition fera comprendre jusqu'à quel point ces intelligents défenseurs

de leur pays et de ses véritables intérêts ont réussi dans leur lourde tâche.

La Bolivie a construit une façade très-peu développée.

Cependant cette façade contient une synthèse de la civilisation spéciale de ce pays.

Les habitants actuels des hautes régions des Andes, profitent souvent des soubassements des antiques constructions. Ils élèvent sur un mur provenant de quelques palais des autochthones, un premier étage dont le style hispano-mauresque, tranche d'une façon fort pittoresque avec l'appareil cyclopéen du rez-de-chaussée.

Il existe au Cuzco une centaine de maisons qui représentent ce singulier ensemble.

M. Wiener s'est emparé de cette donnée. Il a présenté sur un parterre d'appareil cyclopéen en granit, un premier étage à peine archaïque. Le couloir, formé par la colonnade et le mur, est décoré de deux peintures.

L'une représente un temple antique, l'autre la tour de Loreto sur la place d'Armes de la Paz (capitale de la Bolivie).

Dans une niche du mur cyclopéen, nous voyons la tête hideuse d'une idole ancienne.

C'est l'estampage, rapporté par M. Wiener, de la tête colossale qui se trouve à Collo-Collo, près Tiahuanaco.

Et si nous ajoutons à cet ensemble le jeune *pongo* (serviteur indien), œuvre de M. E. Soldi, et la *tapada*

belle dame de sang espagnol, nous aurons justifié le terme de synthèse dont nous nous sommes servis tout d'abord.

En effet : La civilisation autochthone est la base de toute la culture américaine.

La civilisation de l'Espagne est venue s'asseoir sur cet antique fondement.

La vieille idole est restée respectée, ou tout au moins entourée de mille superstitions, à coté du catholicisme qui s'est implanté en transformant à son profit la vie ancienne.

La race indigène, les maîtres du pays, sont devenus les vassaux, les serviteurs des conquistadores et de leurs descendants.

Voilà le sens que celui qui a composé cette façade a voulu donner à son œuvre, qui repose à la fois sur des données archéologiques, ethnographiques et historiques.

L'exposition est, nous venons de le dire, l'œuvre exclusive de MM. Artola frères. Aussi ne serons nous guère étonnés de trouver qu'ils y paraissent comme principaux exposants.

Ces dignes représentants d'un pays dont le gouvernement semble avoir ignoré qu'il y avait, à la fois, honneur et profit à prendre part dans ce grand concours, ont représenté la Bolivie en quatorze classes.

Dans la classe 9, ils nous donnent les spécimens de leurs journaux et de leurs publications périodiques.

Dans la classe 16, une excellente carte de la Bolivie

levée par une commission spéciale nommée à cet effet par le gouvernement.

Dans la classe 24, un porte-bouquet en argent vierge, guilloché. Une paire d'éperons du pays, ces éperons puissants du moyen-âge dont les dimensions nous paraissent exagérées, et qui en réalité sont une condition essentielle dans les voyages si difficiles à travers les Cordillères.

L'exposition contient toute une série de petits objets, en filigrane d'argent. Nous y voyons des oiseaux, des llamas de la Cordillère, et des paniers des formes les plus gracieuses.

Dans la classe 33, des couvertures de lit en laine, et d'autres en laines de vigogne.

Quel admirable produit de la Cordillère, que ces laines du « chameau de l'Amérique ». Entre autres objets,nous voyons un de ces couvre-pieds luxueux en peaux de vivogne.

C'est la peau du cou d'animaux très-jeunes qu'on emploie à cet effet.

On obtient de cette façon une fourrure d'une finesse et d'un moëlleux incomparables.

Ainsi que l'objet exposé le prouve, les fabricants se servent de peaux nuancées. Ce sont des couleurs bistrées, ou du noir. Cette dernière couleur sert pour la bordure et pour les dessins qui ornent les champs.

Dans la classe 37, nous voyons la continuation de cette série, et parmi les objets, une espèce de visière, également en vivogne, dont se servent les voyageurs

qui passent la Cordillère à de grandes hauteurs. Cette visière, qui couvre toute la figure sauf les yeux, empêche l'influence du grand air et du soleil, qui dans ces élévations détruit complètement l'épiderme.

Là, nous examinons des cache-nez, des gants et des *passe-montagnes* en plumes d'oie sauvage. Ces derniers fort intéressants au point de vue ethnographique et industriel, car ces objets ne se fabriquent guère qu'en Bolivie.

L'objet le plus curieux de la classe 38, est une coiffure d'indien en feuille de palmier. Les chapeaux de paille dits de Panama, et qui sont de fabrique indigène, de même que les chapeaux de feutre en vigogne, sont des produits excellents.

La bijouterie Bolivienne (classe 39), est représentée par une série fort jolie d'anneaux et de boucles d'oreille en or et en perles, dans ce goût espagnol un peu archaïque que nous connaissons mieux par des tableaux anciens que pour l'avoir vu à la mode chez nos contemporains.

Les jouets Boliviens (classe 42), présentent un véritable intérêt ethnographique. Ces poupées en costumes indiens, montrent au visiteur le singulier mélange du passé des autochthones, les mœurs espagnoles et, parfois, l'emploi d'étoffes d'importation européenne d'aspect étrange, sous leur coupe vieillie et, partant, des plus pittoresques.

Tous les produits cités jusqu'ici font partie des collections de MM. Artola, dont nous retrouvons le nom

dans la classe 43 (industries extractives, produits bruts et ouvrés.)

La maison de MM. Artola frères, possède à Cobija des mines considérables. En dehors de leur exposition métallurgique, cette maison expose du barate de chaux et de la *yareta* (combustible).

Dans cette même classe, M. H. Gutierrez de Potosi et Ramirez à Sucre, exposent chacun d'admirables spécimens « de Rosicler » ; ce sont d'énormes blocs d'argent ou du moins de sulfate d'argent en beaux cristaux.

Les mines de San Bartolo et celles de Toldo et Lealtad, du département d'Atacama, nous montrent leurs minerais de cuivre, qui étant extraits à peu de kilomètres de la côte, offrent de grands avantages pour l'exportation.

MM. J. Nava de Potosi, Reynolds et Groc, à Sucre, et Schultze, à la Paz, exposent des collections de minerais donnant une haute idée de la richesse de ce pays.

M. Schultze expose dans la classe 47 des extraits et des liqueurs de coca.

L'importance pharmaceutique de cette plante est déjà très connue en Europe. Cependant il est bon et utile d'ajouter à la feuille même, tous les modes employés dans le pays même, pour sa préparation. Malheureusement, on ne peut expérimenter en Europe le mode d'application que le sudaméricain vante avec raison.

C'est qu'il serait difficile d'accoutumer l'habitant du vieux mondo, à chiquer la feuille comme l'Indien a l'habitude de le faire.

Dans la classe 49 (cuirs et peaux), nous retrouvons MM. Artola.

Ici se sont des tapis en peau de vivogne, des peaux de boas tannées, des peaux de viscacha et de chinchinilla.

Dans la classe 74, ce sont des graines de la quinua, cette plante nourrissante qui soutient en grande partie le Bolivien des hauts plateaux de Vilque.

Les mêmes exposants nous soumettent les cafés des Yungas, produits excellents qui sont particulièrement appréciés par les Américains.

Nous retrouvons aussi dans ces vitrines les piments rouges de Potosi, dont la force particulière rendrait l'emploi dangereux pour le palais et la langue des Européens.

M Guttierez (do Potosi) expose aussi des vins et surtout les eaux-de-vie provenant de Ciuti (classe 75.)

Les pages qui précèdent nous autorisent donc à dire que MM. Artola ont à la fois bien mérité de la Bolivie qu'ils ont arrachée à l'oubli, et de l'exposition à laquelle ils ont apporté tant de renseignements précieux sur cette région si curieuse et si peu connue de l'hémisphère austral.

REPUBLIQUE DE VENEZUELA.

L'exposition de la République de Vénézuéla est fort remarquable par la variété de ses produits grâce à M. Vicente, Marcano envoyé de Caracas pour amener et installer au Champ de Mars les produits de ce pays.

M. Marcano a été à Caracas le promoteur, l'organisateur d'une *Junta* chargée de recueillir dans toutes les provinces les objets dignes de figurer à l'Exposition. Le gouvernement de cette République absorbé par des affaires de grande gravité est resté pendant près d'une année dans l'inaction après avoir accepté l'invitation de la France ; il en est résulté que M. Eugène Thirion consul de Vénézuela à Paris, un de ses commissaires à l'exposition, a dû se retirer de la commission syndicale des Etats de l'Amérique centrale et méridionale auprès de la commission française.

Ce n'est que vers le mois de mars dernier que le gouvernement de Vénézuela à fait savoir qu'il prendrait part à l'exposition ; mais déjà les autres nations de l'Amérique Latine s'étaient partagé l'emplacement,

MM. Thirion et Marcano n'ont pu obtenir qu'à grand peine le local restreint que l'exposition Vénézuelienne occupe au Champ-de-Mars.

Commissaire général : M. Vincente Marcano.

Inspecteur : M. Fernand Chastenet.

L'Exposition du Vénézuéla est divisée en 4 sections :

1° Pavillon principal, enclavé dans la salle réservée aux républiques de Guatémala et du Mexique

2° Une vitrine dans la galerie des machines des sections étrangères.

3° Une annexe comprise dans la galerie extérieure.

4° Une partie de salle à l'Exposition des Beaux-Arts.

A. *Pavillon principal.*

L'architecte, M. Vaudoyer, a dû en quelques jours élever un petit temple à la richesse et à l'industrie Vénézuelienne. Il a choisi le meilleur moyen de produire une chose à la fois vraie et jolie : il a fait une chose simple.

Une construction en bois, représentant une véranda du pays renferme les objets principaux et les vitrines qui doivent le plus attirer l'attention. L'architecture en est gracieuse et sans prétention.

Quatre colonnes, peintes aux couleurs nationales soutiennent un baldaquin portant des écussons où sont inscrits les noms des villes, c'est-à-dire des états de la République : Caracas, Maracaïbo, Mérida, Ango-

tura, Barquisimeto, Valencia, Cumaná et Barcelona. — L'étoffe de ce baldaquin est toute française, mais elle présente une reproduction assez bien exécutée de celle qui est tirée de la plante appelée Estropajo (Luffa Cylindrica), dont on commence à faire de si belles applications industrielles. Au dessus de la porte principale, on voit les armoiries du Vénézuela, et de chaque côté figurent deux portraits des plus intéressants, représentant des types d'Indiens du pays. M. Thirion les avait fait exécuter lors de son séjour dans cette partie de l'Amérique du Sud.

Avant de pénétrer plus avant, mentionnons les ornements extérieurs du bâtiment qui se composent de deux admirables hamacs en fil *d'aloès*, fabriqués par les Indiens du Rio Negro. — Le tissu, excessivement remarquable ne laisse rien à désirer sous le rapport de la finesse et de la régularité. Des plumes d'aras, formant des dessins gracieux, sont disposées sur chaque flanc de ces lits aériens, et les rehaussent de leurs éclatantes couleurs. L'Exposition était à peine ouverte qu'un amateur s'en est fait adjuger un pour la somme de mille francs.

Le bas de la galerie extérieure est garni de deux peaux de serpents desséchées l'une de boa, l'autre de serpent à sonnettes, qui refroidissent un peu le visiteur tenté d'aller voir sur les lieux mêmes la réalité des merveilles exposées.

L'exhibition Vénézuelienne comprend principalement des produits agricoles.

En franchissant le seuil du pavillon, les regards sont attirés par une immense colonne de verre supportée par un socle revêtu de feuilles d'un excellent tabac, et dont la partie supérieure est formée de coton de la plus exquise blancheur Le fût de la colonne cylindrique est divisé en compartiments contenant chacun des échantillons de café provenant des principales plantations du Vénézuela. Nous citerons notamment les échantillons des récoltes de MM. Bartolomé Polario, Pedro Léon, Landaeta, Thomas Bueno, etc. etc — On peut qualifier cette disposition de très heureuse et d'intelligente, car elle permet de montrer, en gagnant ainsi en hauteur, une plus grande quantité de produits. Elle mérite cependant le reproche de ne pas permettre aux visiteurs de toucher et de goûter les échantillons ; mais ce reproche tombe de lui-même lorsque l'on se tourne du côté de la principale tablette intérieure, supportant des coupes de porcelaine blanche ; dans chacune desquelles sont déposés les mêmes produits que dans les cylindres de verre. Ces coupes sont recouvertes de plaques de verre servant de garantie contre les curieux par trop indiscrets : du reste, l'inspecteur de cette Exposition, M Chastenet, se met immédiatement avec la plus grande obligeance à la disposition des visiteurs qui ont besoin de quelques renseignements et désirent se livrer à un examen attentif.

A droite et à gauche de cette première colonne se trouvent symétriquement placées deux autres colonnes

moins hautes, dont la disposition n'est pas moins ingénieuse que la précédente. Au lieu de se servir de socles ordinaires, comme on avait affaire à un espace très restreint, on a utilisé des produits du pays. Ceux là ne sont pas les moins intéressants.

La colonne de droite a pour base un tronc de cône d'environ 1m50 de haut, composé de minerais, de soufre de Carrúpano, et de cuivre du Pao. Il est surmonté d'une cloche renfermant des gourdes contenant du Curare, ce terrible poison dont les Indiens se servent pour rendre leurs flèches plus meurtrières. Enfin au sommet et au dessus de cette cloche se trouve un buste de marbre blanc, représentant la république du Vénézuela, qui peut être considéré comme l'œuvre d'un artiste de talent, quoique l'exécution laisse tant soit peu à désirer.

La colonne de gauche présente à peu près les mêmes dimensions. La forme et la disposition en sont absolument semblables. Seulement le socle est composé d'un plus grand nombre de couches de minerais différents. Le lit inférieur est en houille du Rio Tocayo. Puis viennent des minerais d'argent et de cuivre de Carúpano, et enfin du cristal de roche dont les aiguilles brillantes forment un contraste pittoresque avec les couches inférieures.

Les mines du Vénézuela en général, et principalement celles de cuivre et d'or, sont d'une richesse immense. Depuis quelques années l'exploitation des mines d'or de l'Etat de Guayana a pris une extension

considérable et de nombreuses et importantes compagnies Anglaises Françaises, Allemandes, Américaines du Nord et indigènes se forment tous les jours de sorte que la principale difficulté à vaincre consiste dans l'insuffisance de la main-d'œuvre.

La majeure partie des compagnies minières sont dans un état de prospérité très satisfaisant et sous peu, toutes pourront donner des résultats excellents, car dans toute la région aurifère le *quartz riche* abonde.

Citons tout particulièrement la compagnie du « Callao » qui donne des bénéfices surprenants. C'est une petite compagnie formée sur les lieux mêmes, au capital minime de 320,000 fr. soit 32 actions de 10,000 fr.

Après avoir passé par les mille péripéties auxquelles sont sujettes ces sortes d'entreprises surtout, dans un pays ou elles étaient complètement ignorées, et après avoir vu ses actions tomber à un taux infime, la direction a pris un nouvel essor, un riche filon a été découvert à une profondeur considérable ; de grands et importants travaux de galeries souterraines ont été faits; l'exploitation étant conduite par des gens du pays intelligents et honnêtes, les rendements depuis deux ans environ sont de *plus de cent pour cent par mois*, rendement que n'a jamais donné aucune mine d'or ni en Californie, ni en Australie.

Les actions émises à 10,000 fr. valent aujourd'hui 500,000 fr. et on ne trouve pas de vendeur.

Pour faire pendant à la cloche de verre de la colonne précédente qui renferme du curare, il s'en trouve une de même dimension dans laquelle on voit du coton de la plus grande finesse. Le tout est surmonté d'un aigle aux ailes déployées qui ne figure pas là comme un des hôtes habituels du Vénézuéla mais qui y est à titre de simple curiosité. Cet aigle est un individu de la famille des Lepizoètes, qui habite l'océan Indien ; celui-ci est venu se faire tuer dans les environs de Caracas.

D'immenses flacons placés sur la tablette où reposent dans des coupes les échantillons du café dont nous avons parlé plus haut, contiennent des rhums de première qualité ainsi que du vin d'orange qui feraient les délices de beaucoup d'Européens. Ces liqueurs, d'une très-grande transparence et d'un goût excellent, ont dû être préparées avec le plus grand soin.

Le fond du pavillon est garni de vitrines. Un grand industriel, M. A. Delfino, propriétaire de manufactures de chaussures à Caracas et à la Guaïra est le grand Vénézuelien ayant exposé assez de produits pour remplir une vitrine entière. Certains spécimens, d'un travail assez bien exécuté, rappellent nos modes parisiennes; et comme il faut, après tout, appeler les choses par leur nom, nous ferons une petite excursion dans la cordonnerie. Ces chaussures ne manquent pas de coquetterie. On voit de suite que l'on se trouve en pays andaloux, dans le pays des petits pieds cambrés, qu'il y a regret de dissimuler sous la plus jolie bot-

tine, car ils pourraient servir de modèle à des sculpteurs amoureux du beau

Il y a, du reste, des chaussures caractéristiques, soit par la matière qui les a fournis, soit par les ornements dont ils sont décorés. Une paire de bottes à l'écuyère en peau de jaguar attire particulièrement les regards, ainsi que de grandes bottes vernies, portant sur le devant et à mi-hauteur, soit des armoiries, soit le nom du fabricant Delfino, en broderies d'or agrémentées de paillettes.

Le reste des vitrines comprend l'exposition du gouvernement et des autres particuliers. Le gouvernement est l'exposant principal et ce n'est pas étonnant lorsqu'on saura que tout d'abord, à Caracas, on était resté sourd à l'appel de la France pour l'Exposition. M. Vincente Marcano prit alors une initiative qui lui fait honneur, et réunit en moins d'un mois et demi les éléments nombreux et variés qui figurent au Palais du Champ-de-Mars

Quelques broderies assez fines et assez élégantes sont à signaler; mais ce n'est pas une des principales industries du pays, et elles figurent là très-probablement à titre de rareté. On nous a dit plus tard qu'elles proviennent du travail des enfants qui fréquentent les écoles, et ces broderies doivent être uniquement regardées comme des travaux d'élèves qui méritent un compliment pour les efforts de la direction de l'Instruction publique. Puis viennent des fruits d'Estropajo (Luffa Cylindrica) dont nous avons déjà parlé à propos du

baldaquin qui court le long de la partie supérieure du pavillon. Le placenta de cette plante une fois desséché présente une série de fibres de couleur ja une clair à texture très-gracieuse et inextricable. Rien de plus léger que ce tissu naturel, qui est alors susceptible d'être travaillé, reçoit des applications nombreuses, et se transforme ainsi en objets soit de luxe et d'agrément, soit d'utilité.

C'est ainsi que nous voyons des corbeilles dont la forme rappelle celles que l'on fait en Europe avec du bois tordu et des garnitures de pommes de pin. Non-seulement l'aspect en est très-délicat ; mais la légèreté même de la matière première ajoute encore à leur charme. — On ne peut mieux s'exprimer qu'en disant que ces « corbeilles sont fabriquées pour ainsi dire avec plusieurs couches de canevas à larges mailles s'entrelaçant les unes dans les autres ». Les outils nécessaires à leur confection se réduisent à une simple paire de ciseaux qui donne la forme et le modèle. Des fibres effilées servent à coudre entre elles les différentes pièces de chaque objet.

De cette même substance proviennent de charmants bouquets que l'on peut comparer avantageusement à ceux qui sont faits en paille; des abat-jour, et jusqu'à des chapeaux de femme... Une des modistes de Paris les plus en renom vient de demander quelques morceaux d'Estropajo pour les disposer à sa façon et les présenter à nos élégantes. C'est peut-être le commencement de la vogue inespérée de l'Estropajo

Une rose blanche gigantesque doit être ensuite signalée. Il ne faut pas la considérer comme une imitation parfaite de la nature. Son auteur n'y a du reste même pas prétendu ; mais elle est intéressante par la matière dont elle est composée. Elle est en moelle d'une plante aquatique, qui a une certaine ressemblance avec celle des joncs d'Europe. — Les pétales sont formés de cylindres de cette substance, placés concentriquement, et fixés les uns aux autres.

Comme autres particularités, on remarque dans cette vitrine de très-jolies boîtes et coffrets revêtus de satin et ornés de bouquets dont les fleurs sont en cuir et faits par les mêmes enfants des écoles qui ont fourni les broderies ci-dessus.

Enfin on peut citer un chapeau de femme en feuilles de sen qui, pour être original, n'est certes pas beau, aussi ne doutons-nous pas qu'un jour il puisse prendre droit de cité parmi nous, où il paraîtra sur la tête de nos élégantes « à la mode du lendemain. » A côté figure un objet digne de mention ; une parure, boucles d'oreilles et broches en bois noir de coco (?) qui a de l'analogie, sauf le foncé de la couleur, avec nos parures de bois durci et de celluloïde.

Voilà pour la 2e vitrine. Dans les autres sont les denrées qui font le principal objet du commerce du Vénézuela.

En première ligne s'étalent des cigares remarquablement beaux.

Les tabacs qui croissent dans l'intérieur des terres

réussissent parfaitement, et quelques planteurs hardis et innovateurs commencent à recevoir la récompense de leurs travaux. D'innombrables paquets de cigarettes, en rouleaux enveloppés d'étiquettes étincelantes, ne laissent pas l'amateur indifférent. Il y en a, comme des cigares, du reste, de tous les calibres, de toutes les couleurs et de toutes les formes.

L'industrie sucrière est représentée par du sucre à divers degrés de préparation. Les raffineries sud-américaines ne valent certainement pas les nôtres; mais on doit reconnaître les efforts qui se font dans ces lointains pays pour arriver à la dernière perfection de l'industrie européenne. Il faut aussi tenir compte de la difficulté éprouvée par ces exposants pour se procurer un personnel instruit dans sa profession, comme on peut le recruter facilement en France.

Les savons occupent aussi une place assez importante au-dessous des cires et des stéarines. Les échantillons de ces deux dernières substances sont en nombre assez considérable. Ils paraissent d'une suffisante pureté.

Une pyramide de chocolat, provenant des principales fabriques du pays, tient une assez large place. On ne peut que vanter sa supériorité, car il est fabriqué avec un des meilleurs cacaos du globe. Nous reviendrons plus tard sur cette substance que nous avons rencontrée à différentes étapes de notre promenade et dont nous nous réservons de parler à propos de la principale vitrine qui contient cette précieuse graine.

Nous signalerons ensuite les produits pharmaceutiques représentés surtout par des fébrifuges, des baumes, l'élixir tropical du docteur Ponte de Caracas, etc..

Puis viennent les vins et les liqueurs qui sont en assez grand nombre.

Le vin d'orange de M. Fernando Bolet, sous-commissaire de l'exposition du Vénézuela, le Ron Viejo de Carupano, exposé par M. José Giamarchi, et les Bitters forment le fonds de ces rayons.

Les productions de l'esprit n'ont pas été non plus oubliées. Un certain nombre de volumes, la plupart revêtus d'assez belles reliures, forment une petite bibliothèque nationale. L'ouvrage le plus remarquable est sans contredit celui qui a pour titre : « Documentos para la historia del Libertador » 13 volumes grand in-4°, qui est en même temps un monument d'histoire et de reconnaissance à l'égard de Bolivar, fils et libérateur du Vénézuéla. Les documents parlementaires publiés par les soins du gouvernement, les commentaires sur le code de commerce et sur le code civil de M. Sanajo, la bibliothèque des écrivains contemporains du Vénézuéla figurent aussi dans cette collection choisie.

N'oublions pas non plus « la Tribuna Libéral, » journal vaillamment dirigé par M. Vincente Marcano, toujours prêt à se mettre en tête des mouvements qui peuvent développer le bien être et servir les intérêts de ses compatriotes.

La série des vitrines est close, il ne reste plus à

s'occuper, pour le pavillon principal, que d'un certain nombre d'objets ornant les murs. — Une merveille est certainement un tableau de fleurs, uniquement faites de plumes d'aras. L'imitation est parfaite, et les éclatantes couleurs de ces plumes, font naître au premier abord une illusion complète. L'auteur de ce travail a disposé les fleurs avec un goût admirable; l'artiste inconnu a su produire une œuvre aussi charmante que rare et originale, dont il a été, dit-on refusé 4,000 fr.

Comme pendant, nous voyons un cadre où sont conservés les insectes du Vénézuela (principalement des coléoptères et des lépidoptères). D'une conservation parfaite, tous les représentants de cette faune entomologique étonnent autant par leurs formes bizarres ou gigantesques, que par la richesse et l'harmonie de leurs teintes.

Les monnaies disposées sur un cadre de velours sont assez finement gravées, et leurs coins ne manquent pas d'élégance. On y retrouve les symboles et les emblèmes des monnaies des autres républiques sud-américaines.

Les sciences géographiques et topographiques ne paraissent pas non plus négligées, car au-dessus des vitrines sont suspendues une série de cartes dressées avec soin, clarté et précision.

La plus importante et la mieux exécutée est la carte minéralogique du Vénézuela par M. Marcano, commissaire général de cette exposition et savant in-

génieur et chimiste. La carte géodésique de la côte nord par M. Hermann Harsten (?) « le Mapa fisico y politico de los estados unidos de Venezuela segun el general Agustin Codazzi, » enfin la carte des terrains aurifères de la Guyane Vénezuelienne, méritent une mention

Nous aurons tout dit sur cette première division de l'exposition, lorsque nous aurons prononcé, non sans une hésitation pleine de réserve et une velléité de gaieté, le nom tant soit peu poétique du « Frac-Mètre », instrument de mesure automatique de notre *peau sociale,* inventé par M. Federico Fourastié Une brochure explicative du but et de l'emploi de cet appareil est mise à la disposition du public.

B. *Vitrine de la galerie des machines des sections étrangères.*

Elle ne renferme que du cacao de différentes sortes, et d'une qualité supérieure. Cette graine est, avec le café, la principale production du pays et celle qui est appelée à lui procurer les moyens d'arriver à un état prospère. La culture de ces produits commence à se répandre, et il faut espérer que bientôt elle sera débarrassée de ses entraves : le manque de bras et la difficulté actuelle des communications. L'espace qu'occupe cette vitrine avait d'abord été concédé à la Belgique qui, n'en faisant pas usage, a bien voulu permettre au Vénézuéla d'en profiter.

C. — *Annexe comprise dans la galerie extérieure et attenante à la précédente.*

L'organisation de cette partie n'est pas recherchée comme celle du pavillon principal. Il a fallu déployer une prodigieuse activité pour réunir dans un mois et demi tous les produits envoyés à l'exposition, et pour les disposer dans les salles du Champ-de Mars. C est l'œuvre d'un mois à peine. En considérant cette rapidité incroyable, l'exposition ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'installation.

Cette troisième partie de l'exposition du Vénézuela qui couvre une surface d'environ quarante mètres carrés est entourée d'un cable végétal, d'une seule pièce, disposé en guirlandes avec des boucles et nœuds gracieux, et faisant trois fois le tour de l'espace réservé à cette annexe. La solidité de ce cable paraît suffisante, et pour les travaux qui ne demandent pas une très-grande force, on pourrait en généraliser l'emploi.

De chaque côté de l'entrée, se trouvent deux immenses bocaux contenant des guanos de diverses provenances et qualités. Dans l'annexe nous trouvons une série de bocaux, dont la plupart renferment des bois servant au tannage et à la teinture. On voit étalés dans le fond de la salle et contre la muraille des cuirs qui ont été tannés avec les bois exposés. Les cuirs obtenus sont de différentes couleurs et d'une très-

grande souplesse : les mieux préparés sont ceux de la fabrique Jose Serrano à Caracas.

D'autres bocaux servent à l'exposition des cotons, de la laine végétale, etc , etc.

A droite, dans une vitrine spéciale, sont présentées des fécules de différentes plantes telles que la batava, le mapues menudo, l'ocumo blanco.

On a placé à côté de chaque flacon un type de la plante ; dans l'exposition du Vénézuéla, la matière première paraît généralement à côté du produit, disposition utile et instructive. De la cochenille, des fèves tonka, de la soie végétale, des flacons d'alcools, des grains et des cannes à sucre terminent la composition de cette collection. En face, une vitrine contient différents bitters, entre autres *l'amargo* d'Angostura.

Le centre de la salle est occupé par un gradin couronné de cocos avec leurs feuillages, sur lequel sont posés des échantillons des bois que l'on rencontre au Vénézuela ; il y en a plusieurs d'admirables. On en est à regretter que l'exploitation et l'exportation n'en soient pas plus suivies surtout à cause des nombreux usages auxquels ils sont propres. Les constructions navales, la teinture, le tannage, la carrosserie, l'ébénisterie y trouveraient une abondance de matières premières d'excellente qualité.

Le reste des rayons qui font le tour de la salle supportent des coupes renfermant des graines telles que le maïs, des fèves des haricots, des pois, des écorces

de quinquina jaune, des bocaux de fruits magnifiques conservés, deux bouteilles du lait (pas encore trop altéré) de l'arbre à vache. Cette liqueur répand une odeur assez désagréable, analogue à celle du lait de chèvre. Citons encore de flacons de miel, d'huile de requins, des feuilles, des tiges et des racines de plantes médicinales, des ocres, du soufre natif, des sucres bruts et une superbe poire (?) de caoutchouc.

Enfin mentionnons, pour terminer, la plaque de splendide marbre blanc qui vient de la carrière récemment découverte de Puerto Cabello et qui est d'un grain de la plus grande finesse. Cette carrière commence à être exploitée et l'on y rencontrera d'autant moins de difficultés qu'elle est située sur le littoral. La collection des eaux minérales du Vénézuela toutes classées par M. Marcano et dont quelques-unes commencent à être connues en Europe, notamment l'eau ferrugineuse carbonatée de la Guadalupe (Estado de Falcon), occupe la dernière des vitrines de l'annexe.

D. — *Exposition des Beaux-Arts*

Quatre toiles ont été envoyées à l'exposition de Paris par des artistes Vénézuéliens. Ce sont :

1° Le portrait de Mme B .., par M. Emilio Juan Mauri, né à Caracas élève de Gérome;

2° Un boucanier, par le même ;

3° Une vieille étude par M. Martin Tovar y Tovar, né à Caracas, élève de Coignet.

4° Le portrait du général Ibarra par Antonio J. Herrera Toro, né à Caracas, élève de Martin Tovar y Tovar.

Ces toiles ont été acceptées d'emblée par le jury d'admission. Elles présentent en effet de sérieuses qualités et sous le rapport du coloris et sous le rapport du dessin. Les sujets sont traités avec vigueur et une telle exécution ne laisse pas que de faire espérer de rapides et brillants succès pour l'école moderne vénézuélienne.

RÉPUBLIQUE DE NICARAGUA.

MM. Ménier, père et fils, sont les organisateurs de cette exposition.

Ils ont suivi un raisonnement à la fois logique et heureux.

Tous les pays ont montré aux visiteurs une façade nationale.

Les uns ont imité un édifice religieux, les autres un palais royal, d'autres une demeure princière, d'autres encore une maison bourgeoise

MM. Menier ont fait construire la maison de l'ouvrier indigène du Nicaragua.

Le *Rancho* est toujours pittoresque et loin des pays chauds, il devient même poétique.

Ces parois en bambou, ce toit en feuilles de palmier, ces orchidées qui se balancent devant les fenêtres, quel ensemble charmant.

La réalité n'est peut-être pas aussi belle que ce cadre le ferait supposer. Quant aux commissaires du Nicaragua, ils ont eu raison de nous montrer une chose à la

fois vraie et gracieuse et quant à l'architecte, M. Vaudoyer, il a réussi à s'assimiler cette expression première de l'art architectural, comme il avait réussi dans la reproduction archaique des Républiques réunies, la façade archéologique du Pérou, la façade pittoresque du Guatemala, et du Salvador et la façade moderne de la République Argentine.

Cette maison du Nicaragua, intéressante au point de vue ethnographique, l'est aussi au point de vue social.

C'est un document précieux dans l'histoire de l'humanité, que la forme spéciale du foyer domestique de l'homme du peuple.

C'est là le sanctuaire du travail, l'atelier des métiers, des arts et des sciences dans le monde entier à travers le cours des siècles.

L'histoire des palais n'est que l'histoire des exceptions ; l'histoire de l'habitation du peuple nous initie à ses habitudes et à ses goûts, et nous fait comprendre les raisons de son développement, de sa grandeur ou de sa décadence.

La décoration intérieure de la section du Nicaragua se compose d'objets exposés, les parois sont couvertes de nattes et de tapis (classe 21); elles sont ornées d'écharpes en coton, en soie et coton, en soie et en soie sylvestre (appelées *Rebozas*), qui appartiennent à la classe 30, et de hamacs en coton, en soie sylvestre, en *pita*, en *cabulla*, etc. (Classe 41).

Dans les vitrines nous trouvons d'abord une collection très-intéressante de Céramique indigène (Classe

291, des Poteries de Masaya, de Jinolega, du Sauce et du Diria, puis une soixantaine de statuettes en terre cuite.

A défaut de mannequins ethnographiques ces objets offrent un double intérêt. D'abord ce sont des travaux qui permettent de juger les dispositions artistiques et l'habileté technique de leurs auteurs. En second lieu, ce sont des reproductions fidèles du type, de la couleur, du vêtement et des métiers de l'indigène — c'est en quelque sorte un commentaire de toute son existence.

Et, de fait, ne voyons-nous pas le portefaix, le pêcheur, le chasseur, le porteur d'eau, le vendeur de fruits, le vendeur de bois, le marchand de comestibles, l'artisan, etc., représentés avec cette bonne grosse naïveté qui ne permet pas le doute sur l'absolue sincérité de l'artiste qui modela ces figurines ?

A côté des renseignements que nous fournit cette série sur l'habillement des indigènes, nous avons sous les yeux les vêtements originaux de cette race, et les pièces qui nous ont le plus frappés sont des chapeaux en joncs de palmes et toute la vitrine contenant la joaillerie et la bijouterie.

Des croix, des colliers en filigrane, des bagues, des colliers, des boucles d'oreilles en opale, des bagues, des boutons et des médaillons en *collol*. — Quelle originalité dans l'ornementation, quel singulier et charmant mélange de goût espagnol, américain et nègre ; comme ces objets doivent se détacher bien sur la peau

vermeille de la créole, sur le bronze de l'indigène, sur l'ébène de la négresse, et que la coquetterie bien entendue doit développer ainsi l'art de plaire entre les races les plus différentes du globe, mêlées les unes aux autres dans ce coin de la terre par le plus curieux des phénomènes ethnographiques qui se soit produit dans l'histoire de l'humanité.

Les métaux précieux ayant servi à la confection de ces objets proviennent du sol même du Nicaragua.

Dans la classe 43, (Industries extractives), nous voyons des minerais d'or des mines de San-Juan, d'Escandalo, de Javali, de Santo-Domingo, de San-Gregorio, de San-Miguel, d'Esmeralda et de Santa-Fé.

Des échantillons de minerais d'or et d'argent, des mines *de los angeles* et des spécimens de calcaire de Médina et de l'Ochomogo du Valle Menier complète cette importante collection métallurgique et minéralogique.

Dans la classe 44, MM. Menier ont exposé une des plus belles collections de bois que nous ayons vues au Champ de Mars.

Il y a là une quarantaine de variétés admirables; citons au hasard des billots de cèdre, de Granadillo, du Brézil rouge et jaune, du Guyacu, du Nacascolo, du Madera negra, du Gabilan, du Mora, de la Hoja-chica, du Quilliguiste, du Chêne, du Carrol de l'Espavel, du Panama, du Quapinol, du Jenisero, du Guachipilus, du Rouron, du Pochote, du Cortès, du Gua-

quero, du Guacuco, du Melon, du Maria, du Chiquirin, du Colorado, du Jocote fraile, du Siete Enero, du Laurel, du Papaturo du Caobano (acajou), du Nispero, du Naucite, du Niambaro, du bois rose, du Piquivalle, etc.

Il y a là un magnifique billot de caoutchoutier, des spécimens des résines du pays, de cire végétale et d'Écorces de Nacascole et de Naucite (pour la tannerie.)

Cette courte notice fera comprendre l'immense importance de cette remarquable exposition de bois et tout le profit que notre ébénisterie peut tirer de cette prodigieuse richesse des industries forestières.

La classe 45, (Produits de chasse. — Produits engins et instruments de la pêche et des cueillettes), est presque aussi complètement représentée que la classe précédente.

Une belle collection d'oiseaux de la région du Valle Menier, comprenant plusieurs espèces nouvelles, attirent le regard du visiteur.

Des cuirs, des dents, du musc, de la graisse de crocodiles, des écailles de tortues, forment une série très-curieuse.

La vitrine suivante contient : de la salsepareille, du Vétiver, du Roucou de la graine de Jicaro, des fèves de saint-Ignace, de la graine de caoutchier, du caoutchouc brut, et de la gutta-percha, des écorces de quinquina et de copalecti ; de la graine d'élequème de la Paste, ce crin végétal, comme plantes textiles, la pite sylvestre et la pinnela, du Gatillo, espèce de coton

produit par un arbre appelé Ceiba. — Pour terminer la série des objets exposés dans cette classe : de l'huile de Copahu et de la gomme d'Aroma.

Les principaux produits agricoles non alimentaires (classe 46), que le Nicaragua soumet aux industriels Européens, sont d'abord des tabacs et des cigares, puis des Mêches de Papelio, plante que les indigènes chiquent comme les Péruviens chiquent la feuille de Coca, le *papelio* naturel (mèches à briquet), de l'indigo, de l'amidon, des fibres de bananiers et les fibres textiles de la Pita ordinaire et de la Pita fine.

MM. Menier ont présenté, de l'industrie à proprement parler du pays, des filets très-solides dont se servent les indigènes pour porter les grains et les lourds *cantaros*, puis des brides, des licols, des Alforgas et tout ce qui constitue le harnachement complet du cheval.

Dans les classes 51 et 74, nous voyons d'abord un plan du Valle Menier et une série complète des produits de cette fertile région.

Du cacao sous différents états de préparation, du cacao de San-Emilio, « des Mazorcas » de cacao, c'est-à-dire des cabasses entières conservées ; en dernier lieu des sucres et des cafés.

M. Ménier a établi au Nicaragua une de ces plantations modèles dont un certain nombre constituent non-seulement la richesse mais aussi l'honneur d'un pays, car elles prouvent que l'activité intellectuelle y féconde l'activité matérielle, elles montrent l'incomparable

valeur de la méthode scientifique soutenant les efforts de l'industrie dans des régions où le travail s'est fait, jusqu'à ce jour, par les moyens et à l'aide d'outils primitifs et insuffisants.

L'exposition du Nicaragua nous présente donc la maison du travailleur avec toutes les matières que le sol lui fournit et dans toutes les transformations qu'il sait leur faire subir. Constatation de la richesse naturelle du pays, constatation de son activité, cette exposition est une plaidoirie simple et convaincante en faveur de son avenir.

Non comme dernier argument, mais comme renseignement fort curieux, on nous montre des objets archéologiques produits de l'antique industrie de l'indigène. Ce sont ses idoles, sa céramique et l'outillage en pierre de son activité passée sous des souverains autochthones.

Ces objets ont une valeur scientifique d'autant plus grande que l'archéologie de ces contrées est encore très-peu connue, et que, à notre connaissance, ce sont des spécimens uniques que nos musés ne possèdent pas encore.

Le Nicaragua a donc lieu de se louer de ses commissaires qui ont su allier un goût parfait dans l'arrangement, à un développement logique de l'état général du pays.

LE MEXIQUE.

Le Mexique figure au Champ de Mars. Il n'y est pas officiellement représenté par des délégués de son gouvernement, mais par un groupe d'exposants seulement. Le Président du Syndicat Sudaméricain a servi d'intermédiaire dans toutes les transactions avec l'administration centrale.

On a appelé si souvent l'exposition universelle une *œuvre de paix* que ce terme est passé à l'état d'axiome de philosophie appliquée. Cependant, il nous semble que les exemples à l'appui de ces sortes d'axiomes ne sont pas plus inutiles que les exemples à l'appui d'une thèse. Une œuvre de concorde est, avant toute chose, une œuvre d'apaisement des colères sourdes et de souvenirs irritants.

Les concessions mutuelles présentent, dans ce cas, non pas seulement un succès diplomatique, mais encore et surtout une œuvre de conciliation sur le terrain des intérêts mutuels méconnus par les principaux intéressés. Rapprocher des nations sur le champ du travail c'est éteindre de plus en plus les velléi-

tés de guerre, les haines qui les font naître, les ressentiments qui les éternisent.

La participation du Mexique à l'exposition, même sous une forme semi-officielle, est un succès sérieux, succès d'autant plus beau que les griefs qui depuis douze ans ont séparé les deux pays étaient plus graves, succès d'autant plus beau que les fils n'hériteront pas de la discorde des pères et que les relations commerciales, base de la société moderne, trouveront dans ce rapprochement, qui pourrait bien devenir définitif, une garantie solide et une grande sécurité dans un avenir peu éloigné.

Ce n'est donc pas le détail de cette exposition qui nous intéresse particulièrement; c'est bien le fait même de la participation qui nous semble avoir une importance capitale.

Cette salle, remplie au dernier moment sans plan préconçu, sans autre pensée que celle que nous venons d'exposer, de produits mexicains, a pourtant son très-grand intérêt et, malgré l'improvisation qui a présidé à son installation, elle a, sans avoir beaucoup de *style* énormément *d'allure*. Les produits exposés ne donnent pas même de loin une idée de la richesse du sol et de l'état de civilisation de ses habitants ; et pourtant le peu qu'on nous met sous les yeux fait conclure à ce qu'aurait pu être une exposition complète des produits de ces régions.

Nous nous sommes promenés un jour dans cette section avec le docteur Jourdanet, dont les travaux

sur la climatologie du Mexique sont si connus, et ce savant observateur, doublé d'un homme perspicace et essentiellement pratique, qui a passé une vingtaine d'années de sa vie dans ces régions à exercer son art et à étudier la nature si curieuse du continent américain, s'arrêtant à chaque exposition partielle, a bien voulu nous exposer et l'intérêt des objets que nous avions sous les yeux, et surtout l'importance de produits similaires qui n'ont pu figurer là, faute de place et surtout faute de temps pour les faire venir à Paris.

Cette promenade nous a convaincus plus encore que ne l'avaient fait nos études personnelles sur ce sujet, du rôle que le Mexique est appelé à jouer forcément dans le commerce international et nous a fait apparaître dans toute sa grandeur le service que les Ministres des affaires étrangères et des travaux publics d'un côté, le commissaire général de l'exposition et le Président du Syndicat Sudaméricain de l'autre, viennent de rendre au commerce franco-mexicain.

Dans le groupe II (éducation et enseignement. — Matériels et procédés des arts libéraux) c'est surtout la classe 16, (cartes et appareils de géographie et de cosmographie) qui se trouve bien représentée

MM. Debray et Cie, à Mexico, ont exposé des cartes géographiques excellentes, parmi lesquelles il y en a quelques-unes où le procédé les courbes de niveau a été employé. Voilà donc un premier commencement pour une carte d'état-major qui, dans ces régions mon-

tagneuses. présente des difficultés vraiment extraordinaires.

Dans le groupe v (industries extractives, produits bruts et ouvrés) nous voyons tout d'abord une belle exposition des nombreux produits de l'exploitation des mines et de la métallurgie (classe 43). MM. Gutierrez (J.-J.) (Compagnie de l'onyx mexicain) à Puebla on envoyé des marbres et onyx bruts et ouvrés pour l'architecture, le meuble et les objets d'art. La plupart des pièces exposées ont été aussitôt vendues à des prix très-élevés ce qui est la meilleure garantie de l'excellence des objets. Tout visiteur s'arrête, du reste surpris devant les spécimens splendides qu'on lui met là sous les yeux.

Dans la classe 44 (produits des exploitations et des industries forestières), MM. Morales (J.-M.) et Cie, à Tuxpam nous montrent du Palomoral, ou bois jaune pour la teinture.

Dans la classe 46 (produits agricoles non alimentaires, MM. Escalante et fils, à Merida, exposent du henequen ou chanvre sisal (fibre végétale textile); MM Jarrie (S.), à Monterey, de l'Ixtle (fibre végétale textile); MM. Lascurani et Cie (Société de l'ancienne régie mexicaine), à Mexico, des cigares, cigarettes et tabacs en feuilles; MM. Mata (J.-M.), à Mexico, du Raiz de Zacaton ou chiendent pour la brasserie.

Il est bon de rappeler ici que M. Laverrière, aujourd'hui rédacteur d'un journal très-important d'agriculture, a été pendant plusieurs années, directeur d'une

école d'agriculture nationale au Mexique. Les excellents résultats de cette institution se sont fait sentir dans toute la république, car de cette école il est sorti un nombre considérable d'agronomes qui ont apporté dans leur métier une solide instruction théorique et pratique qui leur a permis de quitter les errements de la routine et d'appliquer, sur un terrain spécialement favorisé par la nature, les progrès de la science.

Dans la classe 47, (Produits chimiques et pharmaceutiques), MM. Delpech (N.), à Cuantla Morelos, exposent de l'essence de linaloë ou bois de rose, MM. Sayago (B.), à Jalapa, de la résine de liquidalsmar, de la gomme aromatique et des encens.

La classe 49 ; (cuirs et peaux), contient l'exposition de M. Jarrie (S.), à Monterey, ce sont des peaux de chevreaux, pour ganterie.

Le groupe de produits alimentaires, (groupe VII), se trouve représenté par les classes 74 et 75 ; (Condiments et stimulants sucres et produits de la confiserie), dans lesquelles M. Collado (M.), à Papantla, expose de la vanille en gousses, qui nous a paru de même que la vanille de M. Fontecilla (A.), à Tesuitlan, d'une beauté exceptionnelle.

La classe suivante (boissons fermentées) est représentée par M. Sabaz (C.), à Guadalajara, qui soumet à l'appréciation des connaisseurs son eau-de-vie de *mescal*.

On connaît trop bien en Europe la richesse des mines d'or et d'argent de ces régions pour que nous

ayons à insister sur l'intérêt des spécimens métallurgiques qui se trouvent à cette exposition. Nous voulons, en passant, mentionner encore les cacaos et les cafés qui sont arrivés en retard et qui n'ont pas pu être enregistrés officiellement, mais qui attirent l'attention de tous les hommes spéciaux.

Disons, en terminant, quelques mots sur la très-belle exposition ethnographique et archéologique de ces pays, arrivée à Paris après la rédaction du catalogue officiel où elle ne se trouve pas mentionnée.

Il existe, malheureusement dans l'imagination du public lettré, un Mexique de convention qui, jusqu'à ce jour n'a pas permis au vrai Mexique de se faire connaître.

Les bons travaux sur ce pays ont été tellement noyés par des travaux de fantaisie, que l'histoire de ces contrées reste plutôt romanesque qu'elle ne devient scientifique.

Chaque pièce archéologique, chaque objet retrouvé dans des fouilles, chaque souvenir du passé est un document d'autant plus précieux.

Nous en trouvons ici des spécimens vraiment splendides, en pierre et en terre cuite: des idoles, des objets d'ornements, des armes, des vases etc. Déjà en 1867, M. Bauban nous avait montré une collection admirable de près de 4,000 pièces qui, depuis, est devenue la propriété du fameux voyageur M. Alphonse Pinart. Cette collection, augmentée de spécimens importants de l'archéologie de la côte du Pérou, de l'île

de Pâque et des *shell heaps* de la Californie, figure actuellement à l'exposition du Trocadéro. Elle est aujourd'hui propriété de l'Etat et formera le fond de la galerie mexicaine dans le futur musée ethnographique. Les objets qui se trouvent au Champs de Mars seraient un merveilleux complément de cette collection ; il se trouve dans le nombre des pièc s absolument uniques.

La série ethnographique se compose de figurines en cire, très artistement modelées et qui, par leur dimension, (d'environ 40 centimètres de hauteur) permettent d'observer tous les détails, dans la coiffure et le vêtement des hommes, dans le harnachement des bêtes etc.

Ce rapide aperçu permettra au lecteur de juger de la justesse de notre première appréciation ; il lui sera facile de dire si d'un côté cette exposition n'est pas une promesse pour l'avenir et si d'un autre, les efforts qui ont amené cet heureux résultat ne méri'ent pas, à tous égards, la reconnaissance des bons Mexicains et des bons Français

NOTES

I. Nous n'avons pas suivi dans la seconde partie du volume le même ordre que dans la première. Cette seconde partie, en effet, est intitulée : *L'Amérique centrale et méridionale à l'Exposition de 1878*, et nous avons pensé qu'il était plus logique d'y classer les divers pays d'après la place qu'ils occupaient à l'Exposition même.

II. Le lecteur a dû remarquer l'absence du caractère ñ, qui a été remplacé partout par n. Ce défaut tient à la rapidité du travail d'impression, qui a empêché notre imprimeur de se procurer en temps voulu les caractères qui lui manquaient.

TABLE DES MATIÈRES

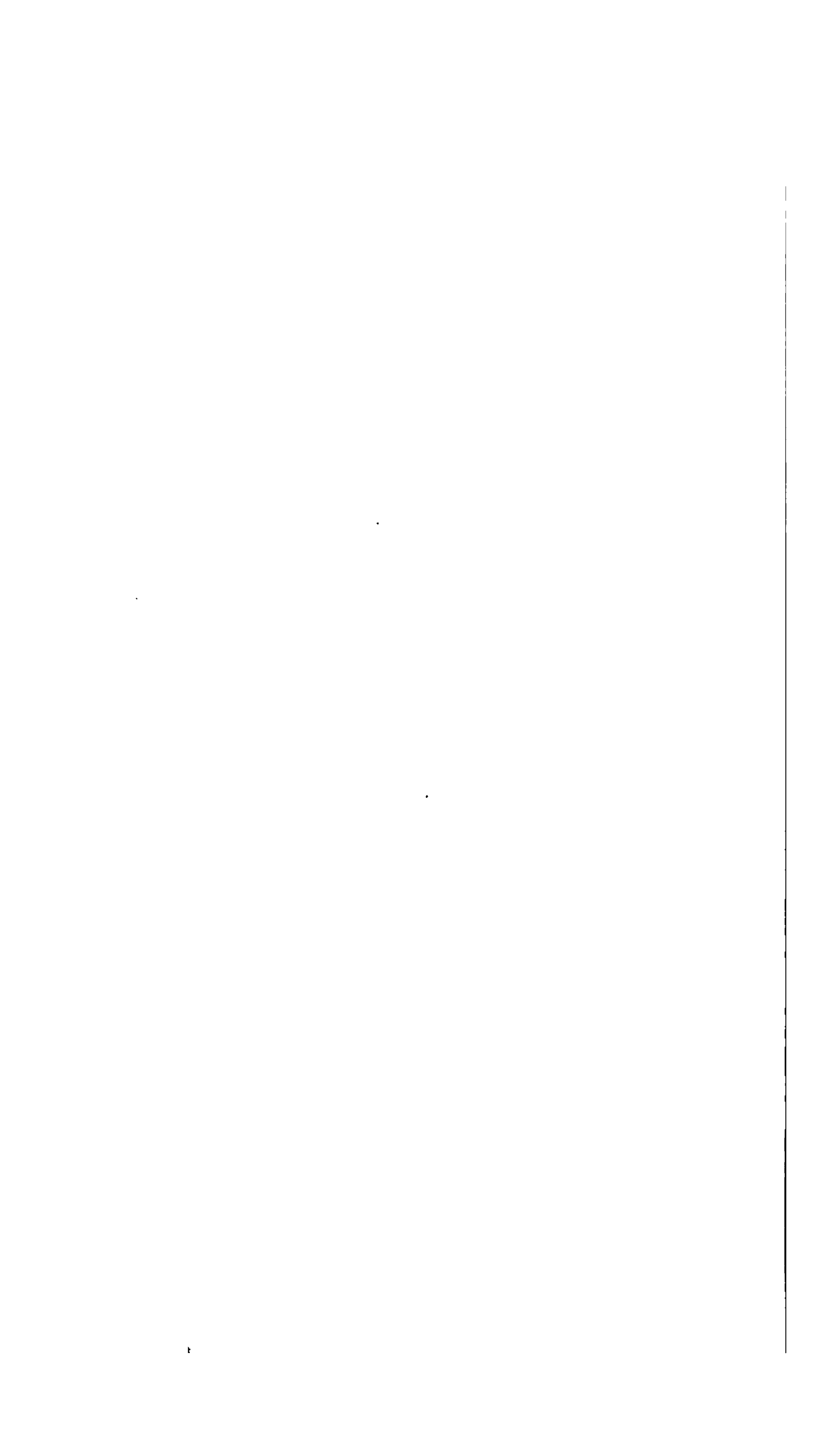
PREMIÈRE PARTIE

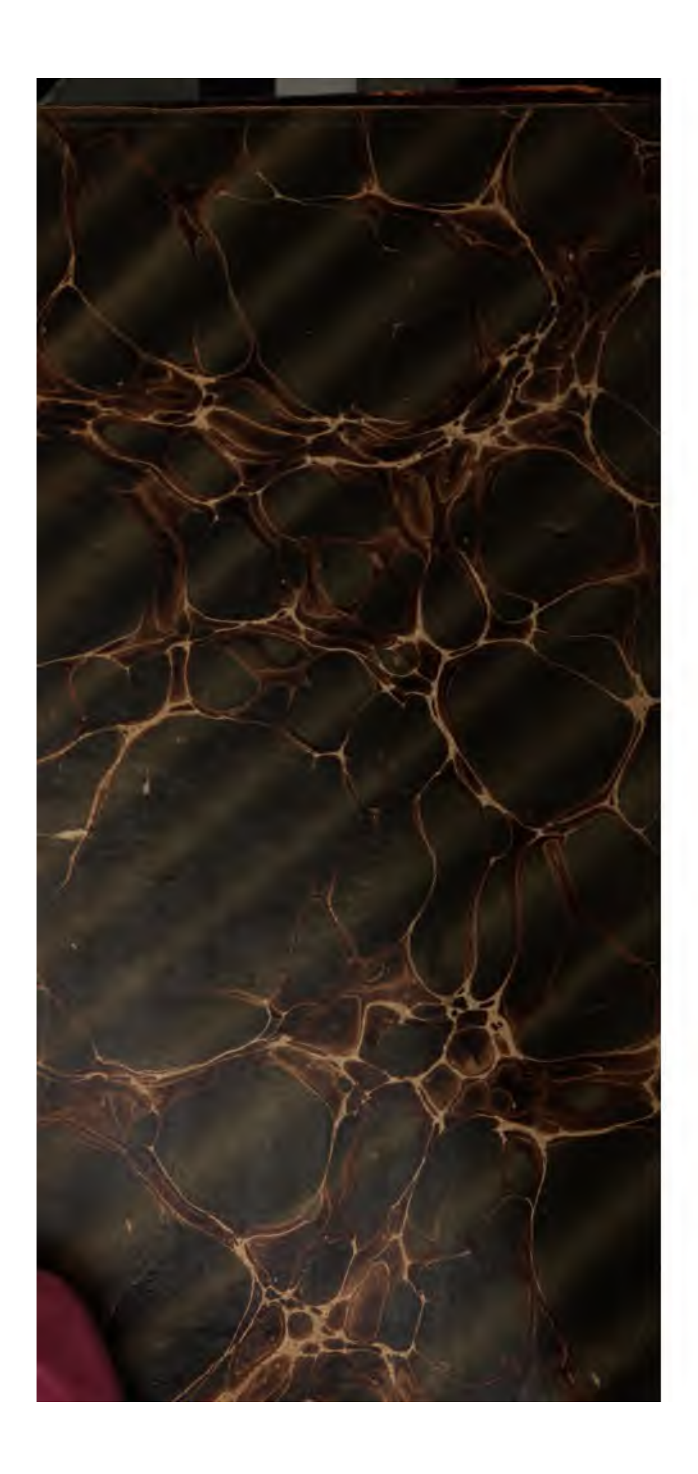
Notes historiques, géographiques et statistiques sur les Etats de l'Amérique centrale et méridionale.

DEUXIÈME PARTIE.

L'Amérique centrale et méridionale à l'Exposition de 1878.

Imprimerie Victor Damelet, à Lons-le-Saunier.






3 2044 072 030 0
WIDENER
BOOK DUE

